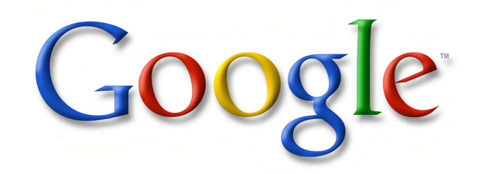
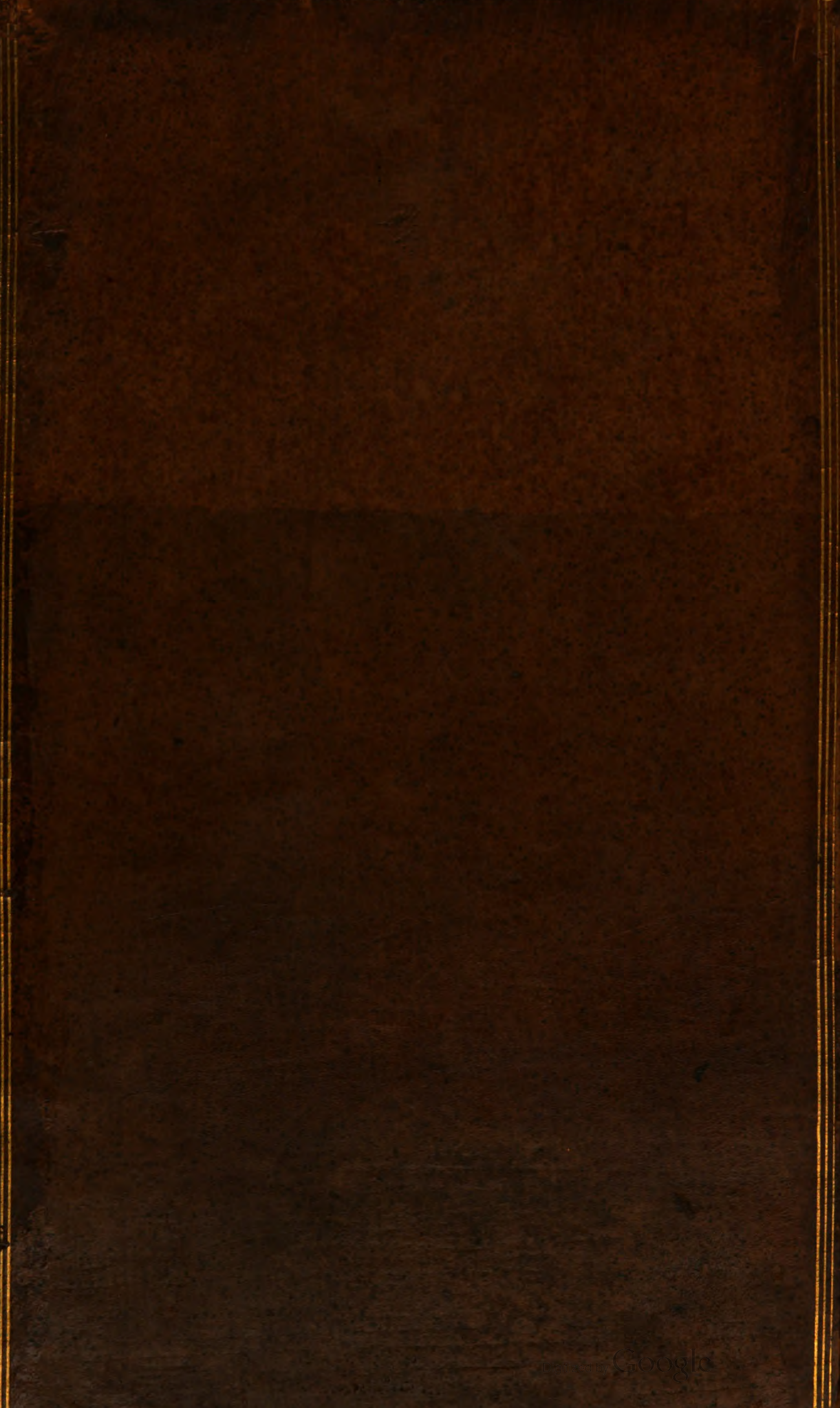





EX LIBRIS
P. ARMELLINI
D.D. BIBLIOTH. GANDI
UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
9000000
Digitized by



Recueil dû à l'abbé Henri-Joseph Dulaurens.

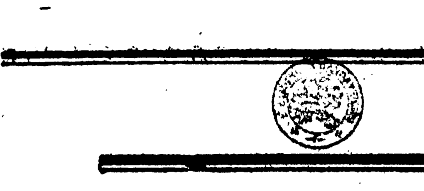
L'ÉVANGILE

DE LA

RAISON,

OUVRAGE PHILOSOPHIQUE.

* * *
* *
*



* * *
* *
*

M. D. CC. LXV.

TABLE

Des Pieces contenues dans ce Volume.

TESTAMENT DE JEAN MESLIER.

NOUVELLE ÉDITION.

ABRÉGÉ DE LA VIE DE L'AUTEUR.

JEan Meslier, Curé de Trépigny & de But en Champagne, natif du Village de Mazerni, dépendant du Duché de Mazarin, étoit le fils d'un Ouvrier en serge; élevé à la Campagne, il a néanmoins fait ses études, & est parvenu à la Prêtrise.

Etant au Séminaire, où il vécut avec beaucoup de régularité, il s'attacha au système de Descartes. Ses mœurs ont paru irréprochables, faisant souvent l'aumône; d'ailleurs très-sobre, tant sur sa bouche que sur les femmes.

Mrs. Voiry & De Lavaux, l'un Curé de Va, & l'autre Curé de Boutzicourt, étoient ses Confesseurs, & les seuls qu'il fréquentoit.

Il étoit seulement rigide partisan de la justice, & poussoit quelquefois ce zele un peu trop loin. Le Seigneur de son Village, nommé le Sr. de Touilly, ayant maltraité quelques Paysans, il ne voulut pas le recommander nommément au Prône : Mr. de Mailly, Archevêque de Rheims, devant qui la contestation fut portée, l'y condamna. Mais le Dimanche qui suivit cette décision, ce Curé monta en Chaire, & se plaignit de la sentence du Cardinal. " Voici, " dit-il, le sort ordinaire des pauvres Curés de Campagne ; les Archevêques, qui sont de grands Seigneurs, les méprisent & ne les écoutent pas. Recommandons donc le Seigneur de ce lieu. Nous prierons Dieu pour Antoine De Touilly ; qu'il le convertisse, & lui fasse la grace de ne point maltraiter le pauvre, & dépouiller l'orphelin.

Ce Seigneur, présent à cette mortifiante recommandation, en porta de nouvelles plaintes au même Archevêque, qui fit venir le Sieur Meslier à Donchery, où il le maltraita de paroles.

Il n'a guères eu depuis d'autres évènemens dans sa vie, ni d'autre bénéfice que celui de Trépigny.

Les principaux de ses Livres étoient la Bible, un Moreri, un Montaigne & quelques Peres; ce n'est que dans la lecture de la Bible & des Peres qu'il puisa ses sentimens. Il en fit trois copies de sa main, l'une desquelles fut portée au Garde des Sceaux de France, sur laquelle on a tiré l'Extrait suivant. Son MS. est adressé à Mr. Le Roux, Procureur & Avocat en Parlement, à Mézieres.

Il est écrit à l'autre côté d'un gros papier gris qui sert d'enveloppe. " J'ai vu & reconnu les erreurs, les abus, les vanités, les folies & les méchancetés des hommes; je les ai haïs & détestés: je ne l'ai osé dire pendant ma vie, mais je le dirai au moins en mourant & après ma mort; & c'est afin qu'on le sache, que je fais & écris le présent Mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage de vérité à tous ceux qui le verront, & qui le liront, si bon leur semble.

On a aussi trouvé parmi les Livres de ce Curé, un imprimé des Traités de Mr. de Fenelon, Archevêque de Cambray (Edit. de 1718.) *sur l'Existence de Dieu*

& sur ses attributs, & les Réflexions du P. Tournemine, Jésuite, sur l'Athéisme, auxquels Traités il a mis ses notes en marge signées de sa main.

*Il avoit écrit deux Lettres aux Curés de son voisinage, pour leur faire part de ses sentimens, &c. Il leur dit qu'il a consigné au Greffe * de la Justice de sa Paroisse une Copie de son Ecrit en 366 feuillets* in-8vo., *mais qu'il craint qu'on ne la supprime, suivant le mauvais usage établi, d'empêcher que les simples ne soient instruits, & ne connoissent la vérité. ***

Ce Curé a travaillé toute sa vie en secret, pour attaquer toutes les opinions qu'il croyoit fausses.

Il mourut en 1733, âgé de 55 ans : on a cru que, dégoûté de la vie, il s'étoit exprès refusé les alimens nécessaires, parce qu'il ne voulut rien prendre, pas même un verre de vin.

Par son testament, il a donné tout ce qu'il possédoit, qui n'étoit pas considérable, à ses Paroissiens; & il a prié qu'on l'enterrât dans son Jardin.

* Sainte Menehoult.

** On dit que le Grand-Vicaire de Rheims s'est emparé de la troisieme Copie.

AVANT-PROPOS.

VOus connoissez, mes Freres, mon désintéressement; je ne sacrifie point ma croyance à un vil intérêt. Si j'ai embrassé une profession si directement opposée à mes sentimens, ce n'est point par cupidité; j'ai obéi à mes parens. Je vous aurois plutôt éclairés, si j'avois pu le faire impunément. Vous êtes témoins de ce que j'avance. Je n'ai point avili mon Ministere en exigeant des rétributions qui y sont attachées.

J'atteste le Ciel, que j'ai aussi souverainement méprisé ceux qui se rioient de la simplicité des Peuples aveuglés, lesquels fournissoient pieusement des sommes considérables pour acheter des prieres. Combien n'est pas horrible ce monopole! Je ne blâme pas le mépris que ceux qui s'engraissent de vos sueurs & de vos peines, témoignent pour leurs mysteres & leurs superstitions : mais je déteste leur insatiable cupidité, & l'indigne plaisir que leurs pareils prennent à se railler de l'ignorance de ceux qu'ils ont soin d'entretenir dans cet état d'aveuglement.

Qu'ils se contentent de rire de leur propre aisance; mais qu'ils ne multiplient pas du moins les erreurs, en abusant de l'aveugle piété de ceux qui par leur simplicité leur procurent une vie si commode. Vous me rendez, sans doute, mes Freres, la justice qui m'est due. La sensibilité que j'ai témoignée pour vos peines, me garantit du moindre de vos soupçons. Com-

bien de fois ne me ſuis-je point acquitté gratuitement des fonctions de mon Miniſtere ? Combien de fois auſſi ma tendreſſe n'a-t-elle pas été affligée de ne pouvoir vous ſecourir auſſi ſouvent & auſſi abondamment que je l'aurois ſouhaité ? Ne vous ai-je pas toujours prouvé que je prenois plus de plaiſir à donner qu'à recevoir ? J'ai évité avec ſoin de vous exhorter à la bigoterie ; & je ne vous ai parlé qu'auſſi rarement qu'il m'a été poſſible de nos malheureux Dogmes. Il falloit bien que je m'acquitaſſe, comme Curé, de mon Miniſtere : mais auſſi combien n'ai-je pas ſouffert en moi-même, lorſque j'ai été forcé de vous prêcher ces pieux menſonges que je déteſtois dans le cœur ? Quel mépris n'avois-je pas pour mon Miniſtere, & particuliérement pour cette ſuperſtitieuſe Meſſe, & ces ridicules adminiſtrations de Sacremens, ſur-tout lorſqu'il falloit les faire avec cette ſolemnité qui attiroit votre piété & toute votre bonne foi ? Que de remords n'a point excités en moi votre crédulité ? Mille fois ſur le point d'éclater publiquement, j'allois deſſiller vos yeux ; mais une crainte ſupérieure à mes forces me contenoit ſoudain, & m'a forcé au ſilence juſqu'à ma mort.

EXTRAIT

EXTRAIT DES SENTIMENS DE JEAN MESLIER,

Adreffés à fes Paroiffiens, fur une partie des abus & des erreurs en général & en particulier.

CHAPITRE I.

Ire. *Preuve, tirée des motifs qui ont porté les hommes à établir une Religion.*

COmme il n'y a aucune fecte particuliére de Religion, qui ne prétende être véritablement fondée fur l'autorité de Dieu, & entiérement exempte de toutes les erreurs & impoftures qui fe trouvent dans les autres, c'eft à ceux qui prétendent établir la vérité de leur fecte, à faire voir qu'elle eft d'inftitution divine, par des preuves & des témoignages clairs & convaincans; faute de quoi il faudra tenir pour certain qu'elle n'eft que d'invention humaine, pleine d'erreurs & de tromperies. Car il n'eft pas croyable qu'un Dieu tout-puiffant, infiniment bon, auroit voulu donner des loix & des ordonnances aux hommes, & qu'il n'auroit pas voulu qu'elles portaffent des marques plus fûres & plus autentiques de vérité, que celles des impofteurs qui font en fi grand nombre. Or il n'y a aucun de nos Chrifticoles, de quelque

secte qu'il soit, qui puisse faire voir, par des preuves claires, que sa Religion soit véritablement d'institution divine; & pour preuve de cela, c'est que depuis tant de siecles qu'ils sont en contestation sur ce sujet les uns contre les autres, même jusqu'à se persécuter à feu & à sang pour le maintien de leurs opinions, il n'y a eu cependant encore aucun parti d'entre eux, qui ait pu convaincre & persuader les autres par de tels témoignages de vérité; ce qui ne seroit certainement point, s'il y avoit de part ou d'autre des raisons ou des preuves claires & sûres d'une institution divine. Car comme personne, d'aucune secte de Religion, éclairée & de bonne foi, ne prétend tenir & favoriser l'erreur & le mensonge, & qu'au contraire chacun de son côté prétend soutenir la vérité, le véritable moyen de bannir toutes erreurs, & de réunir tous les hommes en paix dans les mêmes sentimens & dans une même forme de Religion, seroit de produire ces preuves & ces témoignages convaincans de la vérité, & de faire voir par-là que telle Religion est véritablement d'institution divine, & non pas aucune des autres. Alors chacun se rendroit à cette vérité, & personne n'oseroit entreprendre de combattre ces témoignages, ni soutenir le parti de l'erreur & de l'imposture, qu'il ne fût en même-tems confondu par des preuves contraires. Mais comme ces preuves ne se trouvent dans aucune Religion, cela donne lieu aux imposteurs d'inventer & de soutenir hardiment toutes sortes de mensonges.

Voici encore d'autres preuves qui ne feront pas moins clairement voir la fausseté des Religions humaines, & sur-tout la fausseté de la nôtre.

CHAPITRE II.

IIe. *Preuve tirée des Erreurs de la Foi.*

TOute Religion qui pose pour fondement de ses mysteres, & qui prend pour regle de sa Doctrine & de sa morale, un principe d'erreurs, & qui est même une source funeste de troubles & de divisions éternelles parmi les hommes, ne peut-être une véritable Religion, ni être d'institution divine. Or les Religions humaines, & principalement la Catholique, pose pour fondement de sa Doctrine & de sa morale un principe d'erreurs. Donc, &c. Je ne vois pas qu'on puisse nier la premiere proposition de cet argument; elle est trop claire & trop évidente pour pouvoir en douter. Je passe à la preuve de la seconde proposition, qui est que la Religion Chrétienne prend pour regle de sa Doctrine & de sa morale ce qu'ils appellent foi; c'est-à-dire, une créance aveugle, mais cependant ferme & assurée, de quelques Loix ou de quelques révélations divines, & de quelque Divinité. Il faut nécessairement qu'elle le suppose ainsi; car c'est cette créance de quelque Divinité & de quelques révélations divines, qui donne tout le crédit & toute l'autorité qu'elle a dans le monde, sans quoi on ne feroit aucun état de ce qu'elle prescriroit. C'est pourquoi il n'y a point de Religion qui ne recommande expressément à ses sectateurs (*) d'être fermes dans leur foi. Delà vient que tous les Christicoles tiennent pour maximes, que la foi est le commencement & le fondement du salut, & qu'elle est la racine de toute justice & de toute sanctification, comme il est marqué dans le Concile de Trente, *Sess.* 6. *chap.* 8.

(*) *Estote fortes in fide.*

Or il eſt évident qu'une créance aveugle de tout ce qui ſe propoſe ſous le nom & l'autorité de Dieu, eſt un principe d'erreurs & de menſonges. Pour preuve, c'eſt que l'on voit qu'il n'y a aucun impoſteur en matiere de Religion, qui ne prétende ſe couvrir du nom de l'autorité de Dieu, & ne ſe diſe particuliérement inſpiré & envoyé de Dieu. Non-ſeulement cette foi & cette créance aveugle qu'ils poſent pour fondement de leur Doctrine, eſt un principe d'erreurs, &c; mais elle eſt auſſi une ſource funeſte de troubles & de diviſions parmi les hommes, pour le maintien de leurs Religions. Il n'y a point de méchancetés qu'ils n'exercent les uns contre les autres, ſous ce ſpécieux prétexte.

Or il n'eſt pas croyable qu'un Dieu tout-puiſſant, infiniment bon & ſage, voulût ſe ſervir d'un tel moyen ni d'une voye ſi trompeuſe pour faire connoître ſes volontés aux hommes; car ce ſeroit manifeſtement vouloir les induire en erreur, & leur tendre des pieges, pour leur faire embraſſer le parti du menſonge. Il n'eſt pareillement pas croyable qu'un Dieu qui aimeroit l'union & la paix, le bien & le ſalut des hommes, eût jamais établi, pour fondement de ſa Religion, une ſource ſi fatale de troubles & de diviſions éternelles parmi les hommes. Donc des Religions pareilles ne peuvent être véritables, ni avoir été inſtituées de Dieu.

Mais je vois bien que nos Chriſticoles ne manqueront pas de recourir à leurs prétendus motifs de crédibilité, & qu'ils diront que quoique leur foi & leur créance ſoit aveugle en un ſens, elle ne laiſſe pas néanmoins d'être appuyée par de ſi clairs & ſi convaincans témoignages de vérité, que ce ſeroit non-ſeulement une imprudence, mais une témérité & une grande folie de ne pas vouloir s'y rendre. Ils réduiſent ordinai-

rement tous ces prétendus motifs à trois ou quatre chefs.

Le premier, ils le tiennent de la prétendue ſainteté de leur Religion, qui condamme le vice & qui recommande la pratique de la vertu. Sa doctrine eſt ſi pure, ſi ſimple, à ce qu'ils diſent, qu'il eſt viſible qu'elle ne peut venir que de la pureté & de la ſainteté d'un Dieu infiniment bon & ſage.

Le ſecond motif de crédibilité, ils le tirent de l'innocence & de la ſainteté de la vie de ceux qui l'ont embraſſée avec amour, & défendue juſqu'à ſouffrir la mort & les plus cruels tourmens, plutôt que de l'abandonner : n'étant pas croyable que de ſi grands perſonnages ſe ſoient laiſſés tromper dans leur créance, qu'ils ayent renoncé à tous les avantages de la vie, & ſe ſoient expoſés à de ſi cruelles perſécutions, pour ne maintenir que des erreurs & des impoſtures.

Ils tirent leur troiſieme motif de crédibilité des oracles & des prophéties qui ont été depuis ſi long-tems rendues en leur faveur, & qu'ils prétendent accomplies d'une façon à n'en point douter.

Enfin leur quatrieme motif de crédibilité, qui eſt comme le principal de tous, ſe tire de la grandeur & de la multitude des miracles faits en tout tems & en tous lieux en faveur de leur Religion.

Mais il eſt facile de refuter tous ces vains raiſonnemens, & de faire connoître la fauſſeté de tous ces témoignages. Car, 1°. les argumens que nos Chriſticoles tirent de leurs prétendus motifs de crédibilité, peuvent également ſervir à établir & confirmer le menſonge comme la vérité : car l'on voit effectivement qu'il n'y a point de Religion, ſi fauſſe qu'elle puiſſe être, qui ne prétende s'appuyer ſur de ſemblables motifs de crédibilité ; il n'y en a point qui ne prétende avoir une doctrine ſaine & véritable, &, au moins

en sa maniere, qui ne condamne tous les vices & ne recommande la pratique de toutes les vertus; il n'y en a point qui n'ait eu de doctes & zélés défenseurs, qui ont souffert de rudes persécutions pour le maintien & la défense de leur Religion; & enfin il n'y en a point qui ne prétende avoir des prodiges & des miracles qui ont été faits en leur faveur.

Les Mahométans, les Indiens, les Païens en alleguent en faveur de leurs Religions, aussi-bien que les Chrétiens. Si nos Christicoles font état de leurs miracles & de leurs prophéties, il ne s'en trouve pas moins dans les Religions Païennes que dans la leur. Ainsi l'avantage que l'on pourroit tirer de tous ces prétendus motifs de crédibilité, se trouve à-peu-près également dans toutes sortes de Religions.

Cela étant, comme toutes les histoires & la pratique de toutes les Religions le démontrent, il s'ensuit évidemment que tous ces prétendus motifs de crédibilité dont nos Christicoles veulent tant se prévaloir, se trouvent également dans toutes les Religions, & par conséquent ne peuvent servir de preuves & de témoignages assurés de la vérité de leur Religion, non plus que de la vérité d'aucune; la conséquence est claire,

2°. Pour donner une idée du rapport des miracles du Paganisme avec ceux du Christianisme, ne pourroit-on pas dire, par exemple, qu'il y auroit plus de raison de croire Philostrate, en ce qu'il récite dans le 8e. livre de la vie d'Apollonius, que de croire tous les Evangélistes ensemble, dans ce qu'ils disent des miracles de J. C.? parce que l'on sait au moins que Philostrate étoit un homme d'esprit, éloquent & disert; qu'il étoit Secretaire de l'Impératrice Julie, femme de l'Empereur Sévere, & que ç'a été à la sollicitation de cette Impératrice, qu'il écrivit la vie & les actions merveilleuses d'Apollonius: marque certaine que ces

Apollonius s'étoit rendu fameux par de grandes & extraordinaires actions, puisqu'une Impératrice étoit si curieuse d'avoir sa vie par écrit; ce que l'on ne peut nullement dire de J. C. ni de ceux qui ont écrit sa vie; car ils n'étoient que des ignorans, gens de la lie du peuple, de pauvres mercenaires, des pêcheurs, qui n'avoient pas seulement l'esprit de raconter de suite & par ordre les faits dont ils parlent, & qui se contredisent même très-souvent & très-grossiérement.

A l'égard de celui dont ils décrivent la vie & les actions, s'il avoit véritablement fait les miracles qu'ils lui attribuent, il se seroit infailliblement rendu très-recommandable par ses belles actions; chacun l'auroit admiré, & on lui auroit érigé des statues, comme on l'a fait en faveur des Dieux: mais, au-lieu de cela, on l'a regardé comme un homme de néant, un fanatique, &c.

Joseph l'Historien, après avoir parlé des plus grands miracles rapportés en faveur de sa nation & de sa Religion, en diminue aussi-tôt la créance, & la rend suspecte, en disant qu'il laisse à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra; marque bien certaine qu'il n'y ajoutoit pas beaucoup de foi. C'est aussi ce qui donne lieu aux plus judicieux, de regarder les histoires qui parlent de ces sortes de choses, comme des narrations fabuleuses. Voyez Montaigne & l'auteur de l'Apologie des grands Hommes. On peut aussi voir la relation des Missionnaires de l'Isle de Santorini: il y a trois chapitres de suite sur cette belle matiere.

Tout ce que l'on peut dire à ce sujet, nous fait clairement voir que les prétendus miracles se peuvent également imaginer en faveur du vice & du mensonge, comme en faveur de la justice & de la vérité.

Je le trouve par le témoignage de ce que nos Christicoles mêmes appellent la parole de Dieu, & par le

témoignage de celui qu'ils adorent; car leurs livres qu'ils disent contenir la parole de Dieu, & le Christ lui-même qu'ils adorent comme un Dieu fait homme, nous marquent expressément, qu'il y a non-seulement de faux Prophetes, c'est-à-dire des Imposteurs, qui se disent envoyés de Dieu & qui parlent en son nom, mais nous marquent expressément encore qu'ils font & qu'ils feront de si grands & de si prodigieux miracles, que peu s'en faudra que les Justes n'en soient séduits. *Voyez Math.* 24. 5. 11. 27. *& ailleurs.*

De plus ces prétendus faiseurs de miracles veulent qu'on y ajoute foi, & non à ceux que font les autres d'un parti contraire au leur, se détruisant les uns les autres.

Un jour un de ces prétendus Prophetes nommé Sédécias, se voyant contredit par un autre appellé Michée, celui-là donna un soufflet à celui-ci, & lui dit plaisamment : " (*) Par quelle voye l'esprit de Dieu " a-t-il passé de moi pour aller à toi? " *Voyez encore* 3. *Reg.* 18. 40. *& autres.*

Mais comment ces prétendus miracles seroient-ils des témoignages de vérité, puisqu'il est clair qu'ils n'ont pas été faits? car il faudroit savoir 1°. si ceux que l'on dit être les premiers Auteurs de ces narrations, le sont véritablement; 2°. s'ils étoient gens de probité, dignes de foi, sages & éclairés, & s'ils n'étoient point prévenus en faveur de ceux dont ils parlent si avantageusement; 3°. s'ils ont bien examiné toutes les circonstances des faits qu'ils rapportent, s'ils les ont bien connues, & s'ils les rapportent bien fidélement; 4°. si les livres ou les histoires anciennes qui rapportent tous ces grands miracles, n'ont pas été falsifiés & corrompus dans la suite du tems, comme quantité d'autres l'ont été.

(*) II. *Paral.* 18. 23.

Que l'on consulte Tacite & quantité d'autres célebres Historiens, au sujet de Moïse & de sa nation, on verra qu'ils sont regardés comme une troupe de voleurs & de bandits. La Magie & l'Astrologie étoient pour lors les seules sciences à la mode; & comme Moïse étoit, dit-on, instruit dans la sagesse des Egyptiens, il ne lui fut pas difficile d'inspirer de la vénération & de l'attachement pour sa personne aux enfans de Jacob, rustiques & ignorans, & de leur faire embrasser, dans la misere où ils étoient, la discipline qu'il voulut leur donner. Voilà qui est bien différent de ce que les Juifs & nos Christicoles nous en veulent faire accroire. Par quelle regle certaine connoîtra-t-on qu'il faut ajouter foi à ceux-ci plutôt qu'aux autres? Il n'y en a certainement aucune raison vraisemblable.

Il y a aussi peu de certitude, & même de vraisemblance, sur les miracles du Nouveau Testament que sur ceux de l'Ancien, pour pouvoir remplir les conditions précédentes.

Il ne serviroit de rien de dire que les histoires qui rapportent les faits contenus dans les Evangiles, ont été regardées comme saintes & sacrées, qu'elles ont toujours été fidélement conservées sans aucune altération des vérités qu'elles renferment, puisque c'est peut-être par-là même qu'elles doivent être plus suspectes, & d'autant plus corrompues par ceux qui prétendent en tirer avantage ou qui craignent qu'elles ne leur soient pas assez favorables; l'ordinaire des auteurs qui transcrivent ces sortes d'histoires, étant d'y ajouter, d'y changer ou d'en retrancher tout ce que bon leur semble, pour servir à leur dessein.

C'est ce que nos Christicoles mêmes ne sauroient nier, puisque, sans parler de plusieurs autres graves personnages qui ont reconnu les additions, les retranche-

mens & les falsifications qui ont été faites en différens tems à ce qu'ils appellent leur Ecriture Sainte, leur saint Jérôme, fameux Docteur parmi eux, dit formellement en plusieurs endroits de ses prologues, qu'elles ont été corrompues & falsifiées, étant dejà de son tems entre les mains de toutes sortes de personnes, qui y ajoutoient & en retranchoient tout ce que bon leur sembloit, en sorte qu'il y avoit, dit-il, autant d'exemplaires différents qu'il y avoit de différentes copies.

Voyez ses Prologues à Paulin, sa Préface sur Josué, son Epître à Galeate, sa Préface sur Job, celle sur les Evangiles au Pape Damase, celles sur les Pseaumes à Paul & à Eustachium, &c.

Touchant les Livres de l'Ancien Testament en particulier, Esdras, Prêtre de la Loi, témoigne lui-même avoir corrigé & remis dans leur entier les prétendus Livres sacrés de sa Loi, qui avoient été en partie perdus & en partie corrompus. Il les distribua en XXII. Livres selon le nombre des Lettres Hébraïques, & composa plusieurs autres Livres dont la doctrine ne devoit se communiquer qu'aux seuls sages. Si ces Livres ont été partie perdus, partie corrompus, comme le témoignent Esdras & le Docteur saint Jérôme, en tant d'endroits, il n'y a donc aucune certitude sur ce qu'ils contiennent ; & quant à ce qu'Esdras dit les avoir corrigés & remis en leur entier par l'inspiration de Dieu même, il n'y a aucune certitude de cela, & il n'y a point d'imposteur qui n'en puisse dire autant.

Tous les Livres de la Loi de Moïse & des Prophetes, qu'on put trouver, furent brûlés du temps d'Antiochus. Le Talmud, regardé par les Juifs comme un Livre saint & sacré, & qui contient toutes les Loix divines, avec les sentences & dits notables des Rabins, leur exposition tant sur les Loix divines qu'humaines, & une quantité prodigieuse d'autres secrets & myste-

tres de la Langue Hébraïque, est regardé par les Chrétiens comme un Livre farci de rêveries, de fables, d'impostures & d'impiétés. En l'année 1559. ils firent brûler à Rome, par le commandement des Inquisiteurs de la Foi, douze cents de ces Talmuds trouvés dans une Bibliotheque de la Ville de Crémone.

Les Pharisiens qui faisoient parmi les Juifs une fameuse Secte, ne recevoient que les cinq Livres de Moïse, & rejettoient tous les Prophetes. Parmi les Chrétiens, Marcion & ses sectateurs rejettoient les Livres de Moïse & les Prophetes, & introduisoient d'autres Ecritures à leur mode. Carpocrate & ses sectateurs en faisoient de même, & rejettoient tout l'Ancien Testament, & maintenoient que Jesus-Christ n'étoit qu'un homme comme les autres. Les Marcionites & les Souverains réprouvoient aussi tout l'Ancien Testament comme mauvais, & rejettoient aussi la plus grande partie des quatre Evangiles & les Epitres de saint Paul.

Les Ebionites n'admettoient que le seul Evangile de St. Matthieu, rejettant les trois autres, & les Epitres de St. Paul. Les Marcionites publioient un Evangile sous le nom de St. Matthias, pour confirmer leur Doctrine. Les Apostoliques introduisoient d'autres Ecritures, pour maintenir leurs erreurs, & pour cet effet se servoient de certains actes qu'ils attribuoient à St. André & à St. Thomas.

Les Manichéens, *Chron. pag.* 287, écrivirent un Evangile à leur mode, & rejettoient les écrits des Prophetes & des Apôtres. Les Etzsaites débitoient un certain Livre, qu'ils disoient être venu du Ciel; ils tronçonnoient les autres Ecritures à leur fantaisie. Origene même, avec tout son grand esprit, ne laissoit pas que de corrompre les Ecritures, & forgeoit à tous coups des allégories hors de propos, & se détournoit par ce moyen du sens des Prophetes & des

Apôtres, & même avoit corrompu quelques-uns des principaux points de la Doctrine; ses Livres sont maintenant mutilés & falsifiés, ce ne sont plus que pieces cousues & ramassées par d'autres qui sont venus depuis; aussi y rencontre-t-on des erreurs & des fautes manifestes.

Les Allogiens attribuoient à l'hérétique Cerinthus, l'Evangile & l'Apocalypse de St. Jean; c'est pourquoi ils les rejettoient. Les Hérétiques de nos derniers siecles rejettent comme aprocryphes plusieurs Livres que les Catholiques Romains regardent comme saints & sacrés, comme sont les Livres de Tobie, de Judith, d'Esther, de Baruc, le Cantique des trois enfans dans la fournaise, l'histoire de Suzanne, & celle de l'Idole de Bel, la Sapience de Salomon, l'Ecclésiastique, le premier & le second Livre des Machabées; auxquels Livres incertains & douteux on pourroit encore en ajouter plusieurs que l'on attribuoit aux autres Apôtres, comme sont, par exemple, les actes de Saint Thomas, ses circuits, son Evangile & son Apocalypse; l'Evangile de Saint Barthelemy, celui de Saint Mathias, celui de Saint Jacques, celui de Saint Pierre, & celui des Apôtres; comme aussi les gestes de Saint Pierre, son Livre de la Prédication & celui de son Apocalypse; celui du Jugement, celui de l'Enfance du Sauveur, & plusieurs autres de semblable farine, qui sont tous rejettés comme apocryphes par les Catholiques Romains, même par le Pape Gélase & par les SS. PP. de la Communion Romaine.

Ce qui confirme d'autant plus qu'il n'y a aucun fondement de certitude touchant l'autorité que l'on prétend donner à ces Livres, c'est que ceux qui en maintiennent la divinité sont obligés d'avouer qu'ils n'auroient aucune certitude pour le fixer, si leur foi, disent-ils, ne les en assuroit, & ne les obligeoit abso-

lument de le croire ainsi. Or, comme la foi n'est qu'un principe d'erreur & d'imposture, comment la foi, c'est-à-dire une créance aveugle, peut-elle rendre certains les Livres qui sont eux-mêmes le fondement de cette créance aveugle ? Quelle pitié & quelle démence !

Mais voyons si ces Livres portent en eux-mêmes quelque caractere particulier de vérité, comme par exemple, d'érudition, de sagesse, & de sainteté, ou de quelques autres perfections qui ne puissent convenir qu'à un Dieu, & si les miracles qui y sont cités s'accordent avec ce que l'on devroit penser de la grandeur, de la bonté, de la justice & de la sagesse infinie d'un Dieu tout-puissant.

Premiérement, on verra qu'il n'y a aucune érudition, aucune pensée sublime, ni aucune production qui passe les forces ordinaires de l'esprit humain. Au contraire, on n'y verra, d'un côté, que des narrations fabuleuses, comme sont celles de la formation de la femme tirée d'une côte de l'homme, du prétendu Paradis Terrestre, d'un serpent qui parloit, qui raisonnoit, & qui étoit même plus rusé que l'homme; d'une ânesse qui parloit, & qui reprenoit son maître de ce qu'il la maltraitoit mal-à-propos; d'un Déluge universel, & d'une Arche où des Animaux de toute espece étoient renfermés; de la confusion des Langues & de la division des Nations; sans parler de quantité d'autres vains récits particuliers sur des sujets bas & frivoles, & que des Auteurs graves mépriseroient de rapporter. Toutes ces narrations n'ont pas moins l'air de fables que celles que l'on a inventées sur l'industrie de Prométhée, sur la boîte de Pandore, ou sur la guerre des Géans contre les Dieux, & autres semblables que les Poëtes ont inventées pour amuser les hommes de leur tems.

D'un autre côté, on n'y verra qu'un mêlange de quantité de loix & d'ordonnances ou de pratiques superstitieuses touchant les Sacrifices; les purifications de l'ancienne Loi, le vain discernement des animaux, dont elle suppose les uns purs & les autres impurs. Ces Loix ne sont pas plus respectables que celles des nations les plus idolâtres.

On n'y verra encore que de simples histoires, vraies ou fausses, de plusieurs Rois, de plusieurs Princes ou particuliers, qui auront bien ou mal vécu, ou qui auront fait quelques belles ou mauvaises actions, parmi d'autres actions basses & frivoles qui y sont rapportées aussi.

Pour faire tout cela, il est visible qu'il ne falloit pas avoir un grand génie, ni avoir des révélations divines. Ce n'est pas faire honneur à un Dieu.

Enfin on ne voit dans ces Livres, que les discours, la conduite & les actions de ces renommés Prophetes, qui se disoient être tout particuliérement inspirés de Dieu. On verra leur maniere d'agir & de parler, leurs songes, leurs illusions, leurs rêveries; & il sera facile de juger qu'ils ressembloient beaucoup plus à des visionnaires & à des fanatiques, qu'à des personnes sages & éclairées.

Il y a cependant dans quelques-uns de ces livres plusieurs bons enseignemens, & de belles maximes de morale, comme dans les Proverbes attribués à Salomon, dans le Livre de la Sagesse & de l'Ecclésiastique; mais ce même Salomon, le plus sage de leurs Ecrivains, est aussi le plus incrédule. Il doute même de l'immortalité de l'ame, & il conclut ses ouvrages par dire qu'il n'y a rien de bon que de jouir en paix de son labeur, & de vivre avec ce que l'on aime.

D'ailleurs combien les Auteurs qu'on nomme profanes, Xénophon, Platon, Ciceron, l'Empereur An-

tonin, l'Empereur Julien, Virgile, &c. sont-ils au-dessus de ces Livres, qu'on nous dit inspirés de Dieu? Je crois pouvoir dire que quand il n'y auroit, par exemple, que les fables d'Esope, elles sont certainement beaucoup plus ingénieuses & plus instructives, que ne le sont toutes ces grossieres & basses paraboles, qui sont rapportées dans les Evangiles.

Mais ce qui fait encore voir que ces sortes de Livres ne peuvent venir d'aucune inspiration divine, c'est qu'outre la bassesse & la grossiéreté du style, & le défaut d'ordre dans la narration des faits particuliers, qui y sont très-mal circonstanciés, on ne voit point que les Auteurs s'accordent; ils se contredisent en plusieurs choses: ils n'avoient pas même assez de lumieres ni de talens naturels pour bien rédiger une histoire.

Voici quelques exemples des contradictions qui se trouvent entr'eux. L'Evangéliste Matthieu fait descendre J. C. du Roi David par son fils Salomon, jusqu'à Joseph, pere au moins putatif de J. C., & Luc le fait descendre du même David par son fils Nathan jusqu'à Joseph.

Matthieu dit, parlant de Jesus, que le bruit s'étant répandu dans Jérusalem qu'il étoit né un nouveau Roi des Juifs, & que des Mages étant venus le chercher pour l'adorer, le Roi Hérode craignant que ce prétendu Roi nouveau ne lui ôtât quelque jour la couronne, fit égorger tous les enfans nouvellement nés depuis deux ans dans tous les environs de Bethléem, où on lui avoit dit que ce nouveau Roi devoit naître, & que Joseph & la mere de Jesus ayant été avertis en songe, par un Ange, de ce mauvais dessein, ils s'enfuirent incontinent en Egypte, où ils demeurerent jusqu'à la mort d'Hérode, qui n'arriva que plusieurs années après.

Au contraire, Luc marque que Joseph & la mere de Jesus demeurerent paisiblement durant six semaines dans l'endroit où leur enfant Jesus fut né, qu'il y fut circoncis, suivant la Loi des Juifs, huit jours après sa naissance, & que lorsque le tems prescrit par cette Loi pour la purification de sa mere fut arrivé, elle & Joseph son mari le porterent à Jérusalem pour le présenter à Dieu dans son Temple, & pour offrir en même-tems un sacrifice, ce qui étoit ordonné par la Loi de Dieu; après quoi ils s'en retournerent en Galilée dans leur Ville de Nazareth, où leur enfant Jesus croissoit tous les jours en grace & en sagesse, & que son pere & sa mere alloient tous les ans à Jérusalem, aux jours solemnels de leur fête de Pâques. Si bien que Luc ne fait aucune mention de leur fuite en Egypte, ni de la cruauté d'Hérode envers les enfans de la Province de Bethléem.

A l'égard de la cruauté d'Hérode, comme les Historiens de ce temps-là n'en parlent point, non plus que Joseph l'Historien qui écrit la vie de cet Hérode, & que les autres Evangélistes n'en font aucune mention, il est évident que le voyage de ces Mages conduits par une étoile, ce massacre des petits enfans, & cette fuite en Egypte, ne sont qu'un mensonge absurde. Car il n'est pas croyable que Joseph, qui a blâmé les vices de ce Roi, eût passé sous silence une action si noire & si détestable, si ce que cet Evangéliste dit, eût été vrai.

Sur la durée du tems de la vie publique de J. C., suivant ce que disent les trois premiers Evangélistes, il ne pouvoit y avoir eu guères plus de trois mois depuis son Baptême jusqu'à sa mort, en supposant qu'il avoit trente ans lorsqu'il fut baptisé par Jean, comme dit Luc, & qu'il ait été né le 25 Décembre. Car depuis ce baptême, qui fut l'an 15 de Tibere César,

& l'année qu'Anne & Caïphe étoient Grands-Prêtres, jusqu'au premier Pâques suivant, qui étoit dans le mois de Mars, il n'y avoit qu'environ trois mois. Suivant ce que disent les trois premiers Evangélistes, il fut crucifié la veille du premier Pâques suivant, après son baptême, & la premiere fois qu'il vint à Jérusalem avec ses Disciples; car tout ce qu'ils disent de son baptême, de ses voyages, de ses miracles, de ses prédications, & de sa mort & passion, se doit rapporter nécessairement à la même année de son baptême, puisque ces Evangélistes ne parlent d'aucune autre année suivante, & qu'il paroît même, par la narration qu'ils font de ses actions, qu'il les a toutes faites immédiatement après son baptême, consécutivement les unes après les autres, & en fort peu de tems, pendant lequel on ne voit qu'un seul intervalle de six jours avant sa transfiguration, pendant lesquels six jours on ne voit pas qu'il ait fait aucune chose.

On voit par-là qu'il n'auroit vécu, après son baptême, qu'environ trois mois, desquels si l'on vient à ôter six semaines de 40 jours & 40 nuits qu'il passa dans le désert immédiatement après son baptême, il s'ensuivra que le tems de sa vie publique, depuis ses premieres prédications jusqu'à sa mort, n'aura duré qu'environ six semaines; & suivant ce que Jean dit, il auroit au moins duré trois ans & trois mois, parce qu'il paroît, par l'Evangile de cet Apôtre, qu'il auroit été, pendant le cours de sa vie publique, trois ou quatre fois à Jérusalem à la fête de Pâques, qui n'arrivoit qu'une fois l'an.

Or s'il est vrai qu'il y ait été trois ou quatre fois depuis son baptême, comme Jean le témoigne, il est faux qu'il n'ait vécu que trois mois après son baptême, & qu'il ait été crucifié la premiere fois qu'il alla à Jérusalem.

Si l'on dit que ces trois premiers Evangéliſtes ne parlent effectivement que d'une ſeule année, mais qu'ils ne marquent pas diſtinctement les autres qui ſe ſont écoulées depuis ſon baptême, ou que Jean n'entend parler que d'une ſeule Pâque, quoiqu'il ſemble qu'il parle de pluſieurs, & que ce n'eſt que par anticipation qu'il répete pluſieurs fois que la fête de Pâques des Juifs étoit proche, & que Jeſus alla à Jéruſalem, & par conſéquent, qu'il n'y a qu'une contrariété apparente ſur ce ſujet entre ces Evangéliſtes, je le veux bien; mais il eſt conſtant que cette contrariété apparente ne viendroit que de ce qu'ils ne s'expliquent pas avec toutes les circonſtances qui auroient été à remarquer dans le récit qu'ils font. Quoi qu'il en ſoit, il y a toujours lieu de tirer cette conſéquence, qu'ils n'étoient donc pas inſpirés de Dieu, lorſqu'ils ont écrit leurs hiſtoires.

Autre contradiction au ſujet de la premiere choſe que Jeſus-Chriſt fit incontinent après ſon baptême; car les trois premiers Evangéliſtes diſent qu'il fut auſſi-tôt tranſporté par l'Eſprit dans un déſert, où il jeûna quarante jours & quarante nuits, & où il fut pluſieurs fois tenté par le Diable : & ſuivant ce que dit Jean, il partit deux jours après ſon baptême pour aller en Galilée, où il fit ſon premier miracle, en y changeant l'eau en vin aux nôces de Cana, où il ſe trouva, trois jours après ſon arrivée en Galilée, à plus de trente lieues de l'endroit où il étoit.

A l'égard du lieu de ſa premiere retraite après ſa ſortie du déſert, Matthieu dit, *ch.* 4. ℣. 13, qu'il s'en vint en Galilée, & que laiſſant la Ville de Nazareth, il vint demeurer à Capharnaum, Ville maritime. Et Luc, *ch.* 4, ℣. 16. & 41, dit qu'il vint d'abord à Nazareth, & qu'enſuite il vint à Capharnaum

Ils ſe contrediſent ſur le tems & la maniere dont les Apôtres ſe mirent à ſa ſuite ; car les trois premiers diſent que Jeſus paſſant ſur le bord de la mer de Galilée, il vit Simon & André ſon frere, & qu'un peu plus loin il vit Jacques & Jean ſon frere avec leur pere Zébédée. Jean, au contraire, dit que ce fut André, frere de Simon Pierre, qui ſe joignit premiérement à Jeſus, avec un autre Diſciple de Jean-Baptiſte, l'ayant vu paſſer devant eux, lorſqu'ils étoient avec leur Maître ſur les bords du Jourdain.

Au ſujet de la Cene, les trois premiers Evangéliſtes marquent que Jeſus-Chriſt fit l'inſtitution du Sacrement de ſon corps & de ſon ſang, ſous les eſpeces & apparences du pain & du vin, comme parlent nos Chriſticoles Romains : & Jean ne fait aucune mention de ce myſtérieux Sacrement. Jean dit, *ch.* 13. ℣. 5, qu'après cette Cene Jeſus lava les pieds à ſes Apôtres, qu'il leur commanda expreſſément de ſe faire les uns aux autres la même choſe, & rapporte un long diſcours qu'il leur fit dans ce même tems. Mais les autres Evangéliſtes ne parlent aucunement de ce lavement de pieds, ni d'un long diſcours qu'il leur fit pour lors. Au contraire ils témoignent qu'incontinent après cette Cene, il s'en alla avec ſes Apôtres, ſur la montagne des Oliviers, où il abandonna ſon ame à la triſteſſe ; & qu'enfin il tomba en agonie, pendant que ſes Apôtres dormirent un peu plus loin.

Ils ſe contrediſent eux-mêmes ſur le jour qu'ils diſent qu'il fit cette Cene ; car d'un côté ils marquent qu'il la fit le ſoir de la veille de Pâques, c'eſt-à-dire le ſoir du premier jour des Azymes, ou de l'uſage des pains ſans levain, comme il eſt marqué dans *l'Exode* 12. 18. *Lévit.* 25. 5. dans les *Nomb.* 28. 16. & d'un autre côté ils diſent qu'il fut crucifié le lendemain du jour qu'il fit cette Cene, vers l'heure de

midi, après que les Juifs lui eurent fait son procès pendant toute la nuit & le matin. Or, suivant leur dire, le lendemain qu'il fit cette Cene, n'auroit pas dû être la veille de Pâques. Donc, s'il est mort la veille de Pâques vers le midi, ce n'étoit point le soir de la veille de cette fête, qu'il fit cette Cene. Donc il y a erreur manifeste.

Ils se contredisent aussi sur ce qu'ils rapportent des femmes qui avoient suivi Jesus depuis la Galilée; car les trois premiers Evangélistes disent que ces femmes & tous ceux de sa connoissance, entre lesquels étoient Marie Madeleine, & Marie, mere de Jacques & de Joses, & la mere des enfans de Zébédée, regardoient de loin ce qui se passoit, lorsqu'il étoit pendu & attaché à la Croix. Jean dit au contraire, 19. 25, que la mere de Jesus, & la sœur de sa mere, & Marie Madeleine, étoient debout auprès de la Croix, avec Jean son Apôtre. La contrariété est manifeste; car si ces femmes & ce Disciple étoient près de lui, elles n'étoient donc pas éloignées, comme disent les autres.

Ils se contredisent sur les prétendues apparitions qu'ils rapportent que Jésus-Christ fit après sa prétendue résurrection; car Matthieu *ch.* 28. ℣. 16. ne parle que de deux apparitions: l'une, lorsqu'il s'apparut à Marie Madeleine, & à une autre femme nommée aussi Marie; & lorsqu'il s'apparut à ses onze disciples, qui s'étoient rendus en Galilée sur la montagne qu'il leur avoit marquée pour le voir. Marc parle de trois apparitions, la premiere lorsqu'il apparut à Marie Madeleine, la seconde lorsqu'il apparut à ses deux Disciples qui alloient à Emmaüs, & la troisieme lorsqu'il apparut à ses onze Disciples, à qui il fit reproche de leur incrédulité. Luc ne parle que des deux premieres apparitions comme Matthieu, & Jean l'Evangéliste parle de quatre apparitions, & ajoute aux trois

de Marc, celle qu'il fit à ſept ou huit de ſes Diſciples, qui pêchoient ſur la Mer de Tybériade.

Ils ſe contrediſent encore ſur le lieu de ces apparitions; car Matthieu dit que ce fut en Galilée ſur une montagne; Marc dit que ce fut lorſqu'ils étoient à table; Luc dit qu'il les mena hors de Jéruſalem, & qu'il les mena juſques en Béthanie, où il les quitta en s'élevant au Ciel : & Jean dit que ce fut dans la ville de Jéruſalem, dans une maiſon dont ils avoient fermé les portes; & une autre fois, ſur la Mer de Tybériade.

Voilà bien de la contrariété dans le récit de ces prétendues apparitions. Ils ſe contrediſent au ſujet de ſa prétendue Aſcenſion au Ciel; car Luc & Marc diſent poſitivement qu'il monta au Ciel en préſence de ſes onze Apôtres : mais ni Matthieu ni Jean ne font aucune mention de cette prétendue Aſcenſion. Bien plus, Matthieu témoigne aſſez clairement qu'il n'eſt point monté au Ciel, puiſqu'il dit poſitivement que Jeſus-Chriſt aſſura ſes Apôtres qu'il ſeroit & qu'il demeureroit toujours avec eux juſqu'à la fin des ſiecles: „ Allez donc, leur dit-il, dans cette prétendue apparition, enſeignez toutes les Nations, & ſoyez aſſurés que je ſerai toujours avec vous juſqu'à la fin „ des ſiecles.

Luc ſe contredit lui-même ſur ce ſujet : car dans ſon Evangile *ch.* 24. ℣. 50. il dit que ce fut en Béthanie qu'il monta au Ciel en préſence de ſes Apôtres; & dans ſes Actes des Apôtres, ſuppoſé qu'il en ſoit l'Auteur, il dit que ce fut ſur la montagne des Oliviers. Il ſe contredit encore lui-même dans une autre circonſtance de cette Aſcenſion; car il marque dans ſon Evangile que ce fut le jour même de ſa réſurrection, ou la premiere nuit ſuivante, qu'il monta au Ciel; & dans ſes Actes des Apôtres, il dit que ce

fut 40 jours après sa résurrection. Ce qui ne s'accorde certainement pas.

Si tous les Apôtres avoient véritablement vu leur Maître monter glorieusement au Ciel, comment Matthieu & Jean, qui l'auroient vu comme les autres, auroient-ils passé sous silence un si glorieux mystere, & si avantageux à leur Maître, vu qu'ils rapportent quantité d'autres circonstances de sa vie & de ses actions, qui sont beaucoup moins considérables que celle-ci? Comment Matthieu ne fait-il pas mention expresse de cette Ascension, & n'explique-t-il pas clairement de quelle maniere il demeureroit toujours avec eux, quoiqu'il les quittât visiblement pour monter au Ciel? Il n'est pas facile de comprendre par quel secret il pouvoit demeurer avec ceux qu'il quittoit.

Je passe sous silence quantité d'autres contradictions; ce que je viens de dire suffit pour faire voir que ces Livres ne viennent d'aucune inspiration divine, ni même d'aucune sagesse humaine, & par conséquent qu'ils ne méritent pas qu'on y ajoute aucune foi.

CHAPITRE II.

MAis par quel privilege ces quatre Evangiles & quelques autres semblables Livres passent-ils pour Saints & Divins, plutôt que plusieurs autres qui ne portent pas moins le titre d'Evangile, & ont autrefois été comme les premiers publiés sous le nom de quelques autres Apôtres? Si l'on dit que les Evangiles réfutés sont supposés & faussement attribués aux Apôtres, on en peut dire autant des premiers; si l'on suppose les uns falsifiés & corrompus, on en peut supposer autant pour les autres. Ainsi il n'y a point de preuve assurée pour discerner les uns

d'avec les autres; en dépit de l'Eglise, qui veut en décider, elle n'est pas plus croyable.

Pour ce qui est des prétendus miracles rapportés dans le vieux Testament, ils n'auroient été faits que pour marquer de la part de Dieu une injuste & odieuse acception de peuples & de personnes, & pour accabler de maux, de propos délibéré, les uns, & pour favoriser tout particuliérement les autres. La vacation & le choix que Dieu fit des Patriarches Abraham, Isaac & Jacob, pour de leur postérité se faire un peuple qu'il sanctifieroit & béniroit par-dessus tous les autres peuples de la Terre, en est une preuve.

Mais, dira-t-on, Dieu est le maître absolu de ses graces & de ses bienfaits; il peut les accorder à qui bon lui semble, sans qu'on ait droit de s'en plaindre ni l'accuser d'injustice. Cette raison est vaine; car Dieu, l'auteur de la nature, le pere de tous les hommes, doit également les aimer tous, comme ses propres ouvrages; & par conséquent, il doit également être leur protecteur & leur bienfaiteur: car celui qui donne l'être, doit donner les suites & les conséquences nécessaires pour le bien-être; si ce n'est que nos Christicoles veuillent dire que leur Dieu voudroit faire exprès des créatures pour les rendre misérables, ce qu'il seroit certainement indigne de penser d'un Etre infiniment bon.

De plus, si tous les prétendus miracles, tant du vieux que du nouveau Testament, étoient véritables, on pourroit dire que Dieu auroit eu plus de soin de pourvoir au moindre bien des hommes qu'à leur plus grand & principal bien; qu'il auroit voulu plus sévérement punir, dans de certaines personnes, des fautes légeres, qu'il n'auroit puni dans d'autres de très-grands crimes; & enfin qu'il n'auroit pas voulu se montrer si bienfaisant dans les plus pressans besoins, que dans les

moindres. C'eſt ce qu'il eſt facile de faire voir, tant par les miracles qu'on prétend qu'il a faits, que par ceux qu'il n'a pas faits, & qu'il auroit néanmoins plutôt faits qu'aucun autre, s'il étoit vrai qu'il en eût fait. Par exemple, dire que Dieu auroit eu la complaiſance d'envoyer un Ange pour conſoler & ſecourir une ſimple ſervante, pendant qu'il auroit laiſſé & qu'il laiſſe encore tous les jours languir & mourir de miſere une infinité d'innocens : qu'il auroit conſervé miraculeuſement pendant quarante ans les habillements & les chauſſures d'un miſérable peuple, pendant qu'il ne veut pas veiller à la conſervation naturelle de tant de biens ſi utiles & néceſſaires pour la ſubſiſtance des peuples, & qui ſe ſont néanmoins perdus & ſe perdent encore tous les jours par différens accidens. Quoi! il auroit envoyé aux premiers Chefs du genre humain, Adam & Eve, un Démon, un Diable, ou un ſimple Serpent, pour les ſéduire, & pour perdre par ce moyen tous les hommes ? cela n'eſt pas croyable. Quoi! il auroit voulu, par une grace ſpéciale de ſa providence, empêcher que le Roi de Géraris, Païen, ne tombât dans une faute légere avec une femme étrangere, faute cependant qui n'auroit eu aucune mauvaiſe ſuite ; & il n'auroit pas voulu empêcher qu'Adam & Eve ne l'offenſaſſent, & ne tombaſſent dans le péché de déſobéiſſance, péché qui, ſelon nos Chriſticoles, devoit être fatal, & cauſer la perte de tout le genre humain ? Cela n'eſt pas croyable.

Venons aux prétendus miracles du nouveau Teſtament. Ils conſiſtent, comme on le prétend, en ce que Jeſus-Chriſt & ſes Apôtres guériſſoient divinement toutes ſortes de maladies & d'infirmités ; en ce qu'ils rendoient, quand ils vouloient, la vue aux aveugles, l'ouie aux ſourds, la parole aux muets, qu'ils faiſoient marcher droit les boiteux, qu'ils guériſſoient

les paralytiques, qu'ils chassoient les démons des corps des possédés, & qu'ils ressuscitoient les morts.

On voit plusieurs de ces miracles dans les Evangiles, mais on en voit beaucoup plus dans les Livres que nos Christicoles ont faits des vies admirables de leurs Saints : car on y lit, presque par-tout, que ces prétendus bienheureux guérissoient les maladies & les infirmités, chassoient les Démons presqu'en toute rencontre, & ce au seul nom de Jesus, ou par le seul signe de la Croix; qu'ils commandoient, pour ainsi dire, aux Elémens; que Dieu les favorisoit si fort, qu'il leur conservoit même après leur mort son divin pouvoir, & que ce divin pouvoir se seroit communiqué jusqu'au moindre de leurs habillements, & même jusqu'à l'ombre de leurs corps & jusqu'aux instrumens honteux de leur mort. Il est dit que la chaussette de Saint Honoré ressuscita un mort au six de Janvier; que les bâtons de Saint Pierre, de Saint Jacques & de Saint Bernard opéroient des miracles. On dit la même chose de la corde de Saint François, du bâton de Saint Jean de Dieu, & de la ceinture de Sainte Mélanie. Il est dit de Saint Gracilien, qu'il fut divinement instruit de ce qu'il devoit croire & enseigner, & qu'il fit, par le mérite de son oraison, reculer une montagne, qui l'empêchoit de bâtir une Eglise : que du sépulcre de Saint André il en couloit sans cesse une liqueur, qui guérissoit toutes sortes de maladies: que l'ame de St. Benoît fut vue monter au Ciel, revêtue d'un précieux manteau, & environnée de lampes ardentes. Saint Dominique disoit que Dieu ne l'avoit jamais éconduit de choses qu'il lui eût demandées. Que St. François commandoit aux hirondelles, aux cygnes & autres oiseaux; qu'ils lui obéissoient; & que souvent les poissons, les lapins & les lievres venoient se mettre entre ses mains & dans son giron. Que St.

Paul & St. Pantaleon ayant eu la tête tranchée, il en fortit du lait au-lieu de fang. Que le bienheureux Pierre de Luxembourg dans les deux premieres années d'après fa mort, 1388 & 1389, fit 2400 miracles, entre lefquels il y eut 42 morts reffufcités, non compris plus de trois mille autres miracles qu'il a faits depuis, fans ceux qu'il fait encore tous les jours. Que les cinquante Philofophes que Ste. Catherine convertit, ayant tous été jettés dans un grand feu, leurs corps furent après trouvés entiers, & pas un feul de leurs cheveux brûlé; que le corps de Ste. Catherine fut enlevé par les Anges après fa mort, & enterré par eux fur le mont Sinaï. Que le jour de la Canonifation de St. Antoine de Padoue, toutes les cloches de la Ville de Lisbonne fonnerent d'elles-mêmes fans que l'on fût d'où cela venoit; que ce Saint étant un jour fur le bord de la mer, & ayant appellé les poiffons pour les prêcher, ils vinrent devant lui en foule, & mettant la tête hors de l'eau ils l'écoutoient attentivement. On ne finiroit point s'il falloit rapporter toutes ces balivernes : il n'y a fujet fi vain & fi frivole, & même fi ridicule, où les Auteurs de ces vies de Saints ne prennent plaifir d'entaffer miracles fur miracles, tant ils font habiles à forger de beaux menfonges. Voyez auffi le fentiment de Naudé fur cette matiere, dans fon Apologie des grands hommes, *Tom.* 2. *p.* 13.

Ce n'eft pas fans raifon en effet que l'on regarde ces chofes comme de vains menfonges; car il eft facile de voir que tous ces prétendus miracles n'ont été inventés qu'à l'imitation des fables des Poëtes Païens : c'eft ce qui paroît affez vifiblement par la conformité qu'il y a des uns aux autres.

CHAPITRE III.

Conformité des anciens & nouveaux Miracles.

SI nos Chrifticoles difent que Dieu donnoit véritablement pouvoir à fes Saints de faire tous les miracles rapportés dans leurs vies, de même auffi les Païens difent que les filles d'Anius, Grand-Prêtre d'Apollon, avoient véritablement reçu du Dieu Bacchus la faveur & le pouvoir de changer tout ce qu'elles voudroient en bled, en vin, en huile, &c.

Que Jupiter donna aux Nymphes qui eurent foin de fon éducation une corne de la chevre qui l'avoit allaité dans fon enfance, avec cette propriété, qu'elle leur fourniffoit abondamment tout ce qui leur venoit à fouhait.

Si nos Chrifticoles difent que leurs Saints avoient le pouvoir de reffufciter les morts, & qu'ils avoient des révélations divines, les Païens avoient dit avant eux, qu'Athalide, fils de Mercure, avoit obtenu de fon pere le don de pouvoir vivre, mourir & reffufciter quand il voudroit, & qu'il avoit auffi la connoiffance de tout ce qui fe faifoit au monde, & en l'autre vie; & qu'Efculape, fils d'Apollon, avoit reffufcité des morts, & entre autres qu'il reffufcita Hypolite, fils de Théfée, à la priere de Diane, & qu'Hercule reffufcita auffi Alcefte, femme d'Admete, Roi de Theffalie, pour la rendre à fon mari.

Si nos Chrifticoles difent que leur Chrift eft né miraculeufement d'une Vierge, fans connoiffance d'homme, les Païens avoient déjà dit avant eux, que Rémus & Romulus, fondateurs de Rome, étoient miraculeufement nés d'une Vierge Veftale, nommée Ilia,

ou Silvia, ou Rea Silvia; ils avoient déjà dit que Mars, Arge, Vulcain & autres, avoient été engendrés de la Déesse Junon, sans connoissance d'homme; & avoient déjà dit aussi que Minerve, Déesse des Sciences, avoit été engendrée dans le cerveau de Jupiter; & qu'elle en sortit toute armée, par la force d'un coup de poing, dont ce Dieu se frappa la tête.

Si nos Christicoles disent que leurs Saints faisoient sortir des fontaines d'eau des rochers, les Païens disent de même que Minerve fit jaillir une fontaine d'huile, en récompense d'un Temple qu'on lui avoit dédié.

Si nos Christicoles se vantent d'avoir reçu miraculeusement des images du Ciel, comme par exemple celle de notre Dame de Lorette & de Liesse, & plusieurs autres présens du Ciel, comme la prétendue Sainte Ampoule de Rheims, comme la Chasuble blanche que St. Ildefonse reçut de la Vierge Marie, & autres choses semblables; les Païens se vantoient avant eux d'avoir reçu un bouclier sacré, pour marque de la conservation de leur Ville de Rome; & les Troyens se vantoient avant eux d'avoir reçu miraculeusement du Ciel leur Palladium, ou leur simulacre de Pallas, qui vint, disoient-ils, prendre sa place dans le Temple qu'on avoit édifié à l'honneur de cette Déesse.

Si nos Christicoles disent que leur Jesus-Christ fut vu par ses Apôtres monter glorieusement au Ciel, & que plusieurs ames de leurs prétendus Saints furent vues transférées glorieusement au Ciel par les Anges; les Païens Romains avoient déjà dit avant eux que Romulus, leur fondateur, fut vu tout glorieux après sa mort; que Ganimede, fils de Tros, Roi de Troye, fut par Jupiter transporté au Ciel, pour lui servir d'Echanson; que la chevelure de Bérénice ayant été consacrée au Temple de Vénus, fut après transportée au Ciel: ils disent la même chose de Cassiopée & d'Andromede, & même de l'âne de Silene.

Si nos Christicoles disent que plusieurs corps de leurs Saints ont été miraculeusement préservés de corruption après leur mort, & qu'ils ont été retrouvés par des révélations divines, après avoir été un fort long-tems perdus sans savoir où ils pouvoient être; les Païens en disent de même du corps d'Oreste, qu'ils prétendent avoir été trouvé par l'avertissement de l'Oracle, &c.

Si nos Christicoles disent que les Sept Freres Dormans dormirent miraculeusement pendant 177 ans, qu'ils furent enfermés dans une caverne; les Païens disent qu'Epiménides, le Philosophe, dormit pendant 57 ans dans une caverne où il s'étoit endormi.

Si nos Christicoles disent que plusieurs de leurs Saints parloient encore miraculeusement après avoir eu la tête ou la langue coupées; les Païens disent que la tête de Gabienus chanta un long poëme, après avoir été séparée de son corps.

Si nos Christicoles se glorifient de ce que leurs Temples & Eglises sont ornées de plusieurs tableaux & riches présens, qui montrent les guérisons miraculeuses qui ont été faites par l'intercession de leurs Saints; on voit aussi, ou du moins on voyoit autrefois, dans le Temple d'Esculape, en Epidaure, quantité de tableaux des cures & guérisons miraculeuses qu'il avoit faites.

Si nos Christicoles disent que plusieurs de leurs Saints ont été miraculeusement conservés dans les flammes ardentes, sans y recevoir aucun dommage dans leurs corps, ni dans leurs habits; les Païens disoient que les Religieuses du Temple de Diane marchoient sur les charbons ardens pieds nuds, sans se brûler & sans se blesser les pieds, & que les Prêtres de la Déesse Féronie & de Hyrpicus, marchoient de même sur des charbons ardens, dans les feux de joye que l'on faisoit à l'honneur d'Apollon.

Si les Anges bâtirent une chapelle à Saint Clément

au fond de la Mer, la petite maiſon de Baucis & de Philemon fut miraculeuſement changée en un ſuperbe Temple en récompenſe de leur piété.

Si pluſieurs de leurs Saints, comme Saint Jacques, Saint Maurice, &c. ont pluſieurs fois paru dans leurs armées, montés & équipés à l'avantage, combattre en leur faveur; Caſtor & Pollux ont paru pluſieurs fois en bataille combattre pour les Romains contre leurs ennemis.

Si un belier ſe trouva miraculeuſement pour être offert en ſacrifice à la place d'Iſaac, lorſque ſon Pere Abraham le vouloit ſacrifier; la Déeſſe Veſta envoya auſſi une geniſſe pour lui être ſacrifiée à la place de Metella, fille de Metellus: la Déeſſe Diane envoya de même une biche à la place d'Iphigénie, lorſqu'elle étoit ſur le bucher pour lui être immolée, & par ce moyen Iphigénie fut délivrée.

Si Saint Joſeph fuit en Egypte, ſur l'avertiſſement de l'Ange; Simonides le Poëte évita pluſieurs dangers mortels, ſur un avertiſſement miraculeux qui lui en fut fait.

Si Moïſe fit ſortir une ſource d'eau vive d'un rocher en le frappant de ſon bâton, le Cheval Pégaſe en fit autant; en frapant de ſon pied un rocher, il en ſortit une fontaine.

Si Saint Vincent Ferrier reſſuſcita un mort haché en pieces, & dont le corps étoit déjà moitié cuit & moitié rôti; Pelops, fils de Tantale, Roi de Phrygie, ayant été mis en pieces par ſon pere, pour le faire manger aux Dieux, ils en ramaſſerent tous les membres, les réunirent & lui rendirent la vie.

Si pluſieurs Crucifix & autres images ont miraculeuſement parlé & rendu des réponſes, les Païens diſent que leurs Oracles ont divinement parlé, & rendu des réponſes à ceux qui les conſultoient, & que la tête

d'Orphée & celle de Policrates rendoient des oracles après leur mort.

Si Dieu fit connoître par une voix du Ciel que Jesus-Christ étoit son fils comme le citent les Evangélistes, Vulcain fit voir, par l'apparition d'une flamme miraculeuse, que Cœculus étoit véritablement son fils.

Si Dieu a miraculeusement nourri quelques-uns de ses Saints; les Poëtes Païens disent que Triptoleme fut miraculeusement nourri d'un lait divin par Cérès, qui lui donna aussi un char attelé de deux dragons, & que Phénée, fils de Mars, étant sorti du ventre de sa mere déjà morte, fut néanmoins miraculeusement nourri de son lait.

Si plusieurs Saints ont miraculeusement adouci la cruauté & la férocité des bêtes les plus cruelles; il est dit qu'Orphée attiroit à lui par la douceur de son chant & l'harmonie de ses instruments, les lions, les ours & les tigres, & adoucissoit la férocité de leur nature; qu'il attiroit à lui les rochers, les arbres, & même que les rivieres arrêtoient leur cours pour l'entendre chanter.

Enfin pour abréger, car on en pourroit rapporter bien d'autres, si nos Christicoles disent que les murailles de la Ville de Jéricho tomberent par le son des trompettes; les Païens disent que les murailles de la Ville de Thebes furent bâties par le son des instruments de musique d'Amphion, les pierres, disent les Poëtes, s'étant agencées d'elles-mêmes, par la douceur de son harmonie; ce qui feroit encore bien plus miraculeux & plus admirable, que de voir tomber des murailles par terre.

Voilà certainement une grande conformité de miracles de part & d'autre. Comme ce seroit une grande sottise d'ajouter foi à ces prétendus miracles du Paga-

hisme, ce n'en est pas moins une d'en ajouter à ceux du Christianisme, puisqu'ils ne viennent tous que d'un même principe d'erreur. C'étoit pour cela aussi que les Manichéens & les Ariens, qui étoient vers le commencement du Christianisme, se moquoient de ces prétendus miracles, faits par l'invocation des Saints, & blâmoient ceux qui les invoquoient après leur mort; & qui honoroient leurs reliques.

Revenons à présent à la principale fin que Dieu se seroit proposée en envoyant son fils au monde, qui se seroit fait homme; ç'auroit été, comme il est dit, d'ôter les péchés du monde, & de détruire entiérement les œuvres du prétendu Démon, &c. C'est ce que nos Christicoles soutiennent, comme aussi que Jesus-Christ auroit bien voulu mourir pour l'amour d'eux, suivant l'intention de Dieu son Pere, ce qui est clairement marqué dans tous les prétendus saints Livres.

Quoi! un Dieu tout-puissant & qui auroit voulu se faire homme mortel pour l'amour d'eux, & répandre jusqu'à la derniere goutte de son sang pour les sauver tous, auroit voulu borner sa puissance à guérir seulement quelques maladies & quelques infirmités du corps, dans quelques infirmes qu'on lui auroit présentés, & il n'auroit pas voulu employer sa bonté divine à guérir toutes les infirmités de nos ames, c'est-à-dire à guérir tous les hommes de leurs vices & de leurs déréglemens, qui sont pires que les maladies du corps? Cela n'est pas croyable. Quoi! un Dieu si bon auroit voulu miraculeusement préserver des corps morts de pourriture & de corruprion, & il n'auroit pas voulu de même préserver de la contagion & de la corruption du vice & du péché, les ames d'une infinité de personnes qu'il seroit venu racheter au prix de son sang, & qu'il devoit sanctifier par sa grace? Quelle pitoyable contradiction!

CHA-

CHAPITRE IV.

IIIe. *Preuve de la fausseté de la Religion, tirée des prétendues Visions & Révélations Divines.*

VEnons aux prétendues Visions & Révélations Divines, sur lesquelles nos Christicoles fondent & établissent la vérité & la certitude de leur Religion.

Pour en donner une juste idée, je ne crois pas qu'on puisse mieux faire que de dire, en général, qu'elles sont telles que si quelqu'un osoit maintenant se vanter d'en avoir de semblables, & qu'il voulût s'en prévaloir, on le regarderoit infailliblement comme un fol, un fanatique.

Voici quelles furent ces prétendues Visions & Révélations Divines.

Dieu, disent les prétendus saints Livres, s'étant pour la premiere fois apparu à Abraham, lui dit: „ Sortez de votre Pays (il étoit alors en Chaldée,) „ quittez la maison de votre pere, & allez-vous-en „ au Pays que je vous montrerai. „ Cet Abraham y étant allé, Dieu, dit l'histoire, *Gen.* 12. 1, s'apparut une seconde fois à lui, & lui dit: “ Je donnerai tout „ ce Pays-ci où vous êtes, à votre postérité. „ En reconnoissance de cette gracieuse promesse, Abraham lui dressa un Autel.

Après la mort d'Isaac, son fils Jacob allant un jour en Mésopotamie, pour chercher une femme qui lui fût convenable, ayant marché tout le jour, se sentant fatigué du chemin, il voulut se reposer sur le soir; couché par terre, sa tête appuyée sur quelques pierres pour s'y reposer, il s'endormit, & pendant son sommeil il vit en songe une échelle dressée de la terre à l'extrémité du Ciel, & il lui sembloit voir les Anges

monter & descendre par cette échelle, & qu'il voyoit Dieu lui-même s'appuyer sur le plus haut bout, lui disant; " Je suis le Seigneur, le Dieu d'Abraham & „ le Dieu d'Isaac votre pere; je vous donnerai, à vous „ & à votre postérité, tout le Pays où vous dormez; „ elle sera aussi nombreuse que la poussiere de la ter- „ re; elle s'étendra depuis l'Orient jusqu'à l'Occi- „ dent, & depuis le Midi jusqu'au Septentrion; je „ serai votre protecteur par-tout où vous irez; je „ vous ramenerai sain & sauf de cette terre, & je ne „ vous abandonnerai point que je n'aye accompli „ tout ce que je vous ai promis. „ Jacob s'étant éveillé dans ce songe, fut saisi de crainte, & dit: „ Quoi! Dieu est vraiment ici, & je n'en savois rien. „ Ah! que ce lieu-ci est terrible, puisque ce n'est au- „ tre chose que la Maison de Dieu & la porte du „ Ciel! „ Puis s'étant levé, il dressa une pierre, sur laquelle il répandit de l'huile, en mémoire de ce qui venoit de lui arriver, & fit en même-tems vœu à Dieu que s'il revenoit sain & sauf, il lui offriroit la dixme de tout ce qu'il auroit.

Voici encore une autre vision. Gardant les troupeaux de son beau-pere Laban, qui lui avoit promis que tous les Agneaux de diverses couleurs que les brebis produiroient, seroient sa récompense, il songea une nuit qu'il voyoit les mâles sauter sur les femelles, & qu'elles lui produisoient toutes des Agneaux de diverses couleurs. Dans ce beau songe Dieu lui apparut, & lui dit: * " Regardez, & voyez comme les mâ- „ les montent sur les femelles, & comme ils sont de „ diverses couleurs; car j'ai vu la tromperie & l'in- „ justice que vous fait Laban, votre beau-pere; levez- „ vous donc maintenant, sortez de ce pays-ci, & re- „ tournez dans le vôtre. „ Comme il s'en retournoit

* *Gen.* 31. 12.

avec toute sa famille, & avec ce qu'il avoit gagné chez son beau-pere, il eut, dit l'histoire, en rencontre pendant la nuit un homme inconnu, contre lequel il lui fallut combattre toute la nuit jusqu'au point du jour; & cet homme ne l'ayant pu vaincre, il lui demanda qui il étoit. Jacob lui dit son nom : " Vous ne
" serez plus appellé Jacob, mais Israël; car puisque
" vous avez été fort en combattant contre Dieu, à
" plus forte raison serez-vous fort en combattant con-
" tre les hommes. *Gen.* 32. 25. 28.

Voilà quelles furent en partie les premieres de ces prétendues visions & révélations divines. Il ne faut pas juger autrement des autres que de celles-ci. Or quelle apparence de divinité y a-t-il dans des songes si grossiers & dans des illusions si vaines? Si quelques personnes venoient maintenant nous conter de pareilles sornettes, & les crussent pour de véritables révélations divines; comme par exemple, si quelques étrangers, quelques Allemands venus dans notre France, & qui auroient vu toutes les plus belles Provinces du Royaume, venoient à dire que Dieu leur seroit apparu dans leur pays, qu'il leur auroit dit de venir en France, & qu'il leur donneroit à eux & à tous leurs descendans, toutes les belles Terres, Seigneuries, & Provinces de ce Royaume qui sont depuis les fleuves du Rhin & du Rhône jusqu'à la Mer Océane; qu'il feroit une éternelle alliance avec eux, qu'il multiplieroit leur race, qu'il rendroit leur postérité aussi nombreuse que les étoiles du Ciel & que les grains de sable de la mer, &c. qui ne riroit de telles sotises, & qui ne regarderoit ces étrangers comme des fous? Il n'y a certainement personne qui ne les regardât comme tels, & qui ne se moquât de toutes ces belles visions & révélations divines.

Or il n'y a aucune raison de juger ni de penser au-

trement de tout ce qu'on fait dire à ces grands prétendus Sts. Patriarches, Abraham, Isaac & Jacob, sur les prétendues révélations divines qu'ils disoient avoir eues.

A l'égard de l'institution des sacrifices sanglans, les Livres sacrés l'attribuent manifestement à Dieu. Comme il seroit trop ennuyant de faire les détails dégoûtans de ces sortes de sacrifices, je renvoye le Lecteur à l'*Exode ch.* 25. 1 : 27. 1. & 21 : 28. 3 : 29. 1: *ibid.* ℣. 2. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11.

Mais les hommes n'étoient-ils pas bien fous & bien aveuglés de croire faire honneur à Dieu, de déchirer, tuer & brûler ses propres créatures sous prétexte de lui en faire des sacrifices? Et maintenant encore comment est-ce que nos Christicoles sont si extravagans que de croire faire un plaisir extrême à leur Dieu le Pere, de lui offrir éternellement en sacrifice son divin Fils, en mémoire de ce qu'il auroit été honteusement & misérablement pendu à une croix où il seroit expiré? Certainement cela ne peut venir que d'un opiniâtre aveuglement d'esprit.

A l'égard du détail des sacrifices d'animaux, il ne consiste qu'en des vêtemens de couleurs, en sang, fressures, foyes, jabots, rognons, ongles, peaux, fiente, fumée, gâteaux, certaines mesures d'huile & de vin; le tout offert, & infecté de cérémonies sales & aussi pitoyables que des opérations de magie les plus extravagantes.

Ce qu'il y a de plus horrible, c'est que la Loi de ce détestable Peuple Juif ordonnoit aussi que l'on sacrifiât des hommes. Les barbares (tels qu'ils soient) qui avoient rédigé cette Loi affreuse, ordonnoient, *Levit. ch.* 27, que l'on fît mourir sans miséricorde tout homme qui avoit été voué au Dieu des Juifs, qu'ils nommoient Adonaï; & c'est selon ce précepte exécrable que Jephté immola sa fille, que Saül voulut immoler son fils.

Mais voici encore une preuve de la fausseté de ces

révélations, dont nous avons parlé. C'eſt le défaut d'accompliſſement des grandes & magnifiques promeſſes qui les accompagnoient; car il eſt conſtant que ces promeſſes n'ont jamais été accomplies.

La preuve de cela conſiſte en trois choſes principales : 1°. A rendre leur poſtérité plus nombreuſe que tous les autres Peuples de la terre &c. 2°. A rendre le Peuple qui viendroit de leur race, le plus heureux, le plus ſaint & le plus triomphant de tous les Peuples de la terre &c. 3°. Et auſſi à rendre ſon alliance éternelle, & qu'ils poſſéderoient à jamais le Pays qu'il leur donneroit. Or il eſt conſtant que ces promeſſes n'ont jamais été accomplies.

Premiérement, il eſt certain que le Peuple Juif, ou le Peuple d'Iſraël, qui eſt le ſeul qu'on puiſſe regarder comme deſcendant des Patriarches Abraham, Iſaac & Jacob, & le ſeul dans lequel ces promeſſes auroient dû s'accomplir, n'a jamais été ſi nombreux pour qu'il puiſſe être comparable en nombre aux autres Peuples de la terre, beaucoup moins par conſéquent aux grains de ſable; &c. car l'on voit que dans le tems même qu'il a été le plus nombreux & le plus floriſſant, il n'a jamais occupé que les petites Provinces ſtériles de la Paleſtine & les environs, qui ne ſont preſque rien en comparaiſon de la vaſte étendue d'une multitude de Royaumes floriſſans qui ſont de tous côtés ſur la terre.

Secondement, elles n'ont jamais été accomplies touchant les grandes bénédictions dont ils auroient dû être favoriſés; car quoiqu'ils ayent remporté quelques petites victoires ſur de pauvres Peuples qu'ils ont pillés, cela n'a pas empêché qu'ils n'ayent été le plus ſouvent vaincus & réduits en ſervitude; leur Royaume détruit, auſſi-bien que leur nation, par l'armée des Romains : & maintenant encore nous voyons que le reſte de cette malheureuſe nation n'eſt regardé que

comme le Peuple le plus vil & le plus méprisable de toute la terre, n'ayant en aucun endroit ni domination ni supériorité.

Troisiémement enfin, ces promesses n'ont point été non plus accomplies à l'égard de cette alliance éternelle que Dieu auroit dû faire avec eux, puisque l'on ne voit maintenant & que l'on n'a même jamais vu aucune marque de cette alliance, & qu'au contraire ils sont, depuis plusieurs siecles, exclus de la possession du petit pays qu'ils prétendent leur avoir été promis de la part de Dieu pour en jouir à tout jamais. Ainsi toutes ces prétendues promesses n'ayant point eu leur effet, c'est une marque assurée de leur fausseté; ce qui prouve manifestement encore que ces prétendus saints & sacrés Livres qui les contiennent, n'ont pas été faits par l'inspiration de Dieu. Donc c'est en vain que nos Christicoles prétendent s'en servir comme d'un témoignage infaillible pour prouver la vérité de leur Religion.

CHAPITRE V.

PREMIERE SECTION.

De l'Ancien Testament.

NOs Christicoles mettent encore au rang des motifs de crédibilité & des preuves certaines de la vérité de leur Religion, les Prophéties, qui sont, prétendent-ils, des témoignages assurés de la vérité des révélations ou inspirations de Dieu, n'y ayant que Dieu seul qui puisse certainement prédire les choses futures si long-tems avant qu'elles soient arrivées, comme sont celles qui ont été prédites par les Prophetes.

Voyons donc ce que c'est que ces prétendus Prophetes, & si l'on en doit faire tant d'état que nos Christicoles le prétendent.

Ces hommes n'étoient que des visionnaires & des fanatiques, qui agissoient & parloient suivant les impulsions ou les transports de leurs passions dominantes, & qui s'imaginoient cependant que c'étoit par l'esprit de Dieu qu'ils agissoient & qu'ils parloient; ou bien c'étoit des imposteurs qui contrefaisoient les Prophetes, & qui, pour tromper plus facilement les ignorans & les simples, se vantoient d'agir & de parler par l'esprit de Dieu.

Je voudrois bien savoir comment seroit reçu un Ezéchiel, qui dit, *ch.* 3. & 4, que Dieu lui a fait manger à son déjeûner un livre de parchemin, lui a ordonné de se faire lier comme un fou, lui a prescrit de se coucher 390 jours sur le côté droit & 40 sur le gauche; lui a commandé de manger de la merde sur son pain, & ensuite par accommodement de la fiente de bœuf? Je demande comment un pareil extravagant seroit reçu chez les plus imbécilles mêmes de tous nos Provinciaux?

Quelle plus grande preuve encore de la fausseté de ces prétendues prédictions, que les reproches violens que ces Prophetes se faisoient les uns aux autres, de ce qu'ils parloient faussement au nom de Dieu; reproches mêmes qu'ils se faisoient, disoient-ils, de la part de Dieu. Voyez *Ezech.* 13. 1. *Sophon.* 3. 4. & *Jerem.* 2. 4.

Ils disent tous, *gardez-vous des faux Prophetes*, comme les vendeurs de Mitridate disent, *gardez-vous des Pilules contrefaites.*

Ces malheureux font parler Dieu d'une maniere dont un crocheteur n'oseroit parler. Dieu dit au 23e. *chap. d'Ezechiel*, que la jeune Oolla n'aime que ceux

qui ont membre d'âne & ſperme de cheval. Comment ces fourbes inſenſés auroient-ils connu l'avenir? Nulle prédiction en faveur de leur nation Juive n'a été accomplie.

Le nombre des Prophéties qui prédiſent la félicité & la grandeur de Jéruſalem, eſt preſque innombrable: auſſi, dira-t-on, il eſt très-naturel qu'un peuple vaincu & captif ſe conſole dans ſes maux réels par des eſpérances imaginaires; comme il ne s'eſt pas paſſé une année depuis la deſtitution du Roi Jacques, que les Irlandois de ſon parti n'ayent forgé pluſieurs prophéties en ſa faveur.

Mais ſi ces promeſſes faites aux Juifs ſe fuſſent effectivement trouvées véritables, il y auroit déjà longtems que la Nation Juive auroit été & ſeroit encore le peuple le plus nombreux, le plus puiſſant, le plus heureux & le plus triomphant.

DEUXIEME SECTION.

Du Nouveau Teſtament.

IL faut maintenant examiner les prétendues Prophéties contenues dans les Evangiles.

Premiérement. Un Ange s'étant apparu en ſonge à un nommé Joſeph, pere au moins putatif de Jeſus, fils de Marie, lui dit: „ Joſeph, fils de David, ne „ craignez point de prendre chez vous Marie votre „ épouſe; car ce qui eſt dans elle, eſt l'ouvrage du „ Saint-Eſprit. * Elle vous enfantera un fils que „ vous appellerez Jeſus, parce que ce ſera lui qui dé„ livrera ſon peuple de ſes péchés.

* *Combien*, dit Montaigne, *y a-t-il d'hiſtoires de ſemblables cocuages procurés par les Dieux, contre les pauvres humains, &c. Eſſ. p.* 500.

Cet Ange dit auſſi à Marie : „ Ne craignez point,
„ parce que vous avez trouvé grace devant Dieu.
„ Je vous déclare que vous concevrez dans votre
„ ſein, & que vous enfanterez un fils que vous nom-
„ merez Jeſus. Il ſera grand, ſera appellé le fils du
„ Très-haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le Thrône
„ de David, ſon Pere ; il régnera à jamais dans la mai-
„ ſon de Jacob, & ſon regne n'aura point de fin.
„ *Matth.* 1. 20. & *Luc.* 1. 3.

Jeſus commença à prêcher & à dire, „ Faites
„ pénitence, car le Royaume du Ciel approche.
„ *Matth.* 4. 17. Ne vous mettez pas en peine, &
„ ne dites pas, que mangerons-nous ? ou que boi-
„ rons-nous ? ou de quoi ſerons-nous vétus ? car vo-
„ tre Pere céleſte ſait que toutes ces choſes vous ſont
„ néceſſaires. Cherchez donc premiérement le Royau-
„ me de Dieu & ſa juſtice, & toutes ces choſes vous
„ ſeront données pour ſurcroit. *Matth.* 6. 30. 31. 32.

Or maintenant que tout homme qui n'a pas perdu le ſens commun, examine un peu, ſi ce Jeſus a été jamais Roi, ſi ſes diſciples ont eu toutes choſes en abondance.

Ce Jeſus promet ſouvent qu'il délivrera le monde du péché. Y a-t-il une prophétie plus fauſſe ? & notre ſiecle n'en eſt-il pas une preuve parlante ?

Il eſt dit, que ce Jeſus eſt venu ſauver ſon peuple. Quelle façon de le ſauver ? C'eſt la plus grande partie qui donne la dénomination à une choſe : une douzaine ou deux, par exemple, d'Eſpagnols, ou de François, ne ſont pas le Peuple François ou le Peuple Eſpagnol ; & ſi une armée de cent vingt mille hommes étoit faite priſonniere de guerre par une plus forte armée d'ennemis, & ſi le chef de cette armée rachetoit ſeulement quelques hommes, comme dix à douze ſoldats ou officiers, en payant leur rançon, on ne di-

roit pas pour cela qu'il auroit délivré ou racheté son armée. Qu'est-ce donc qu'un Dieu qui vient se faire crucifier & mourir pour sauver tout le monde, & qui laisse tant de nations damnées? Quelle pitié & quelle horreur!

Jesus-Christ dit qu'il n'y a qu'à demander & qu'on recevra, qu'à chercher & qu'on trouvera. Il assure que tout ce qu'on demandera à Dieu en son nom, on l'obtiendra, & que si l'on avoit seulement la grosseur d'un grain de moutarde de foi, l'on feroit par une seule parole transporter des montagnes d'un endroit à un autre. Si cette promesse eût été véritable, rien ne paroîtroit impossible à nos Christicoles qui ont la foi à leur Christ. Cependant tout le contraire arrive.

Si Mahomet eût fait de semblables promesses à ses sectateurs que le Christ en a fait aux siens sans aucun succès, que ne diroit-on pas? on crieroit, ah le fourbe! ah l'imposteur! ah les fous, de croire un tel imposteur! Les voilà, ces Christicoles, eux-mêmes dans le cas; il y a long-tems qu'ils y sont, sans revenir de leur aveuglement. Au contraire ils sont si ingénieux à se tromper, qu'ils prétendent que ces promesses ont eu leur accomplissement dès le commencement du Christianisme; étant pour lors, disent-ils, nécessaire qu'il y eût des miracles, afin de convaincre les incrédules de la vérité de la Religion; mais que cette Religion étant suffisamment établie, les miracles n'ont plus été nécessaires: où est donc la certitude de cette proposition?

D'ailleurs celui qui a fait ces promesses ne les a pas restreintes seulement pour un certain tems, ni pour certains lieux, ni pour certaines personnes en particulier; mais il les a faites généralement à tout le monde. „ La foi de ceux qui croiront, dit-il, sera suivie de

„ ces miracles-ci : ils chasseront les Démons en mon
„ nom; ils parleront diverses Langues; ils toucheront
„ les serpens, &c.

A l'égard du transport des montagnes, il dit positivement que quiconque dira à une montagne, ôte-toi delà, & te jette dans la mer, pourvu qu'il n'hésite pas en son cœur, mais qu'il croye tout ce qu'il commandera, sera fait. Ne sont-ce pas des promesses qui sont tout-à-fait générales, sans restriction de tems, de lieux, ni de personnes?

Il est dit que toutes les sectes d'erreurs & d'impostures prendront honteusement fin. Mais si Jesus-Christ entend seulement dire qu'il a fondé & établi une société de sectateurs, qui ne tomberoient point dans le vice, ni dans l'erreur; ces paroles sont absolument fausses, puisqu'il n'y a dans le Christianisme aucune secte, ni société & Eglise, qui ne soit pleine d'erreurs & de vices, principalement la secte ou la société de l'Eglise Romaine, quoiqu'elle se dise la plus pure & la plus sainte de toutes. Il y a long-tems qu'elle est tombée dans l'erreur; elle y est née, pour mieux dire, elle y a été engendrée & formée; & maintenant elle est même dans des erreurs qui sont contre l'intention, les sentimens & la doctrine de son Fondateur, puisqu'elle a, contre son dessein, aboli les loix des Juifs qu'il approuvoit, & qu'il étoit venu lui-même, disoit-il, *pour les accomplir & non pour les détruire*, & qu'elle est tombée dans les erreurs & l'idolâtrie du Paganisme, comme il se voit par le culte idolâtrique qu'elle rend à son Dieu de pâte, à ses Saints, à leurs images, & à leurs reliques.

Je sais bien que nos Christicoles regardent comme une grossiéreté d'esprit, de vouloir prendre au pied de la lettre les promesses & prophéties comme elles sont exprimées; ils abandonnent le sens littéral & na-

turel des paroles, pour leur donner un ſens qu'ils appellent myſtique & ſpirituel, & qu'ils nomment allégorique & tropologique; diſant, par exemple, que par le peuple d'Iſraël & de Juda, à qui ces promeſſes ont été faites, il faut entendre, non les Iſraélites ſelon la chair, mais les Iſraélites ſelon l'eſprit, c'eſt-à-dire les Chrétiens, qui ſont l'Iſraël de Dieu, le vrai peuple choiſi.

Que par la promeſſe faite à ce peuple eſclave de le délivrer de la captivité, il faut entendre, non une délivrance corporelle d'un ſeul peuple captif, mais la délivrance ſpirituelle de tous les hommes, de la ſervitude du Démon, qui ſe devoit faire par leur divin Sauveur.

Que par l'abondance des richeſſes, & toutes les félicités temporelles promiſe à ce peuple, il faut entendre l'abondance des graces ſpirituelles; & qu'enfin par la ville de Jéruſalem, il faut entendre, non la Jéruſalem terreſtre, mais la Jéruſalem ſpirituelle, qui eſt l'Egliſe Chrétienne.

Mais il eſt facile de voir que ces ſens ſpirituels & allégoriques n'étant qu'un ſens étranger, imaginaire, un ſubterfuge des Interpretes, il ne peut nullement ſervir à faire voir la vérité ni la fauſſeté d'une propoſition ni d'une promeſſe quelconque. Il eſt ridicule de forger ainſi des ſens allégoriques, puiſque ce n'eſt que par rapport au ſens naturel & véritable que l'on peut juger de la vérité ou de la fauſſeté. Une propoſition, par exemple, une promeſſe qui ſe trouve véritable dans le ſens propre & naturel des termes dans leſquels elle eſt conçue, ne deviendra pas fauſſe en elle-même, ſous prétexte qu'on voudroit lui donner un ſens étranger qu'elle n'auroit pas : de même que celles qui ſe trouvent manifeſtement fauſſes dans leur ſens propre & naturel, ne deviendront pas véritables en elles-mêmes, ſous prétexte qu'on voudroit leur donner un ſens étranger qu'elles n'auroient pas.

On peut dire que les prophéties de l'Ancien Testament ajoutées au nouveau, sont des choses bien absurdes & bien puériles : par exemple, Abraham avoit deux femmes, dont l'une, qui n'étoit que servante, figuroit la Synagogue, & l'autre, qui étoit épouse, figuroit l'Eglise Chrétienne ; & sous prétexte encore que cet Abraham avoit eu deux fils, dont l'un, qui étoit de la servante, figuroit le vieux Testament, & l'autre, qui étoit de son épouse, figuroit le nouveau Testament. Qui ne riroit d'une si ridicule doctrine ! *

N'est-il pas encore plaisant qu'un morceau de drap rouge exposé par une putain, pour servir de signal à des espions, dans l'ancien Testament, soit la figure du sang de Jesus-Christ répandu dans le nouveau ?

Si suivant cette maniere d'interpréter allégoriquement tout ce qui s'est dit, fait & pratiqué dans cette ancienne Loi des Juifs, on vouloit interpréter de même allégoriquement tous les discours, toutes les actions & toutes les aventures du fameux Don Quichotte de la Manche, on y trouveroit certainement autant de mysteres & de figures.

C'est néanmoins sur ce ridicule fondement que toute la Religion Chrétienne subsiste. C'est pourquoi il n'est presque rien dans cette ancienne Loi, que les Docteurs Christicoles ne tâchent d'expliquer mystiquement.

La prophétie la plus fausse & la plus ridicule qu'on ait jamais faite, est celle de Jesus, dans *Luc. ch.* 22. Il est prédit qu'il y aura des signes dans le soleil, & dans la lune, & que le fils de l'homme viendra dans une nuée juger les hommes ; & il prédit cela pour la génération présente. Cela est-il arrivé ? Le fils de l'homme est-il venu dans une nuée ?

* *Spectatum admissi risum teneatis amici.*
De Arte Poëticâ, Horat. 5. vers.

CHAPITRE VI.

V^e. *Preuve tirée des erreurs de la doctrine & de la morale.*

LA Religion Chrétienne, Apoſtolique & Romaine, enſeigne & oblige de croire qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, & en même-tems qu'il y a trois Perſonnes divines, chacune deſquelles eſt véritablement Dieu. Ce qui eſt manifeſtement abſurde; car s'il y en a trois qui ſoient véritablement Dieu, ce ſont véritablement trois Dieux. Il eſt faux de dire qu'il n'y ait qu'un ſeul Dieu; ou, s'il eſt vrai de le dire, il eſt faux de dire qu'il y en ait véritablement trois qui ſont Dieu, puiſqu'un & trois ne ſe peut véritablement dire d'une ſeule & même choſe.

Il eſt auſſi dit que la premiere de ces prétendues Perſonnes divines, qu'on appelle le Pere, a engendré la ſeconde Perſonne qu'on appelle le Fils, & que ces deux premieres Perſonnes enſemble ont produit la troiſieme que l'on appelle le Saint-Eſprit, & néanmoins que ces trois prétendues divines Perſonnes ne dépendent point l'une de l'autre, & ne ſont pas même plus anciennes l'une que l'autre. Cela eſt encore manifeſtement abſurde, puiſqu'une choſe ne peut recevoir ſon être d'une autre, ſans quelque dépendance de cet autre, & qu'il faut néceſſairement qu'une choſe ſoit, pour qu'elle puiſſe donner l'être à une autre. Si donc les ſeconde & ltroiſieme perſonnes divines ont reçu leur être de la premiere, il faut néceſſairement qu'elles dépendent, dans leur être, de cette premiere perſonne, qui leur auroit donné l'être, ou qui les auroit engendrées; & il faut néceſſairement auſſi que cette premiere qui auroit donné l'être aux deux autres, ait

été avant, puisque ce qui n'est point, ne peut donner l'être à rien. D'ailleurs il répugne & est absurde de dire, qu'une chose qui auroit été engendrée ou produite, n'auroit point eu de commencement. Or, selon nos Christicoles, la seconde & la troisieme personne ont été engendrées ou produites; donc elles ont eu un commencement; & si elles ont eu un commencement, & que la premiere personne n'en ait point eu, comme n'ayant point été engendrée ni produite d'aucune autre, il s'ensuit de nécessité que l'une ait été avant l'autre.

Nos Christicoles, qui sentent ces absurdités, & qui ne peuvent s'en parer par aucune bonne raison, n'ont point d'autre ressource que de dire qu'il faut pieusement fermer les yeux de la raison humaine, & humblement adorer de si hauts mysteres sans vouloir les comprendre. Mais comme ce qu'ils appellent foi est ci-devant solidement réfuté, lorsqu'ils nous disent qu'il faut se soumettre, c'est comme s'ils disoient, qu'il faut aveuglément croire ce qu'on ne croit pas.

Nos Déi-Christicoles condamnent ouvertement l'aveuglement des anciens Païens qui adoroient plusieurs Dieux; ils se raillent de la généalogie de leurs Dieux, de leurs naissances, de leurs mariages & de la génération de leurs enfans: & ils ne prennent pas garde qu'ils disent des choses beaucoup plus ridicules & plus absurdes.

Si les Païens ont cru qu'il y avoit des Déesses aussi-bien que des Dieux, que ces Dieux & ces Déesses se marioient, & qu'ils engendroient des enfans, ils ne pensoient en cela rien que de naturel: car ils ne s'imaginoient pas encore que les Dieux fussent sans corps ni sentimens; ils croyoient qu'ils en avoient aussi-bien que les hommes. Pourquoi n'y en auroit-il point eu de mâles & de femelles? On ne voit point qu'il y ait

plus de raiſon de nier ou de reconnoître plutôt l'un que l'autre ; & en ſuppoſant des Dieux & des Déeſſes, pourquoi n'engendreroient-ils pas en la maniere ordinaire ? Il n'y auroit certainement rien de ridicule ni d'abſurde dans cette doctrine, s'il étoit vrai que leurs Dieux exiſtaſſent.

Mais dans la doctrine de nos Chriſticoles, il y a quelque choſe de bien plus ridicule & de plus abſurde ; car outre ce qu'ils diſent d'un Dieu qui en fait trois, & de trois qui n'en ſont qu'un, ils diſent que ce Dieu triple & unique n'a ni corps, ni forme, ni figure ; que la premiere Perſonne de ce Dieu triple & unique, qu'ils appellent le Pere, a engendré toute ſeule une ſeconde Perſonne qu'ils appellent le Fils, & qui eſt tout ſemblable à ſon Pere, étant comme lui ſans corps, ſans forme & ſans figure. Si cela eſt, qu'eſt-ce qui fait que la premiere s'appelle le Pere plutôt que la mere, & que la ſeconde ſe nomme plutôt le fils que la fille ? car ſi la premiere eſt véritablement plutôt pere que mere, & ſi la ſeconde eſt plutôt fils que fille, il faut néceſſairement qu'il y ait quelque choſe dans l'une & dans l'autre de ces deux perſonnes, qui faſſe que l'un ſoit pere plutôt que mere, & l'autre plutôt fils que fille. Or qui pourroit faire cela, ſi ce n'eſt qu'ils ſeroient tous deux mâles & non femelles ? Mais comment ſeront-elles plutôt mâles que femelles, puiſqu'elles n'ont ni corps, ni forme, ni figure ? Cela n'eſt pas imaginable & ſe détruit de ſoi-même. N'importe, ils diſent toujours que ces deux Perſonnes ſans corps, forme ni figure, & par conſéquent ſans différence de ſexe, ſont néanmoins pere & fils, & qu'ils ont produit par leur mutuel amour une troiſieme Perſonne qu'ils appellent le St. Eſprit ; laquelle perſonne n'a, non plus que les deux autres, ni corps, ni forme, ni figure. Quel abominable galimatias !

Puiſque

Puiſque nos Chriſticoles bornent la puiſſance de Dieu le Pere à n'engendrer qu'un fils, pourquoi ne veulent-ils pas que cette ſeconde perſonne, auſſi-bien que la troiſieme, ayent comme la premiere la puiſſance d'engendrer un fils qui ſoit ſemblable à elles? Si cette puiſſance d'engendrer un fils eſt une perfection dans la premiere perſonne, c'eſt donc une perfection & une puiſſance qui n'eſt point dans la ſeconde ni dans la troiſieme perſonne : ainſi ces deux perſonnes manquant d'une perfection & d'une puiſſance qui ſe trouvent dans la premiere, elles ne ſeroient certainement pas égales entr'elles. Si au contraire ils diſent que cette puiſſance d'engendrer un fils n'eſt pas une perfection, ils ne devroient donc pas l'attribuer à la premiere perſonne non plus qu'aux deux autres, parce qu'il ne faut attribuer que des perfections à un Etre qui ſeroit ſouverainement parfait.

D'ailleurs ils n'oſeroient dire que la puiſſance d'engendrer une divine perſonne, ne ſoit pas une perfection; & s'ils diſent que cette premiere perſonne auroit bien pu engendrer pluſieurs fils & pluſieurs filles, mais qu'elle n'auroit voulu engendrer que ce ſeul Fils, & que les deux autres perſonnes pareillement n'en auroient point voulu engendrer d'autres, on pourroit 1°. leur demander, d'où ils ſavent que cela eſt ainſi; car on ne voit point dans leurs prétendues Ecritures Saintes, qu'aucune de ces divines perſonnes ſe ſoient poſitivement déclarées là-deſſus. Comment donc nos Chriſticoles peuvent-ils ſavoir ce qui en eſt? Ils n'en parlent donc que ſuivant leurs idées & leurs imaginations creuſes.

2°. On pourroit dire que ſi ces prétendues divines perſonnes avoient la puiſſance d'engendrer pluſieurs enfans & qu'elles n'en vouluſſent cependant rien faire, il s'enſuivroit que cette divine puiſſance demeureroit en

elles sans effet. Elle seroit tout-à-fait sans effet dans la troisieme personne, qui n'en engendreroit & n'en produiroit aucune, & elle seroit presque sans effet dans les deux autres, puisqu'elles voudroient la borner à si peu. Ainsi cette puissance qu'elles auroient d'engendrer & de produire quantité d'enfans, demeureroit en elles comme oisive & inutile, ce qu'il ne seroit nullement convenable de dire de divines personnes.

Nos Christicoles blâment & condamnent les Païens de ce qu'ils attribuoient la divinité à des hommes mortels, & de ce qu'ils les adoroient comme des Dieux après leur mort : ils ont raison en cela ; mais ces Païens ne faisoient que ce que font encore maintenant nos Christicoles qui attribuent la divinité à leur Christ, en sorte qu'ils devroient eux-mêmes se comdamner aussi, puisqu'ils sont dans la même erreur que ces Païens, & qu'ils adorent un homme qui étoit mortel, & si bien mortel, qu'il mourut honteusement sur une croix.

Il ne serviroit de rien à nos Christicoles de dire qu'il y auroit une grande différence entre leur Jesus-Christ & les Dieux des Païens, sous prétexte que leur Christ seroit, comme ils disent, vrai Dieu & vrai homme tout ensemble, attendu que la Divinité se seroit véritablement incarnée en lui ; au moyen de quoi la nature divine se trouvant jointe & unie hypostatiquement, comme ils disent, avec la nature humaine, ces deux natures auroient fait dans Jesus-Christ un vrai Dieu & un vrai homme : ce qui ne s'étoit jamais fait, à ce qu'ils prétendent, dans les Dieux des Païens.

Mais il est facile de faire voir la foiblesse de cette réponse ; car d'un côté n'auroit-il pas été aussi facile aux Païens qu'aux Chrétiens de dire que la Divinité se seroit incarnée dans les hommes qu'ils adoroient comme Dieux ? D'un fautre côté si la Divinité avoit

voulu s'incarner & s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans leur Jesus-Christ, que savent-ils si cette même Divinité n'auroit pas bien voulu aussi s'incarner & s'unir hypostatiquement à la nature humaine dans ces grands hommes & dans ces admirables femmes, qui, par leur vertu, par leurs belles qualités, ou par leurs belles actions, ont excellé sur le commun des hommes, & se sont fait ainsi adorer comme Dieux & Déesses ? Et si nos Chisticoles ne veulent pas croire que la Divinité se soit jamais incarnée dans ces grands personnages, pourquoi veulent-ils nous persuader qu'elle se soit incarnée dans leur Jesus? Où en est la preuve? Leur foi & leur créance, qui étoit dans les Païens comme dans eux. Ce qui fait voir qu'ils sont également dans l'erreur les uns comme les autres.

Mais ce qu'il y a en cela de plus ridicule dans le Christianisme que dans le Paganisme, c'est que les Païens n'ont ordinairement attribué la divinité qu'à de grands hommes, auteurs des Arts & des Sciences, & qui avoient excellé dans des vertus utiles à leur patrie : mais nos Déi-Christicoles, à qui attribuent-ils la divinité? A un homme de néant, vil & méprisable, qui n'avoit ni talent, ni science, ni adresse, né de pauvres parens, & qui depuis qu'il a voulu paroître dans le monde & faire parler de lui, n'a passé que pour un insensé & pour un séducteur ; qui a été méprisé, moqué, persécuté, fouetté, & enfin qui a été pendu comme la plupart de ceux qui ont voulu jouer le même rôle, quand ils ont été sans courage & sans habileté.

De son temps il y eut encore plusieurs autres semblables Imposteurs qui se disoient être le vrai Messie promis par la Loi, entr'autres un certain Juda Galiléen, un Théodor, un Barcon, & autres, qui sous un

vain prétexte abusoient les Peuples & tâchoient de les faire soulever pour les attirer à eux, mais qui sont tous péris.

Passons à ses discours, & à quelques-unes de ses actions qui sont des plus remarquables & des plus singulieres dans leurs especes. „ Faites pénitence, disoit-„ il aux Peuples, car le Royaume du Ciel est pro-„ che ; croyez cette bonne nouvelle : „ & il alloit courir toute la Galilée, prêchant ainsi la prétendue venue prochaine du Royaume du Ciel. Comme personne n'a encore vu aucune apparence de la venue de ce Royaume, c'est une preuve parlante qu'il n'étoit qu'imaginaire.

Mais voyons dans ses autres prédications l'éloge & la description de ce beau Royaume.

Voici comme il parloit aux Peuples : „ Le Royau-„ me des Cieux est semblable à un homme qui a semé „ du bon grain dans son champ ; mais pendant que „ les hommes dormoient, son ennemi est venu, qui „ a semé la zizanie parmi le bon grain. Il est sembla-„ ble à un trésor caché dans un champ : un homme „ ayant trouvé le trésor, le cache de nouveau, & il „ a eu tant de joye de l'avoir trouvé, qu'il a vendu „ tout son bien, & il a acheté ce champ. Il est sem-„ blable à un marchand qui cherche de belles perles, „ & qui en ayant trouvé une de grand prix, va ven-„ dre tout ce qu'il a, & achete cette perle. Il est „ semblable à un filet qui a été jetté dans la mer, & „ qui renferme toutes sortes de poissons : étant plein, „ les pêcheurs l'ont retiré, & ont mis les bons pois-„ sons ensemble dans des vaisseaux, & jetté dehors les „ mauvais. Il est semblable à un grain de moutarde „ qu'un homme a semé dans son champ : il n'y a point „ de grain si petit que celui-là ; néanmoins quand il „ est crû, il est plus grand que tous les légumes

„ &c. „ Ne voilà-t-il pas des discours dignes d'un Dieu?

On fera encore le même jugement de lui, si l'on examine de près ses actions. Car 1°. courir toute une Province, prêchant la venue prochaine d'un prétendu Royaume; 2°. avoir été transporté par le Diable sur une haute montagne, d'où il auroit cru voir tous les Royaumes du monde; cela ne peut convenir qu'à un visionnaire: car il est certain qu'il n'y a point de montagne sur la terre d'où l'on puisse voir seulement un Royaume entier, si ce n'est le petit Royaume d'Yvetot, qui est en France. Ce ne fut donc que par imagination qu'il vit tous ces Royaumes, & qu'il fut transporté sur cette montagne, aussi-bien que sur le pinacle du Temple. 3°. Lorsqu'il guérit le sourd & le muet, dont il est parle dans Saint Marc, il est dit qu'il le tira en particulier, qu'il lui mit ses doigts dans les oreilles, & qu'ayant craché, il lui tira la langue; puis jettant les yeux au Ciel, il poussa un grand soupir, & lui dit, *eppheta*. Enfin qu'on lise tout ce qu'on rapporte de lui, & qu'on juge s'il y a rien au monde de si ridicule.

Ayant mis sous les yeux une partie des pauvretés attribuées à Dieu par les Christicoles, continuons à dire quelques mots de leurs mysteres. Ils adorent un Dieu en trois personnes, ou trois personnes en un seul Dieu, & ils s'attribuent la puissance de faire des Dieux de pâte & de farine, & même d'en faire tant qu'ils veulent. Car, suivant leurs principes, ils n'ont qu'à dire seulement quatre paroles sur telle quantité de verres de vin, ou de ces petites images de pâte, ils en feront autant de Dieux, y en eût-il des millions. Quelle folie! Avec toute la prétendue puissance de leur Christ, ils ne sauroient faire la moindre mouche, & ils croyent pouvoir faire des Dieux à milliers. Il faut

être frappé d'un étrange aveuglement pour soutenir des choses si pitoyables, & cela sur un si vain fondement que celui des paroles équivoques d'un fanatique.

Ne voyent-ils pas, ces Docteurs aveuglés, que c'est ouvrir une porte spacieuse à toutes sortes d'Idolâtries, que de vouloir faire adorer ainsi des images de pâte, sous prétexte que des Prêtres auroient le pouvoir de les consacrer & de les faire changer en Dieux? Tous les Prêtres des Idoles n'auroient-ils pu & ne pourroient-ils pas maintenant se vanter d'avoir un pareil caractere?

Ne voyent-ils pas aussi que les mêmes raisons qui démontrent la vanité des Dieux ou des Idoles de bois, de pierre &c. que les Païens adoroient, démontrent pareillement la vanité des Dieux & des Idoles de pâte & de farine que nos Déi-Christicoles adorent? Par quel endroit se moquent-ils de la fausseté des Dieux des Païens? n'est-ce ce point parce que ce ne sont que des ouvrages de la main des hommes, des Images muettes & insensibles? Et que sont donc nos Dieux que nous tenons enfermés dans des boîtes, de peur des souris?

Quelles seront donc les vaines ressources des Christicoles? Leur morale? elle est la même au fond que dans toutes les Religions; mais des dogmes cruels en sont nés & ont enseigné la persécution & le trouble. Leurs miracles? mais quel Peuple n'a pas les siens, & quels Sages ne méprisent pas ces fables? Leurs prophéties? n'en a-t-on pas démontré la fausseté? Leurs mœurs? ne sont-elles pas souvent infames? L'établissement de leur Religion? mais le fanatisme n'a t-il pas commencé, l'intrigue n'a-t-elle pas élevé, la force n'a-t-elle pas soutenu visiblement cet édifice? La Doctrine? mais n'est-elle pas le comble de l'absurdité?

Je crois, mes chers amis, vous avoir donné un préſervatif ſuffiſant contre tant de folies. Votre raiſon fera plus encore que mes diſcours, & plût à Dieu que nous n'euſſions à nous plaindre que d'être trompés! mais le ſang humain coule depuis le temps de Conſtantin, pour l'établiſſement de ces horribles impoſtures. L'Egliſe Romaine, la Grecque, la Proteſtante, tant de diſputes vaines, & tant d'ambitieux hypocrites ont ravagé l'Europe, l'Afrique & l'Aſie. Joignez, mes amis, aux hommes que ces querelles ont fait égorger, ces multitudes de Moines & de Nonnes, devenus ſtériles par leur état. Voyez combien de créatures ſont perdues, & vous verrez que la Religion Chrétienne a fait périr la moitié du Genre-humain.

Je finirai par ſupplier Dieu, ſi outragé par cette ſecte, de daigner nous rappeller à la Religion Naturelle, dont le Chriſtianiſme eſt l'ennemi déclaré; à cette Religion ſimple que Dieu a miſe dans le cœur de tous les hommes, qui nous apprend à ne rien faire à autrui que ce que nous voudrions être fait à nous-mêmes: alors l'Univers ſeroit composé de bons citoyens, de peres juſtes, d'enfans ſoumis, d'amis tendres. Dieu nous a donné cette Religion en nous donnant la raiſon. Puiſſe le fanatiſme ne la plus pervertir! Je vais mourir plus rempli de ces deſirs que d'eſpérances.

Voilà le précis exact du Teſtament in-folio de Jean Meſlier. Qu'on juge de quel poids eſt le témoignage d'un Prêtre mourant qui demande pardon à Dieu.

Ce 15e. *Mars* 1742.

CATÉCHISME

DE

L'HONNÊTE-HOMME.

CATÉCHISME DE L'HONNÊTE-HOMME, OU DIALOGUE

Entre un Caloyer & un Homme de bien;

Traduit du Grec vulgaire,

Par D. J. J. R. C. D. C. D. G.

LE CALOYER.

PUis-je vous demander, Monſieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de ſectes qui ſont ici reçues, & qui ſervent toutes à faire fleurir cette grande Ville? Etes-vous Mahométan du rite d'Omar ou de celui d'Ali? ſuivez-vous les dogmes des anciens Parſis, ou de ces Sabéens ſi antérieurs aux Parſis, ou des Brames qui ſe vantent d'une antiquité encore plus reculée? feriez-vous Juif? êtes-vous Chrétien du rite Grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNÊTE-HOMME.

J'adore Dieu; je tâche d'être juſte, & je cherche à m'inſtruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres Juifs fur le Zenda-Vefta, fur le Vedam, fur l'Alcoran?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je crains de n'avoir pas affez de lumieres pour bien juger des livres; & je fens que j'en ai affez pour voir, dans le grand livre de la nature, qu'il faut adorer & aimer fon maître.

LE CALOYER.

Y-a-t-il quelque chofe qui vous embarraffe dans les livres Juifs?

L'HONNÊTE-HOMME.

Oui; j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma foible raifon s'étonne.

1°. Il me femble difficile que Moïfe ait écrit, dans un défert, le Pentateuque qu'on lui attribue. Si fon Peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cens ans, (quoiqu'il fe trompe de deux cens) ce livre eût été propablement écrit en Egyptien; & on nous dit qu'il l'était en Hébreu. Il devait être gravé fur la pierre ou fur le bois; on n'avait pas du tems de Moïfe d'autre maniere d'écrire; c'était un art fort difficile qui demandait de longs préparatifs; il fallait polir le bois ou la pierre : il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un défert où, felon ce livre même, la horde Juive n'avait pas dequoi fe faire des habits & des fouliers, & où Dieu fut obligé de faire un miracle continuel pendant quarante

années, pour leur conserver leurs vêtemens & leurs chaussures sans dépérissement.

2°. Les hommes les plus versés dans l'antiquité pensent que ces livres ont été écrits plus de sept cents ans après Moïse. Ils se fondent sur ce qu'il y est parlé des Rois, & qu'il n'y eut de Rois que long-tems après Moïse; sur la position des villes, qui est fausse si le livre fut écrit dans le désert, & vraie s'il fut écrit à Jérusalem; sur les noms des villes ou des bourgades dont il est parlé, & qui ne furent fondées ou appellées du nom qu'on leur donne qu'après plusieurs siecles, &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à Moïse, c'est que l'immortalité de l'ame, les récompenses & les peines après la mort, sont entiérement inconnues dans l'énoncé de ses loix. Il est étrange qu'il ordonne la maniere dont on doit faire ses déjections, & qu'il ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Zoroastre, antérieur au législateur Juif, dit, *honorez, aimez vos parens, si vous voulez avoir la vie éternelle :* & le décalogue, dit, *honore pere & mere, si tu veux vivre long-tems sur la terre.* Il semble que Zoroastre parle en homme divin, & Moïse en homme terrestre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raison, & dans qui cette raison aveugle n'est pas éclairée par une grace particulieré. Le premier Chapitre de la Génese est si au-dessus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les Juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de surprise que Dieu vienne se promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les sources de quatre fleuves, éloignées prodigieusement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même Jardin; que le serpentparle à Eve,

attendu qu'il eſt le plus ſubtil des animaux, & qu'une âneſſe, qui ne paſſe pas pour ſi ſubtile, parle auſſi pluſieurs ſiecles après; que Dieu délivre de ſervitude en Egypte, ſix cens mille combattans de ſon Peuple, ſans compter les vieillards, les enfans & les femmes; que ces ſix cens mille combattans, après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les Magiciens d'Egypte, s'enfuyent au-lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuyant, ils ne prennent pas le chemin du Pays où Dieu les conduit; qu'ils ſe trouvent entre Memphis & la Mer Rouge, que Dieu leur ouvre cette mer, & la leur faſſe paſſer à pied ſec, pour les faire périr dans des déſerts affreux, au-lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promiſe; que ce Peuple, ſous la main & ſous les yeux de Dieu même, demande au frere de Moïſe un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or ſoit jetté en fonte en un ſeul jour, que Moïſe réduiſe cet or en poudre impalpable & la faſſe avaler au Peuple; que vingt-trois mille hommes de ce Peuple ſe laiſſent égorger par des Lévites en punition d'avoir érigé ce veau d'or, & qu'Aaron, qui l'a jetté en fonte, ſoit déclaré Grand-Prêtre pour récompenſe; qu'on ait brûlé deux cens cinquante hommes d'une part, & quatorze mille ſept cens hommes de l'autre, qui avaient diſputé l'encenſoir à Aaron; & que, dans une autre occaſion, Moïſe ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de ſon Peuple.

5°. Si on s'en tient aux plus ſimples connaiſſances de la Phyſique, & qu'on ne s'éleve pas juſqu'au pouvoir divin, il ſera difficile de penſer qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adulteres, & qui ait reſpecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai Prophete parmi les Idolâtres, dans la perſonne de Balaam.

6°. On eſt encore plus ſurpris que dans un village du petit pays de Madian, le Peuple Juif trouve 675000 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles; & on friſſonne d'horreur, quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, maſſacrerent tous les mâles & toutes les veuves, les épouſes & les meres, & ne garderent que les petites filles.

7°. Le Soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de tems aux Juifs de tuer les Gabaonites déjà écraſés par une pluye de pierres tombées du Ciel; le Jourdain qui ouvre ſon lit comme la mer rouge, pour laiſſer paſſer ces Juifs; les murailles de Jéricho qui tombent au ſon des trompettes; tant de prodiges de toutes eſpeces, exigent, pour être crus, le ſacrifice de la raiſon, & la foi la plus vive. Enfin, à quoi aboutiſſent tant de miracles opérés par Dieu même pendant des ſiecles en faveur de ſon peuple? à le rendre preſque toujours l'eſclave des Nations.

8°. Toute l'hiſtoire de Samſon ſemble plus faite pour amuſer l'imagination que pour édifier l'eſprit. Celles de Joſué & de Jephté ſemblent barbares.

9°. L'hiſtoire des Rois eſt un tiſſu de cruautés & d'aſſaſſinats qui fait ſaigner le cœur. Preſque tous les faits ſont incroyables; le premier Roi Juif Saül ne trouve chez ſon peuple que deux épées, & ſon Succeſſeur David laiſſe plus de vingt milliards d'argent comptant. Vous dites que ces livres ſont écrits par Dieu même; vous ſavez que Dieu ne peut mentir. Donc ſi un ſeul fait eſt faux, tout le livre eſt une impoſture.

10°. Les Prophetes ne ſont pas moins révoltans, pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le ſens caché & allégorique des prophéties. Il eſt tout ſurpris de voir Jérémie ſe charger d'un bât & d'un collier, & ſe faire lier avec des cordes; Oſée, qui va

s'unir à une femme adultere; Isaïe, qui marche tout nud dans la place publique; Ezéchiel, qui se couche trois cens quatre-vingt dix jours sur le côté gauche, & quarante sur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre son pain d'excréments d'homme, & ensuite de bouze de vache, &c. Certainement si le lecteur n'est pas instruit des usages du pays, & de la maniere de prophétiser, il peut craindre d'être scandalisé. Et quand il voit Elisée faire dévorer quarante enfans par des Ours pour l'avoir appellé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres Juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance & de justice qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les tems; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siecles reculés. Mais peut-être aussi, la préférence que vous avez donnée au Nouveau Testament sur l'Ancien, peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée. Car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie? & si elle était mauvaise, comment était-elle divine?

LE CALOYER.

L'Ancien Testament a ses difficultés. Mais vous m'avouez donc que le Nouveau Testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes & les mêmes scrupules que l'Ancien?

L'HONNÊTE-HOMME.

Je les ai lus tout deux avec attention; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon

mon ignorance. Vous les plaindrez, & vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des Chrétiens Arméniens, qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lievre; avec des Grecs, qui assurent que le St. Esprit ne procede point du fils; avec des Nestoriens, qui nient que Marie soit mere de Dieu; avec quelques Latins, qui se vantent qu'au bout de l'Occident les Chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie & d'Afrique. Je sais que cinq ou six sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres. Les Musulmans qui m'entourent, regardent d'un œil de mépris & d'horreur tous ces Chrétiens, que cependant ils tolerent. Les Juifs ont également en exécration les Chrétiens & les Musulmans; les Guebres les méprisent tous; & le peu qui reste des Sabéens, ne voudrait manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés; le Brame ne peut souffrir ni Sabéens, ni Guebres, ni Chrétiens, ni Mahométans, ni Juifs.

J'ai cent fois souhaité que Jesus-Christ, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses loix. Je me suis demandé pourquoi, étant Dieu, il n'a pas usé des droits de la Divinité; pourquoi, en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché; pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur?

Je sais que je ne suis rien; je sais que du fond de mon néant je ne dois pas interroger l'Etre des Etres; mais il m'est permis, comme à Job, d'élever mes respectueuses plaintes du sein de ma misere.

Que voulez-vous que je pense quand je vois deux généalogies de Jesus directement contraires l'une à l'autre, & que ces généalogies, qui sont si différentes dans les noms & dans le nombre de ses ancêtres, ne

ſont pourtant pas la ſienne, mais celle de ſon pere Joſeph qui n'eſt pas ſon pere ?

Je donne la torture à mon eſprit pour comprendre comment un Dieu eſt mort ſi inutilement. Je lis les livres ſacrés & les livres profanes de ces tems-là ; un de ces livres ſacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, & conduiſit des Mages aux pieds de Dieu qui venait de naître. Aucun livre profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui ſemble devoir avoir été apperçu par la terre entiere, & marqué dans les faſtes de tous les Etats. Un Evangéliſte me dit qu'un Roi, nommé Hérode, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avoient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable, devait être Roi des Juifs ; mais comment, & à qui, & ſur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Eſt-il poſſible que ce Roi, qui n'avoit pas perdu le ſens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le maſſacre un enfant obſcur ? Y a-t-il un exemple ſur la terre d'une fureur ſi abominable & ſi inſenſée ?

J'ouvre l'hiſtoire de Joſeph, auteur preſque contemporain ; Joſeph, parent de Mariamne ſacrifiée par Hérode, Joſeph, ennemi naturel de ce Prince : il ne dit pas un mot de cette aventure ; il eſt Juif, & il ne parle pas même de ce Jeſus né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer & de ce que je dois croire ! Je lis les Ecritures, & je n'y vois nulle part que Jeſus, reconnu depuis pour Dieu, ſe ſoit jamais appellé Dieu ; je vois même tout le contraire : il dit que ſon pere eſt plus grand que lui, que le pere ſeul ſait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de pere & de fils ſe doivent-ils entendre chez un Peuple où par les fils de Bélial on voulait dire les mê-

chans, & par les fils de Dieu on désignait les hommes justes? J'adopte quelques maximes de la morale de Jesus, mais quel législateur enseigna jamais une mauvaise morale? dans quelle religion l'adultere, le larcin, le meurtre, l'imposture, ne sont-ils pas défendus; le respect pour les parents, l'obéissance aux loix, la pratique de toutes les vertus expressément ordonnée?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un Dieu, attestés par l'univers. J'ose dire avec cette naïveté douloureuse qui craint de blasphémer, que des Diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier séché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, &c. ne remplissent pas l'idée que je m'étois faite du maître de la nature, annonçant & prouvant la vérité par des miracles éclatans & utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un Juif qu'on dit transporté par le Diable sur le haut d'une montagne dont on découvre tous les Royaumes de la terre?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui; j'y vois une prochaine arrivée du Royaume des Cieux, figurée par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poissons, par de l'argent mis à usure, par un souper auquel on fait entrer par force des borgnes & des boiteux. Jesus dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Est-ce ainsi que Dieu parle? Il annonce expressément que dans la génération prochaine, le fils de l'homme descendra dans les nuées: que signifie le fils de l'homme? comment descend-on dans les nuées? cette prophétie s'est-elle accomplie?

Enfin, comment puis-je reconnaître Dieu dans un Juif de la populace, condamné au dernier supplice

pour avoir mal parlé des Magiſtrats à cette populace ; & ſuant d'une ſueur de ſang dans l'angoiſſe & dans la frayeur que lui inſpirait la mort ? eſt-ce là Platon ; eſt-ce là Socrate ou Antonin, ou Epictete, ou Zaleucus ; ou Solon, ou Confucius ? Qui, de tous ces Sages, n'a écrit, n'a parlé d'une maniere plus conforme aux idées que nous avons de la ſageſſe ? Et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées ?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de Jeſus, vous avez dû ſentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en liſant : *Je ſuis venu apporter le glaive & non la paix ; je ſuis venu diviſer le fils & le pere, la fille, la mere & les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont ſaiſi de douleur & d'effroi ; & ſi je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accompliſſement dans les querelles qui ont diviſé les Chrétiens dès les premiers tems, & dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de ſiecles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation & de pitié ſe ſont élevés dans mon cœur, quand j'ai vu Pierre & Paul faire apporter à leurs pieds l'argent de leurs ſectateurs. Ananie & Saphire ont gardé quelque choſe pour eux du prix de leur champ ; ils ne l'ont pas dit ; & Pierre les punit en faiſant mourir ſubitement le mari & la femme. Hélas ! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui diſent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais ſa converſion. J'ai oſé penſer que ſi Dieu faiſait des miracles, ce ſerait pour guérir les hommes, & non pas pour les tuer ; que ce ſerait pour les corriger, & non pour les perdre ; qu'il eſt un Dieu de miſéricorde, & non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette hiſtoire, c'eſt que Pierre ayant fait mourir Ananie, & voyant

venir Saphire sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas: gardez-vous de réserver pour vous quelques oboles; si vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le sort de votre mari: au contraire, il la fait tomber dans le piege; il semble qu'il se rejouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées; je continue, & je dis que je n'ai trouvé aucune trace du Christianisme dans l'histoire du Christ. Les quatre Evangiles qui nous restent, sont en opposition sur plusieurs faits; mais ils attestent uniformément que Jesus fut soumis à la loi de Moïse, depuis le moment de sa naissance jusqu'à celui de sa mort. Tous ses disciples fréquenterent la Synagogue; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente; les Chrétiens ne furent absolument séparés des Juifs que long-tems après. Dans quel tems précis Dieu voulut-il donc qu'on cessât d'être Juif, & qu'on fût Chrétien? qui ne voit que le tems a tout fait, que tous les dogmes sont venus les uns après les autres?

Si Jesus avait voulu établir une Eglise Chrétienne, n'en eut-il pas enseigné les loix? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites? n'aurait-il pas annoncé les sept Sacremens dont il ne parle pas? n'aurait-il pas dit; je suis Dieu, engendré & non fait; le St. Esprit procede de mon pere sans être engendré; j'ai deux volontés & une personne; ma mere est mere de Dieu? Au contraire, il dit à sa mere, *femme, qu'y a-t-il entre vous & moi?* Il n'établit ni dogme, ni rit, ni hiérarchie; ce n'est donc pas lui qui a fait sa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les Chrétiens soutenir ces dogmes par des livres supposés; ils imputent aux Sibylles des vers

acroftiches fur le Chriftianifme; ils forgent des hiftoires, des prodiges dont l'abfurdité eft palpable. Telle eft, par exemple, l'hiftoire de la nouvelle Ville de Jérufalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinquante lieues de hauteur, qui fe promenait fur l'horifon pendant toute la nuit, & qui difparaiffait au point du jour.

Que de miracles puériles on a forgés! que de faux Martyrs! que de Légendes abfurdes! *portenta Judaïca rides.*

Et quel a été le but & la fin de toutes ces groffieres impoftures? De dominer fur les efprits, d'infulter à la crédulité des Idiots, de ravir leurs biens, d'élever des Palais fur les débris des mafures des pauvres, de commander avec orgueil en prêchant l'humilité; d'avoir à fes ordres plus de foldats que de prêtres; de condamner à la mort, du fond d'un Palais fuperbe, l'indigent qui ofe élever les yeux & la voix contre le fafte & le luxe des impofteurs, engraiffés du fang des miférables. Lifez feulement l'hiftoire de l'Eglife Chrétienne, vous frémirez d'horreur, & vous pleurerez fur le genre humain.

LE CALOYER.

Je fuis forcé de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin, convenez auffi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigriffent, & que les bonnes loix ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes loix des miracles qui font la preuve de la divinité de Jefus-Chrift.

L'HONNÊTE-HOMME.

Des miracles? jufte ciel! & quelle religion n'a pas fes miracles? Tout eft prodige dans l'antiquité. Quoi!

vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les Hérodotes & les Tite-Lives, par cent Auteurs respectés des nations; & vous croyez à des aventures de la Palestine, racontées, dit-on, par Jean & par Marc, dans des livres ignorés pendant trois cens ans chez les Grecs & les Romains, dans des livres faits sans doute après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes, qui fourmillent de contradictions à chaque page? Par exemple il est dit dans l'Evangile de St. Mathieu, que le sang de Zacharie, fils de Barac, massacré entre le temple & l'autel, retombera sur les Juifs. Or on voit dans l'histoire de Flavien Joseph, que ce *Zacharie* fut tué en effet entre le temple & l'autel pendant le siege de Jérusalem par Titus. Donc cet Evangile ne fut écrit qu'après Titus. Et pourquoi Dieu aurait-il fait ces miracles? pour être condamné à la potence chez les Juifs. Quoi! il auroit ressuscité des morts, & il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, & de mourir du dernier supplice? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que d'accuser Dieu de s'être fait homme inutilement, & d'avoir ressuscité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre esclaves, & des miracles de Jesus, pour faire mourir Jesus en croix! Ah, pardonnez-moi de frémir & de douter!

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos doutes ne soient fondés, & je sens que vous raisonnez de bonne foi; mais enfin, convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNÊTE-HOMME.

Sans doute; l'ame demande cette nourriture, mais pourquoi la changer en poison? pourquoi étouffer la simple vérité dans un amas d'indignes mensonges? pourquoi soutenir ces mensonges par le fer & par les flammes? quelle horreur infernale! La religion entre l'homme & Dieu est l'adoration & la vertu; c'est entre le Prince & les sujets une affaire de police; ce n'est que trop souvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons Dieu sincérement, simplement, & ne trompons personne. Oui, il faut une religion; mais il la faut pure, raisonnable, universelle; elle doit être comme le Soleil, qui est pour tous les hommes, & non pas pour quelque petite Province privilégiée. Il est absurde, odieux, abominable, d'imaginer que Dieu éclaire tous les yeux, & qu'il plonge presque toutes les ames dans les ténebres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers, il n'y a donc qu'une religion. Et quelle est-elle! vous le savez, c'est d'adorer Dieu & d'être juste.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'est établie!

L'HONNÊTE-HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte se fait suivre par quelques personnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente; le fanatisme commence, la fourberie acheve. Un homme puissant vient : il voit une foule qui s'est mise une selle sur le dos & un mords à la bouche; il monte sur elle

& la conduit. Quand une fois la religion nouvelle eſt reçue dans l'État, le Gouvernement n'eſt plus occupé qu'à proſcrire tous les moyens par leſquels elle s'eſt établie. Elle a commencé par des aſſemblées ſecretes; on les défend. Les premiers Apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les Diables; on défend les Diables. Les Apôtres ſe faiſaient apporter l'argent des proſélites. Celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent, eſt puni. Ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes; & ſur ce prétexte ils bravaient les loix. Le Gouvernement maintient que ſuivre les loix, c'eſt obéir à Dieu. Enfin la politique tâche ſans ceſſe de concilier l'erreur reçue & le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe. Vous ſerez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNÊTE-HOMME.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe, comme ici; adorer paiſiblement le Créateur de tous les hommes, le Dieu de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité & de la juſtice?

LE CALOYER.

Non, vous riſqueriez trop; l'Europe eſt diviſée en factions, il faudra en choiſir une.

L'HONNÊTE-HOMME.

Des factions, quand il s'agit de la vérité univerſelle! quand il s'agit de Dieu!

LE CALOYER.

Tel eſt le malheur des hommes : on eſt obligé de faire comme eux, ou de les fuir; je vous demande la préférence pour l'Egliſe Grecque.

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle eſt eſclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous ſoumettre à l'Egliſe Romaine ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle eſt tyrannique. Je ne veux ni d'un Patriarche Simoniaque, qui achete ſa honteuſe dignité d'un grand Viſir; ni d'un Prêtre, qui s'eſt cru pendant ſept cens ans le maître des Rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un Religieux, tel que je le ſuis, de vous propoſer la Religion Proteſtante.

L'HONNÊTE-HOMME.

C'eſt peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, ſi j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne ?

L'HONNÊTE-HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la Romaine.

LE CALOYER.

Comment! pouvez-vous ſuppoſer que St. Pierre ne ſoit pas plus ancien que Luther, Zvingle, Oecolampade, Calvin, & les Réformateurs d'Angleterre, de Dannemarck, de Suede, &c.?

L'HONNÊTE-HOMME.

Il me ſemble que la Religion Proteſtante n'eſt inventée ni par Luther, ni par Zvingle; il me ſemble qu'elle ſe rapproche plus de ſa ſource que la religion Romaine, qu'elle n'adopte que ce qui ſe trouve expreſſément dans l'Evangile des Chrétiens, tandis que les Romains ont chargé le Culte de cérémonies & de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux, pour voir que le Légiſlateur des Chrétiens n'inſtitua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images & des os de morts, ne vendit point d'indulgences, ne reçut point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquiſition pour ſoutenir ſes loix, ne maintint point ſon autorité par le fer des bourreaux. Les Proteſtans réprouvent toutes ces nouveautés ſcandaleuſes & funeſtes; ils ſont par-tout ſoumis aux Magiſtrats, & l'Egliſe Romaine lutte depuis huit cens ans contre les Magiſtrats. Si les Proteſtans ſe trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conſéquences; & puiſqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il me ſemble que vous choiſiſſez un Religion comme on achete des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNÊTE-HOMME.

Je vous ai dit ce que je préférerais, s'il me fallait faire un choix ſelon les regles de la prudence humaine ; mais ce n'eſt point aux hommes que je dois m'adreſſer, c'eſt à Dieu ſeul ; il parle à tous les cœurs, nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conſcience qu'il a donnée à tous les hommes eſt leur loi univerſelle. Les hommes ſentent d'un pole à l'autre qu'on doit être juſte, honorer ſon pere & ſa mere, aider ſes ſemblables, tenir ſes promeſſes ; ces loix ſont de Dieu, les ſimagrées ſont des mortels : toutes les religions different comme les gouvernemens ; Dieu permet les uns & les autres. J'ai cru que la maniere extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenſer, pourvu que cette adoration ne ſoit ni ſuperſtitieuſe envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'eſt-ce pas en effet offenſer Dieu, que de penſer qu'il choiſiſſe une petite nation chargée de crimes pour ſa favorite, afin de damner toutes les autres ! Que l'aſſaſſin d'Urie ſoit ſon bien-aimé, & que le pieux Antonin lui ſoit en horreur ? n'eſt-ce pas la plus grande abſurdité, de penſer que l'Etre ſuprême punira à jamais un Caloyer pour avoir mangé du lievre, ou un Turc pour avoir mangé du porc ? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des Dieux ; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte étoit changé en autant de Dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine ſont éga-

lement pitié; mais que ceux qui adoptent ces rêveries osent persécuter ceux qui ne les croyent pas, c'est là ce qui est horrible. Les Anciens Parsis, les Sabéens, les Egyptiens, les Grecs, ont admis un Enfer; cet Enfer est sur la terre, & ce sont les persécuteurs qui en sont les Démons.

LE CALOYER.

Je déteste la persécution, la contrainte, autant que vous; & grace au Ciel, je vous ai déjà dit que les Turcs, sous qui je vis en paix, ne persécutent personne.

L'HONNÊTE-HOMME.

Ah! puissent tous les Peuples d'Europe suivre l'exemple des Turcs!

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant Caloyer, je ne puis vous proposer d'autre religion que celle que je professe au mont Athos.

L'HONNÊTE-HOMME.

Et moi j'ajoute qu'étant homme je vous propose la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les Patriarches & de tous les Sages de l'antiquité, l'adoration d'un Dieu, la justice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, & la bienfaisance dans toutes les occasions de la vie. C'est cette religion digne de Dieu, que Dieu a gravée dans tous les cœurs. Mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain est l'Être Eternel, & que l'ânesse de Balaam a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être Caloyer.

L'HONNÊTE-HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête-homme.

LE CALOYER.

Je sers Dieu selon l'usage de mon couvent.

L'HONNÊTE-HOMME.

Et moi selon ma conscience. Elle me dit de plaindre & d'aimer les Caloyers, les Derviches, les Bonzes & les Talapoins, & de regarder tous les hommes comme mes freres.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout Caloyer que je suis, je pense comme vous.

L'HONNÊTE-HOMME.

Mon Dieu, bénissez ce bon Caloyer!

LE CALOYER.

Mon Dieu, bénissez cet honnête-homme!

1758.

SERMON
DES
CINQUANTE.

1749.

On l'attribue à Mr. du Martaine ou du Marsay, d'autres à la Métrie; mais il est d'un grand Prince très-instruit.

SER-

SERMON DES CINQUANTE.

CInquante perſonnes inſtruites, * pieuſes & raiſonnables, s'aſſemblent depuis un an, tous les Dimanches, dans une Ville peuplée & commerçante. Elles font des prieres, après leſquelles un membre de la Société prononce un diſcours. Enſuite on dîne; & après le repas on fait une Collecte pour les pauvres; chacun préſide à ſon tour : c'eſt au Préſident à faire la Priere, & à prononcer le Sermon.

Voici une de ces Prieres & un de ces Sermons. Si la ſemence de ces paroles tombe dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elle ne fructifie.

Priere.

DIeu de tous les globes & de tous les êtres, la ſeule priere qui puiſſe vous convenir, eſt la ſoumiſſion. Car que demander à celui qui a tout ordonné, tout prévu, tout enchaîné depuis l'origine des choſes? Si pourtant il eſt permis de repréſenter ſes beſoins à un pere, conſervez dans nos cœurs cette ſoumiſſion même, conſervez-y votre religion pure, écartez de nous toute ſuperſtition. Si on peut vous inſulter par des ſacrifices indignes, aboliſſez ces infames myſteres. Si on peut déshonorer la Divinité par des fables abſurdes, périſſent ces fables à jamais. Si les jours du Prince & du Magiſtrat ne ſont pas comptés

* *Le fait eſt très-vrai.*

de toute éternité, prolongez leurs jours. Conservez la pureté de nos mœurs, l'amitié que nos freres se portent, la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obéissance pour les loix, & leur sagesse dans la conduite privée : qu'ils vivent & qu'ils meurent, en n'adorant qu'un seul Dieu, rémunérateur du bien, vengeur du mal, un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des associés, mais qui a dans ce monde trop de rebelles.

Sermon.

MEs freres, la religion est la voix secrete de Dieu qui parle à tous les hommes; elle doit tous les réunir, & non les diviser. Donc toute religion qui n'appartient qu'à un Peuple, est fausse. La nôtre est, dans son principe, celle de l'Univers entier; car nous adorons un Etre Suprême, comme toutes les Nations l'adorent; nous pratiquons la justice que toutes les Nations enseignent, & nous rejettons tous les mensonges que les Peuples se reprochent les uns aux autres. Ainsi d'accord avec eux tous dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux tous dans les choses où ils se combattent. Il est impossible que le point dans lequel tous les hommes de tous les tems se réunissent, ne soit l'unique centre de la vérité; & que les points dans lesquels ils different tous, ne soient les étendards du mensonge. La religion doit être conforme à la morale, & universelle comme elle : ainsi toute religion dont les dogmes offensent la morale, est certainement fausse. C'est sous ce double aspect de perversité & de fausseté que nous examinerons dans ce discours les livres des Hébreux, & de ceux qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces livres sont conformes à la morale, & ensuite nous verrons s'ils peuvent avoir quelque ombre de vraisemblance. Les deux

premiers Points feront pour l'ancien Teftament, & le troifieme pour le nouveau.

Premier Point.

VOus favez, mes freres, quelle horreur nous a faifis lorfque nous avons lus enfemble les écrits des Hébreux, en portant feulement notre attention fur tous les crimes contre la pureté, la charité, la bonne foi, la juftice & la raifon univerfelle, que non-feulement on trouve dans chaque chapitre, mais que pour comble d'horreur on y trouve confacrés.

Premiérement, fans parler de l'injuftice extravagante dont on ofe charger l'Etre Suprême, d'avoir donné la parole à un ferpent pour féduire une femme, & pour perfécuter l'innocente poftérité de cette femme, fuivons pied à pied toutes les horreurs hiftoriques qui révoltent la nature & le bon fens.

Un des premiers Patriarches, Loth, neveu d'Abraham, reçoit chez lui deux Anges déguifés en pélerins : les habitans de Sodome conçoivent des defirs impudiques pour ces deux Anges; Loth, qui avoit deux jeunes filles promifes en mariage, offre de les proftituer au Peuple à la place de ces deux étrangers. Il falloit que ces filles fuffent étrangement accoutumées à fe proftituer, puifque la premiere chofe qu'elles font après que leur Ville a été confumée par une pluye de feu, & que leur mere a été changée en ftatue de fel, eft d'enivrer leur pere deux nuits de fuite pour coucher avec lui l'une après l'autre. Cela eft imité de l'ancienne fable Arabique de Cyniras & de Myrrha : mais dans cette fable bien plus honnête, Myrrha eft punie de fon crime; au-lieu que les deux filles de Loth font recompenfées par la plus grande & la plus chere des bénédictions felon l'efprit Juif; elles font meres d'une nombreufe poftérité.

Nous n'insisterons pas sur le mensonge d'Isaac, le pere des justes, qui dit que sa femme est sa sœur, soit qu'il ait renouvellé ce mensonge d'Abraham, soit qu'Abraham fût coupable en effet d'avoir fait de sa sœur sa propre femme. Mais arrêtons-nous un moment au Patriarche Jacob, qu'on nous donne comme l'exemple des justes. Il force son frere, qui meurt de faim, à lui céder son droit d'ainesse pour une assiette de lentilles; ensuite il trompe son vieux pere Isaac au lit de la mort. Après avoir trompé son pere, il trompe & il vole son beau-pere Laban. C'est peu d'épouser les deux sœurs; il couche avec toutes ses servantes. Et son Dieu bénit cette incontinence & ces fourberies.

Quelles sont les actions des enfans d'un tel pere? Dina, sa fille, plaît à un Prince de Sichem, & il est vraisemblable qu'elle aime ce Prince, puisqu'elle couche avec lui. Le Prince la demande en mariage; on la lui accorde à condition qu'il se fera circoncire lui & son Peuple: le Prince accepte la proposition. Mais sitôt que lui & les siens se sont fait cette opération douloureuse, qui pourtant leur devoit laisser assez de force pour se défendre, la famille de Jacob égorge tous les hommes de Sichem, & fait esclaves les enfans & les femmes. Nous avons dans notre enfance entendu l'histoire de Thyeste & de Pélopée. Cette incestueuse abomination est renouvellée dans Juda, le Patriarche & le pere de la premiere tribu. Il couche avec sa belle-fille, & ensuite il la veut faire mourir.

Le livre après cela suppose que Joseph, un enfant de cette famille errante, est vendu en Egypte; & que cet étranger est établi premier Ministre pour avoir expliqué un songe. Mais quel premier Ministre, qu'un homme, qui, dans un tems de famine, oblige

toute la nation de se faire esclave pour avoir du pain? quel Magistrat parmi nous oseroit jamais, en un tems de famine, proposer un marché si abominable, & quelle nation accepteroit cet infame marché?

N'examinons pas ici comment soixante & dix personnes de la famille de Joseph, qui s'établirent en Egypte, purent en deux cens quinze ans se multiplier jusqu'à six cens mille combattans, sans compter les femmes, les vieillards & les enfans, ce qui devoit composer une multitude de plus de deux millions d'ames; ne discutons point comment le texte porte quatre cens trente ans, lorsque ce même texte en a compté deux cens quinze. Le nombre infini de contradictions qui sont le sceau de l'imposture, n'est pas ici l'objet qui doit nous arrêter. Ecartons pareillement les prodiges ridicules de Moïse & des enchanteurs de Pharaon, & tous ces miracles faits pour donner au Peuple Juif un malheureux coin de mauvaise terre qu'ils achetent ensuite par le sang & par le crime, au-lieu de leur donner la fertile terre d'Egypte où ils étoient: tenons-nous-en à cette voye affreuse d'iniquité par lesquelles on les fait marcher.

Leur Dieu avoit fait de Jacob un voleur, & il fait des voleurs de tout le Peuple: il ordonne à son Peuple de dérober & d'emporter tous les vases d'or & d'argent & tous les ustenciles. Voilà donc ces misérables, au nombre de six cens mille combattans, qui, au-lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuyent en brigands, conduits par leur Dieu. Si ce Dieu avoit voulu leur donner une bonne terre, il pouvoit leur donner l'Egypte; mais non, il les conduit dans un désert. Ils pouvoient se sauver par le chemin le plus court: ils se détournent de plus de trente milles pour passer la mer rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frere de Moïse leur fait un autre

Dieu ; & ce Dieu eſt un veau ; & pour punir ſon frere, ce même Moïſe ordonne à des Prêtres de tuer leurs fils, leurs freres, leurs peres, & ces Prêtres tuent vingt-trois mille Juifs qui ſe laiſſent égorger comme des bêtes.

Après cette boucherie, il n'eſt pas étonnant que ce Peuple abominable ſacrifie des victimes humaines à ſon Dieu, qu'il appelle Adonaï, du nom d'Adonis qu'ils empruntent des Phéniciens. Le vingt-neuvieme verſet du vingt-ſeptieme chapitre du Lévitique défend expreſſément de racheter les hommes voués à l'anathême, au ſacrifice ; & c'eſt ſur cette loi de Cannibales, que Jephté, quelque tems après, immole ſa propre fille. Ce n'étoit pas aſſez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau, on nous en compte encore vingt-quatre mille autres immolés pour avoir eu commerce avec les filles idolâtres ; digne prélude, digne exemple, mes freres, des perſécutions en matiere de religion.

Ce Peuple avance dans les déſerts & dans les rochers de la Paleſtine. Voilà votre beau pays, leur dit leur Dieu : *Egorgez tous les habitans, tuez tous les enfans mâles, faites mourir les femmes mariées, réſervez pour vous toutes les petites filles.* Tout cela eſt exécuté à la lettre ſelon les livres Hébreux. Et nous frémirions d'horreur à ce récit, ſi le texte n'ajoutoit pas que les Juifs trouverent dans le camp des Madianites ſix cens ſoixante & quinze mille brebis, ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille ânes, & trente-deux mille pucelles. L'abſurdité dément heureuſement ici la barbarie. Mais encore une fois ce n'eſt pas à préſent que j'examine le ridicule & l'impoſſible, je m'arrête à ce qui eſt exécrable.

Après avoir paſſé le Jourdain à pied comme la mer, voilà ce Peuple dans la terre promiſe. La premiere

personne qui introduit par une trahiſon ce Peuple ſaint, eſt une proſtituée, nommée Rahab. Dieu ſe joint à cette proſtituée ; il fait tomber les murs de Jéricho, au bruit de la trompette. Le ſaint Peuple entre dans cette Ville, ſur laquelle il n'avoit de ſon aveu aucun droit, & il maſſacre les hommes, les femmes & les enfans. Paſſons ſous ſilence les autres carnages, & les Rois crucifiés, & les guerres prétendues contre les géans de Gaza & d'Aſcalon, & le meurtre de tous ceux qui ne pouvoient prononcer le mot Shibolet.

Ecoutez cette belle aventure. Un Lévite arrive ſur ſon âne avec ſa femme à Gabaa, dans la tribu de Benjamin. Quelques Benjamites veulent abſolument commettre le péché de ſodomie avec le Lévite ; ils aſſouviſſent leur brutalité ſur ſa femme qui meurt de ces excès. Il falloit punir les coupables. Point. Les onze tribus maſſacrent toute la tribu de Benjamin, il n'en échappe que ſix cens hommes. Mais les onze tribus ſont enfin fâchées de voir périr une des douze ; & pour y remédier, ils exterminent les habitans d'une de leurs propres Villes, & y prennent ſix cens filles pour donner aux ſix cens Benjamites ſurvivans, & pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur ! ne rapportons que celui de l'homme de Dieu, Aod. Les Juifs venus de ſi loin pour conquérir, ſont ſoumis malgré le Seigneur aux Philiſtins ; ils ont juré obéiſſance au Roi Eglon ; un ſaint Juif, cet Aod, demande à parler tête à tête avec le Roi, de la part de Dieu ; le Roi ne manque pas d'accorder l'audience, Aod l'aſſaſſine. Et c'eſt de cet exemple qu'on s'eſt ſervi tant de fois chez les Chrétiens, pour trahir, pour perdre, pour maſſacrer tant de Souverains.

Enfin la nation chérie qui avoit été ainſi gouvernée par Dieu même, veut avoir un Roi, de quoi le Prêtre Samuel eſt bien fâché.

Le premier Roi Juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes. Saül ordonna prudemment que personne ne mangeât de tout le jour, pour mieux combattre les Philistins, & pour que ses Soldats eussent plus de force & de vigueur; & il jura au Seigneur, d'immoler au Seigneur celui qui auroit mangé. Le peuple heureusement fut plus sage que lui, & ne permit pas que le fils du Roi fût sacrifié pour avoir mangé un peu de miel.

Mais voici, mes freres, l'action la plus détestable & la plus consacrée. Il est dit que Saül prend prisonnier un Roi du pays, nommé Agag: il ne tue point son prisonnier, il en agit comme chez les nations humaines & polies. Qu'arrive-t-il? le Seigneur en est irrité, & voici Samuel, Prêtre du Seigneur, qui dit: vous êtes réprouvé pour avoir épargné un Roi qui s'est rendu à vous; & aussi-tôt ce Prêtre boucher coupe Agag par morceaux. Que diroit-on, mes freres, si, lorsque Charles-Quint l'Empereur eut un Roi de France en ses mains, son Chapelain fût venu lui dire, *vous êtes damné pour n'avoir pas tué François premier*, & que ce Chapelain eut égorgé le Roi de France aux yeux de l'Empereur, & en eût fait un hachis?

Mais que dirons-nous du saint Roi David, de celui qui est si agréable devant le Dieu des Juifs, & qui mérite que le Messie vienne de ses reins? Comme il vient de la prostituée Rahab & de l'incestueuse Thamar, (car c'est là sa généalogie,) ce bon David fait d'abord le métier de brigand. Il rançonne, il pille tout ce qu'il trouve; il pille entr'autres un homme riche, nommé Nabal, & il épouse sa femme.

Il se refugie chez le Rois Achis, & va pendant la nuit mettre à feu & à sang les villages de ce Roi Achis, son bienfaiteur. Il égorge, dit le texte sacré, hom-

mes, femmes, enfans, de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle.

Devenu Roi, il ravit la femme d'Urie, & fait tuer le mari; & c'est de cet adultere homicide que vient le Messie, le fils de Dieu, Dieu lui-même. O blasphême! ce David, devenu ainsi l'aïeul de Dieu pour recompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne & sage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de Prince bon & prudent qui ne doive savoir le nombre de son peuple, comme tout pasteur doit savoir le nombre de son troupeau. David fait ce dénombrement sans qu'on nous dise pourtant combien il avoit de Sujets : & c'est pour avoir fait ce sage & utile réglement, qu'un Prophete vient de la part de Dieu lui donner à choisir de la guerre, de la peste ou de la famine.

Ne nous appesantissons pas, mes chers freres, sur les barbaries sans nombre des Rois de Juda & d'Israël, sur ces meurtres, sur ces attentats toujours mêlés de contes ridicules. Ce ridicule pourtant est toujours sanguinaire : il n'y a pas jusqu'au Prophete Elisée qui ne soit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfans par des ours, parce que ces petits innocens l'ont appellé *tête chauve.*

Laissons cette nation atroce dans sa captivité à Babylone, & dans son esclavage sous les Romains, avec toutes les belles promesses de leur Dieu *Adonis* ou *Adonaï*, qui avoit si souvent assuré aux Juifs la domination de toute la terre.

Enfin sous le gouvernement sage des Romains il naît un Roi aux Hébreux; & ce Roi, mes freres, ce Shilo, ce Messie, vous savez qui il est. C'est celui qui ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces Prophetes sans mission, qui n'ayant pas le sacerdoce, se faisoient un métier d'être inspirés, a été au bout de quelques centuries regardé comme un Dieu.

N'allons pas plus loin : voyons ſur quels prétextes, ſur quels faits, ſur quels miracles, ſur quelles prédictions, enfin ſur quels fondemens, eſt bâtie cette dégoûtante & abominable hiſtoire.

Second Point.

O Mon Dieu ! ſi tu deſcendois toi-même ſur la terre, ſi tu me commandois de croire ce tiſſu de meurtres, de vols, d'aſſaſſinats, d'inceſtes commis par ton ordre & en ton nom; je te dirois, non, ta ſainteté ne veut pas que j'acquieſce à ces choſes horribles qui t'outragent, tu veux m'éprouver ſans doute.

Comment donc, vertueux & ſages auditeurs, pourrions-nous croire cette affreuſe hiſtoire ſur les témoignages miſérables qui nous en reſtent?

Parcourons d'une maniere ſommaire ce livre ſi fauſſement imputé à Moïſe : je dis fauſſement imputé. Car il n'eſt pas poſſible que ce Moïſe ait parlé de choſes advenues long-tems après lui; & nul de nous ne croiroit que les mémoires de Guillaume Prince d'Orange ſont de ſa main, ſi dans ces mémoires il étoit parlé de faits arrivés après ſa mort. Parcourons, dis-je, ce qu'on nous raconte ſous le nom de Moïſe. D'abord Dieu fait la lumiere, qu'il nomme jour, & puis les ténebres, qu'il nomme nuit, & ce fut le premier jour. Ainſi il y eut des jours avant que le ſoleil fût fait.

Puis Dieu le ſixieme jour fit l'homme & la femelle. Mais l'auteur oubliant que la femme étoit déjà faite, la tire enſuite d'une côte d'Adam. Adam & Eve ſont mis dans un Jardin dont il ſort quatre fleuves; & parmi ces quatre fleuves il y en a deux, l'Euphrate & le Nil, qui ont leur ſource à mille lieues l'un de l'autre. Le ſerpent parloit alors comme l'homme, & étoit le plus fin des animaux des champs. Et il perſuade à la

femme de manger la pomme, & les fait ainsi chasser du Paradis. Le genre-humain multiplie, & les enfans de Dieu deviennent amoureux des filles des hommes; & il y avoit des géans sur la terre; & Dieu se repentit d'avoir fait l'homme : il voulut donc l'exterminer par le déluge; mais il voulut sauver Noé, & lui commanda de faire un vaisseau de trois cens coudées, de bois de gopher. Dans ce seul vaisseau devoient entrer sept paires de tous les animaux mondes, & deux des immondes. Il falloit les nourrir pendant dix mois que l'eau fut sur la terre : or vous voyez ce qu'il eût fallu pour nourrir quatorze élephans, quatorze chameaux, quatorze buffles, autant de chevaux, d'ânes, d'élans, de cerfs, de daims, de serpens, d'autruches & plus de deux mille especès considérables. Vous demanderez où l'on avoit pris l'eau, pour l'élever sur toute la terre quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes. Le texte répond que cela fut pris dans les cataractes du Ciel. Dieu sait où sont ces cataractes.

Dieu fait après le déluge une alliance avec Noé & avec tous les animaux; & pour confirmer cette alliance, il institue l'Arc-en-ciel. Ceux qui écrivirent cela, n'étoient pas, comme vous le voyez, grands physiciens. Voilà donc Noé qui a une religion donnée de Dieu; & cette religion n'est ni la Juive, ni la Chrétienne. La postérité de Noé veut bâtir une tour qui aille jusqu'au Ciel. Belle entreprise! Dieu la craint, & fait parler plusieurs Langues différentes en un moment aux ouvriers qui se dispersent. Tout est dans cet ancien goût oriental de fables à perte de vue.

C'est une pluye de feu qui change des villes en un lac; c'est la femme de Loth changée en statue de sel; c'est Jacob qui se bat pendant toute une nuit contre un Ange, & qui est blessé à la cuisse; c'est Joseph vendu esclave en Egypte, qui y devient premier Ministre pour

avoir deviné un rêve; soixante & dix personnes de sa famille s'établissent en Egypte, & en deux cens quinze ans elles se multiplient, comme nous l'avons vu, jusqu'à deux millions.

Ce sont donc ces deux millions d'Hébreux qui s'enfuyent d'Egypte, & qui prennent le plus long chemin pour avoir le plaisir de passer la mer à pied sec. Mais ce miracle n'a rien de surprenant. Les Magiciens de Pharaon en faisoient de fort beaux, & ils en savoient presque autant que Moïse. Ils changeoient comme lui une verge en serpent, ce qui est une chose toute simple. Si Moïse changeoit les eaux en sang, aussi faisoient les Sages de Pharaon. Il faisoit naître des grenouilles, & eux aussi. Mais ils furent vaincus sur l'article des poux; les Juifs en cette partie en savoient plus que les autres nations.

Enfin Adonaï fait mourir chaque premier né Egyptien, pour laisser partir son peuple à son aise. La mer se sépare pour ce peuple; c'étoit bien le moins qu'on pût faire en pareille occasion. Tout le reste est de cette force. Ces peuples errent dans le désert. Quelques maris se plaignent de leurs femmes : aussi-tôt il se trouve une eau qui fait enfler & crever toute femme qui a forfait à son honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte; on leur fait pleuvoir des cailles & de la manne, leurs habits se conservent quarante ans, & croissent avec les enfans, & il descend apparemment des habits du Ciel pour les nouveaux nés. Un Prophete du voisinage veut maudire ce peuple; mais son ânesse s'y oppose avec un Ange, & l'ânesse parle très-raisonnablement & assez long-tems au Prophete.

Ce Peuple attaque-t-il une Ville? les murailles tombent au son des trompettes, comme Amphion en bâtissoit au son de la flûte. Mais voici le plus beau. Cinq Rois Amorréens, c'est-à-dire, cinq Chefs de Villages

tâchent de s'oppoſer aux ravages de Joſué. Ce n'eſt pas aſſez qu'ils ſoient vaincus, & qu'on en faſſe un grand carnage : le Seigneur Adonaï fait pleuvoir ſur les fuyards une pluye de groſſes pierres. Ce n'eſt pas encore aſſez : il échappe quelques fugitifs ; & pour donner tout le tems à Iſraël de les pourſuivre, la nature ſuſpend ſes loix éternelles ; le Soleil s'arrête ſur Gabaon, & la Lune ſur Aïadon. Nous ne comprenons pas trop comment la Lune étoit de la partie ; mais enfin le livre de Joſué ne permet pas d'en douter, & il cite pour ſon garant le livre du droiturier. Vous remarquerez en paſſant que ce même livre du droiturier eſt cité dans les Paralipomenes. C'eſt tout comme ſi on nous donnoit pour authentique un livre du tems de Charles-Quint, dans lequel on citeroit Puffendorf. Mais paſſons. De miracle en miracle nous arrivons juſqu'à Samſon, repréſenté comme un fameux paillard favori de Dieu : celui-là, parce qu'il n'étoit point raſé, défait mille Philiſtins avec une mâchoire, & attache par la queue trois cens renards qu'il trouve à point nommé. Et le reſte.

Il n'y a preſque pas une page qui ne préſente de pareils contes. Ici, c'eſt l'ombre de Samuel qui paroît à la voix d'une ſorciere ; là, c'eſt l'ombre d'un cadran, (ſuppoſé que ces miſérables euſſent des cadrans) laquelle recule de dix degrés à la priere d'Ezéchias qui demande judicieuſement ce ſigne : car Dieu lui donnoit le choix de faire avancer ou reculer l'heure ; & le docte Ezéchias trouvoit que ce n'étoit pas une grande affaire d'avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'eſt Elie qui monte au Ciel dans un char de feu ; ce ſont des enfans qui chantent dans une grande fournaiſe ardente. Je n'aurois jamais fait ſi je voulois entrer dans le détail de toutes les extravagances inouies

dont ce livre fourmille. Jamais le fens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence & de fureur.

Tel eft d'un bout à l'autre cet ancien Teftament le pere du nouveau, pere qui défavoue fon fils, & qui le tient pour un enfant bâtard & rebelle. Car les Juifs, fideles à la Loi de Moïfe, regardent avec exécration le Chriftianifme élevé fur les ruines de cette Loi. Mais les Chrétiens ont voulu, à force de fubtilités, juftifier le nouveau Teftament par l'ancien même. Ainfi ces deux Religions fe combattent avec les mêmes armes. Elles appellent toutes deux en témoignage les mêmes Prophetes; elles atteftent les mêmes prédictions.

Les fiecles à venir qui auront vu paffer ces cultes infenfés, & qui peut-être, hélas! en recevront d'autres non moins indignes de Dieu & des hommes, les fiecles à venir, mes freres, pourront-ils croire que le Judaifme & le Chriftianifme fe foient appuyés fur de tels fondemens, fur les prophéties: & quelles prophéties! écoutez. Le prophete Efaïa eft appellé par Achas, Roi de Juda, pour lui faire quelque prédiction felon la coutume vaine & fuperftitieufe de tout l'Orient. Car ces Prophetes étoient, comme vous favez, des gens qui fe mêloient de deviner pour gagner quelque chofe, ainfi qu'il y en avoit encore beaucoup en Europe dans le fiecle paffé, & fur-tout parmi le petit Peuple.

Le Roi Achas affiégé dans Jérufalem par Salmanezer qui avoit pris Samarie, demande donc au Devin Efaïa une prophétie & un figne. Efaïa lui dit : *Voici le Signe; une fille fera engroffée, elle enfantera un fils qui aura nom Emmanuel. Il mangera du beurre & du miel, jufqu'à ce qu'il fache rejetter le mal & choifir le bien; & avant que cet enfant foit en cet état, la terre que tu as en déteftation fera abandonnée par fes deux Rois; & l'Eternel*

ſifflera aux mouches qui ſont aux bords des ruiſſeaux d'Egypte & d'Aſſur ; & le Seigneur prendra un raſoir de louage, & fera la barbe au Roi d'Aſſur, & lui raſera la tête & les poils des pieds.

Après cette belle prophétie rapportée dans Eſaïa, & dont il n'eſt pas dit un mot dans le livre des Rois, le Prophete eſt chargé lui-même de l'exécution. Le Seigneur lui commande d'écrire d'abord dans un grand rouleau. *Qu'on ſe dépêche de butiner; il hâte le pillage.* Puis en préſence de témoins il couche avec une fille, & lui fait un enfant; mais, au-lieu de l'appeller Emmanuel, il lui donne nom Maher Salal as bas.

Voilà, mes freres, ce que les Chrétiens ont détourné en faveur de leur Chriſt. Voilà la prophétie qui établit le Chriſtianiſme. La fille à qui le Prophete fait un enfant, c'eſt la Vierge Marie. Maher Salal as bas, c'eſt Jeſus-Chriſt. Pour le beurre & le miel, je ne ſais pas ce que c'eſt.

Chaque Devin prédit aux Juifs leur délivrance quand ils ſont captifs; & cette délivrance, c'eſt, ſelon les Chrétiens, la Jéruſalem céleſte, & l'Egliſe de nos jours. Tout eſt prédiction chez les Juifs. Mais chez les Chrétiens, tous ces miracles & toutes ces prédictions ſont des figures de Jeſus-Chriſt.

Voici, mes freres, une de ces belles & éclatantes figures. Le grand Prophete Ezéchiel voit un vent d'aquilon, & quatre animaux, & des roues de chryſolites toutes pleines d'yeux, & l'Eternel lui dit : leve-toi, mange un livre, & va-t-en. Enſuite l'Eternel lui commande de dormir trois cens quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche, & enſuite quarante ſur le côté droit : l'Eternel le lie avec des cordes. Ce Prophete étoit aſſurément un homme à lier. Nous ne ſommes pas au bout. Puis-je répéter ſans vomir ce que Dieu ordonne à Ezéchiel ? il le faut. Dieu lui ordonne de man-

ger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croiroit-on que le plus fale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures? oui, mes freres, le Prophete mange fon pain d'orge avec fes excrémens. Il fe plaint que ce déjeûner lui répugne un peu. Et Dieu, par accommodement, lui permet de ne mêler à fon pain que de la fiente de vache. C'eft donc là un type, une figure de l'Eglife de Jefus-Chrift! Ne penfez pas, mes freres, que ce foit là la plus horrible abomination des toutes celles qui fourmillent dans les livres de ces prétendus Prophetes. Lifez le vingt-troifieme chapitre de ce même Ezéchiel, vous y verrez ces propres mots touchant la jeune Oliba : " fa fureur impudique a recherché le coit de ceux qui ont des membres de cheval, & qui décharg... comme des ânes. Et à qui Ezéchiel fait-il tenir cet exécrable difcours!

Après cet exemple, il eft inutile d'en apporter d'autres, & de perdre notre tems à combattre toutes ces rêveries dégoûtantes & abominables qui font le fujet des difputes entre les Juifs & les Chrétiens. Contentons-nous de plaindre l'aveuglement le plus déplorable qui jamais ait offufqué la raifon humaine : efpérons que cet aveuglement finira comme tant d'autres, & venons au nouveau Teftament, digne fuite de tout ce que nous avons vu.

Troifieme Point.

C'Eft en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du tems d'Augufte, que dans les fiecles barbares dont nous venons de parler : c'eft en vain que les Juifs avoient commencé à connoître l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à Moïfe, & les récompenfes de Dieu après notre mort pour les juftes, comme les punitions, quelles qu'elles foient, pour les méchans; dogme

dogme non moins ignoré de Moïse. La raison n'en perça pas davantage chez ce misérable Peuple, dont est sortie cette Religion Chrétienne qui a été la source de tant de divisions, de guerres civiles & de crimes, qui a fait couler tant de sang, & qui est partagée en tant de sectes ennemies dans le coin de la terre où elle regne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple qui firent les Prophetes pour se distinguer dans la populace. Voici celui qui a fait le plus de bruit, & dont enfin on a fait un Dieu. Voici le précis de son histoire en peu de paroles, telle qu'elle est rapportée dans les livres qu'on nomme Evangile. Si on veut savoir en quel tems ces quatre Evangiles ont été écrits, il est évident qu'ils l'ont été après la prise de Jérusalem. Car au Chapitre vingt-troisieme du livre attribué à Matthieu, Jesus dit aux Prêtres : *Serpens, race de viperes, &c.* „ tombe sur vous tout le sang innocent répandu depuis „ le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie, „ fils de Barach, tué entre le temple & l'autel. „ Il n'est parlé, mes freres, d'un Zacharie, fils de Barach, tué entre le temple & l'Autel, que dans l'histoire du siege de Jérusalem par Flavian Joseph. Donc il est démontré que cet Evangile ne fut écrit qu'après le livre de Joseph. Vous savez avec quelle absurdité ces quatre Auteurs se contredisent : c'est une preuve démonstrative du mensonge. Hélas ! nous n'avons pas besoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice ; contentons-nous d'un récit court & fidele.

D'abord on fait Jesus descendant d'Abraham & de David. Et l'Ecrivain Matthieu compte quarante-deux générations en deux mille ans. Mais dans son compte, il ne s'en trouve que quarante & une. Et dans cet arbre généalogique qu'il tire des livres des Rois, il se trompe encore lourdement, en donnant Josias pour pere à Jéconias.

Luc donne aussi une généalogie, mais il y met cinquante-six générations depuis Abraham. Et ce sont des générations toutes différentes. Enfin, pour comble, ces généalogies sont celles de Joseph, & les Evangélistes assurent que Jesus n'est pas fils de Joseph. En vérité seroit-on reçu dans un chapitre d'Allemagne sur de telles preuves de noblesse? Et c'est du fils de Dieu dont il s'agit! Et c'est Dieu qui est lui-même l'auteur du livre!

Matthieu dit que quand ce Jesus, Roi des Juifs, fut né en une étable au village de Bethléem, trois Mages ou trois Rois virent son étoile en Orient, qu'ils suivirent cette étoile, laquelle s'arrêta sur Bethléem, & que le Roi Hérode, ayant entendu ces choses, fit massacrer tous les petits enfans au-dessous de deux ans. Y a-t-il une horreur plus ridicule? Matthieu ajoute que le pere & la mere emmenerent le petit Jesus en Egypte, & y resterent jusqu'à la mort d'Hérode.

Luc dit formellement le contraire. Il marque que Joseph & Marie resterent paisiblement durant six semaines à Bethléem; qu'ils allerent à Jérusalem, & delà à Nazareth, & que tous les ans ils alloient à Jérusalem.

Les Evangélistes se contredisent sur le tems de la vie de Jesus, sur ses prédications, sur le jour de sa Cene, sur celui de sa mort, sur les apparitions après sa mort, en un mot, presque sur tous les faits. Il y avoit quarante-neuf Evangiles faits par les Chrétiens du premier & second siecle, qui se contredisoient tous encore davantage. Et enfin on choisit les quatre qui nous restent. Mais quand même ils seroient tous d'accord, que d'inepties, grand Dieu, que de miseres, que de choses puériles, absurdes & odieuses!

La premiere aventure de Jesus, c'est-à-dire du fils de Dieu consubstantiel à Dieu, en un mot de Dieu, c'est d'être enlevé par le Diable; car le Diable qui n'a point paru dans les livres de Moïse, joue un grand

rôle dans l'Évangile. Le Diable donc emporte Dieu sur une montagne dans le désert, & lui montre delà tous les Royaumes de la terre. Quelle est cette montagne dont on découvre tant de Pays ? nous n'en savons rien.

Jean rapporte que Jesus va à une noce, & qu'il y change l'eau en vin, qu'il chasse du parvis du temple ceux qui vendoient des animaux pour les sacrifices ordonnés par la Loi.

Toutes les maladies étoient alors des possessions du Diable. Et en effet Jesus donne pour mission à ses Apôtres, de chasser les Diables. Il délivre donc en passant un possédé qui avoit une légion de Démons ; & il fait entrer ces Démons dans un troupeau de cochons, lesquels se précipitent dans la mer de Tibériade ; on peut croire que le maître des cochons, qui apparemment n'étoit pas Juif, ne fut pas content de cette farce : il guérit un aveugle, & cet aveugle voit des hommes comme si c'étoit des arbres.

Il veut manger des figues en Hyver, il en cherche sur un figuier, &, n'en trouvant point, il maudit l'arbre & le fait sécher; & le texte ne manque pas d'ajouter, avec prudence, *car ce n'étoit pas le tems des figues.*

Il se transfigure pendant la nuit, & il fait venir Moïse & Elie. En vérité les contes des sorciers approchent-ils de ces impertinences? Cet homme qui disoit continuellement des injures atroces aux Pharisiens, qui les appelloit race de viperes, sépulcres blanchis, est enfin traduit par eux à la justice, est supplicié avec deux voleurs, & ses historiens ont le front de nous dire qu'à sa mort la terre a été couverte d'épaisses ténebres en plein midi & en pleine Lune; comme si tous les écrivains de ce tems-là n'auroient pas remarqué un si étrange miracle! Après cela il ne coûte rien de le dire ressuscité, & de prédire la fin du monde, qui pourtant n'est pas arrivée.

La secte de ce Jesus subsiste cachée, le fanatisme s'augmente : on n'ose pas d'abord faire de cet homme un Dieu. Mais bientôt on s'encourage. Je ne sais quelle métaphysique de Platon s'amalgame avec la secte Nazaréenne. On fait de Jesus le *logos*, le verbe de Dieu; puis consubstantiel à Dieu son pere. On imagine la Trinité, &, pour la faire croire, on falsifie les premiers Evangiles. On ajoute un passage touchant cette Trinité, de même qu'on falsifie l'historien Joseph pour lui faire dire un mot de Jesus, quoique Joseph soit un historien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va jusqu'à supposer des vers des Sibylles. En un mot point d'artifice, de fraude, d'imposture, que les Nazaréens ne mettent en œuvre.

Au bout de trois cens ans ils viennent à bout de faire reconnoître ce Jesus pour Dieu. Et non contens de ce blasphême, ils poussent ensuite l'extravagance jusqu'à mettre ce Dieu dans un morceau de pâte. Ils font disparoître le pain. Et tandis que leur Dieu est mangé des souris, tandis qu'on le digere, qu'on le rend avec les excrémens, ils soutiennent qu'il n'y a point de pain dans leur hostie, que c'est Dieu seul qui s'est mis à la place du pain à la voix d'un homme. Toutes les superstitions viennent en foule inonder l'Eglise. La rapine y préside, on vend la rémission des péchés, on vend les indulgences ainsi que les bénéfices, & tout est à l'enchere.

Cette secte se partage en une multitude de sectes : dans tous les temps on se bat, on s'égorge, on s'assassine à chaque dispute ; les Rois, les Princes sont massacrés. Tel est le fruit, mes chers freres, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a divinisée. Voilà donc pourquoi on ose faire descendre Dieu sur la terre, pour livrer l'Europe pendant des siecles au meurtre & au brigandage ! Il est vrai que nos peres ont sécoué une

partie de ce joug affreux ; ils se sont défaits de quelques erreurs, de quelques superstitions. Mais, bon Dieu ! qu'ils ont laissé l'ouvrage imparfait ! tous nous crie qu'il est tems d'achever, & de détruire de fond en comble l'idole dont nous avons à peine brisé quelques doigts.

Déjà une foule de Théologiens embrasse un Socianisme qui approche beaucoup de l'adoration d'un seul Dieu, dégagée de superstitions. L'Angleterre, l'Allemagne, nos Provinces, sont pleines de Docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater ; il y en a aussi un grand nombre dans les autres pays. Pourquoi donc attendre plus long-tems ? pourquoi ne pas adorer Dieu en esprit & en vérité ? pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, & se rendre coupable envers Dieu de ce péché énorme ?

On nous dit qu'il faut des mysteres au peuple, qu'il faut le tromper. Eh, mes freres ! peut-on faire cet outrage au genre-humain ? Nos peres n'ont-ils pas déjà ôté au Peuple la transubstantiation, l'adoration des créatures & des os des morts, la confession auriculaire, les indulgences, les exorcismes, les faux miracles, les images ridicules ? Le Peuple ne s'est-il pas accoutumé à la privation de ces alimens de la superstition ? il faut avoir le courage de faire encore quelques pas. Le Peuple n'est pas si imbécille qu'on le pense. Il recevra sans peine un culte sage & simple d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit que les Noachides le professoient, tel que tous les Sages de l'antiquité l'ont pratiqué, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les Lettrés. Nous ne prétendons point dépouiller les Prêtres de ce que la libéralité des Peuples leur a donné : mais nous voudrions que ces Prêtres, qui se raillent presque tous secrétement des mensonges qu'ils débitent, se joignissent à nous pour prêcher la vérité.

Qu'ils y prennent garde ; ils offensent, ils désho-

norent la Divinité ; & alors ils la glorifieront. Que de biens inestimables seroient produits par un si heureux changement ! les Princes & les Magistrats en seroient mieux obéis, les Peuples plus tranquilles ; l'esprit de division & de haine seroit dissipé. On offriroit à Dieu en paix les prémices de ses travaux. Il y auroit certainement plus de probité sur la terre ; car un grand nombre d'esprits foibles, qui entend tous les jours parler avec mépris de cette superstition Chrétienne, qui l'entend tourner en ridicule par tant de Prêtres, s'imagine, sans réfléchir, qu'il n'y a en effet aucune Religion ; & sur ce principe il s'abandonne à des excès. Mais lorsqu'il connoîtra que la Secte Chrétienne n'est en effet que le pervertissement de la Religion naturelle ; lorsque la raison libre de ses fers apprendra au Peuple qu'il n'y a qu'un Dieu, que ce Dieu est le pere commun de tous les hommes qui sont freres, que ces freres doivent être les uns envers les autres, justes & bons, qu'ils doivent exercer toutes les vertus ; que Dieu étant juste doit recompenser ces vertus & punir les crimes ; certes alors, mes freres, les hommes seront plus gens de bien, en étant moins superstitieux. Nous commençons par donner cet exemple en secret, & nous osons espérer qu'il sera suivi en public. Puisse ce grand Dieu qui m'écoute, ce Dieu qui assurément ne peut ni être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inspiré ces livres remplis de contradictions, de démence & d'horreur ; puisse ce Dieu créateur de tous les mondes avoir pitié de cette Secte de Chrétiens qui le blasphement ! puisse-t-il les ramener à la religion sainte & naturelle, & répandre ses bénédictions sur les efforts que nous faisons pour le faire adorer !

EXAMEN
DE LA
RELIGION

Dont on cherche l'Eclairciſſement de bonne foi.

OUVRAGE ATTRIBUÉ

A Mr. DE SAINT-EVREMOND.

1745.

G 4

EXAMEN
DE LA
RELIGION.

CHAPITRE I.

S'il doit être permis à un chacun d'examiner sa Religion, & s'il est nécessaire de le faire?

I.

IL semble qu'il doit être permis & qu'il est même nécessaire que chacun examine sa Religion: car que peut-il y avoir depuis le commencement de notre vie, jusqu'au moment de notre mort, qui nous intéresse davantage, que l'état où nous devons être après la fin de nos jours? l'état heureux ou malheureux où nous sommes pendant la vie, peut finir à chaque instant, nous savons qu'il finira; & l'état où nous serons après la mort, n'a d'autres bornes que l'Eternité.

Dans les premieres années de notre vie, nous n'avons pas assez de capacité, ni de force, pour nous occuper d'autres choses que du présent; il fait sur nous des impressions qui nous empêchent d'examiner l'avenir: cette foiblesse nous fait croire ceux en qui nous trouvons le plus de lumiere; & ce qui n'est en eux qu'un effet de leur expérience, nous le

regardons comme une ſuite d'une connoiſſance naturellement plus étendue que la nôtre. Ils prévoyent la viciſſitude des ſaiſons, ils prennent des meſures pour nous en garantir, &c.

La Religion nous promet un bonheur éternel & nous menace d'un malheur ſans fin, ſelon la différente conduite que nous aurons gardée pendant notre vie, conduite qu'elle nous preſcrit : pouvons-nous donc nous étourdir juſqu'au point de ne pas examiner qui fait ces promeſſes & ces menaces, & quels en ſont les fondemens ?

II.

On ne peut douter que dans toutes ſortes de Religions, il n'y ait des Perſonnes de bonne foi; j'en appelle au témoignage de tous les Voyageurs. Or ſi un CHRETIEN de bonne foi ne veut pas examiner ſa Religion, pourquoi voudra-t-il qu'un MAHOMETAN de bonne foi examine la ſienne ? Celui-ci croit également que ſa Religion vient de Dieu, qui l'a révélée par Mahomet, comme le Chrétien croit que Dieu a révélé la Religion chrétienne par Jeſus-Chriſt. Il y a bien de l'injuſtice parmi les Hommes ; chaque Secte, chaque Cabale ſe croit infaillible, & ne veut point s'appliquer à ſoi-même les objections qu'elle fait aux autres ; le préjugé ne nous laiſſe pas ſeulement entrevoir le danger de la rétorſion.

III.

Plus on examine la vérité, & plus on la connoît ; l'Examen & l'attention ſont une Priere naturelle, diſent les Philoſophes, que nous faiſons à Dieu, pour le porter à nous découvrir la vérité. Si la Religion Chrétienne eſt véritable, l'examen nous fortifiera dans ſa croyance. Si elle eſt fauſſe, quel bonheur pour nous de ſortir de l'Erreur !

La Religion eſt, dit-on, un dépôt précieux que les Peres ont laiſſé à leurs enfans. Si ce dépôt n'eſt pas un rien, une fiction, que craignons-nous de l'examiner? Si c'eſt une Fable, quel mal y aura-t-il de reconnoître que ce qu'on a donné comme une réalité, n'eſt qu'une imagination de nos ancêtres?

IV.

Nous ne ſommes dans une croyance, ou dans un ſentiment, que par raiſon, ou par préjugé. Nous y ſommes par raiſon, lorſque nous l'embraſſons après un ſérieux Examen, & par l'évidence de la démonſtration.

Nous y ſommes par préjugé, quand nous l'embraſſons par quelque autre voye que ce ſoit; comme lorſque nous croyons que quelque choſe eſt, uniquement parce que nos Peres, nos Paſteurs, nos Maîtres, nos amis nous l'ont appris, & nous ont dit que cela étoit ainſi.

Ce que nous croyons par raiſon, ne ſauroit être faux, lorſque nous avons pris toutes les précautions poſſibles & que l'on doit prendre pour former un jugement ſolide.

Ce que nous croyons par préjugé, peut être faux ou véritable, & nous ne devons croire qu'il eſt l'un ou l'autre, qu'après un ſérieux examen.

Ainſi, lorſque nous croyons une Religion véritable ſans l'avoir examinée, & ſeulement parce que nous y ſommes nés, ou que ceux qui avoient quelque autorité ſur nous, nous l'ont dit, nous ne la croyons vétitable que par préjugé. Cette Religion peut donc être fauſſe; & nous avons beau être de bonne foi, nous ſommes menacés du dernier des malheurs, ſi nous ſommes dans l'erreur, & les autres ſectes dans la véritable voye. Qu'un Chrétien conſidere le malheur d'un Mahome-

tan de bonne foi qui n'eſt dans ſa Religion que par préjugé ; le Mahométan penſe du Chrétien ce que celui-ci penſe du Mahométan.

Or, juſqu'à ce que le Chrétien ait examiné ſa Religion, qui lui a dit qu'il n'eſt pas dans la malheureuſe ſituation du Mahometan ? Qu'eſt-ce qui nous raſſure ? Eſt-ce notre préjugé, notre bonne foi ? Mais on ne peut nier que, dans toutes les Religions, on ne trouve ce préjugé & cette même bonne foi.

Le Chrétien ſe flatte, lorſqu'il croit que toutes les autres Religions ſont viſiblement mauvaiſes. Il n'eſt pas en cela de ſi bonne foi que l'Ecriture, qui dit que Jeſus-Chriſt paroît une folie aux Nations, & que les Juifs le regardent comme leur honte, *Gentibus ſtultitiam*, *Judæis ſcandalum*. Tous les autres Peuples de la Terre nous croyent les plus déraiſonnables du monde en matiere de Religion. Les Païens diſent que nous adorons un homme, un morceau de Pain, & qu'ainſi nous n'avons rien à leur reprocher. Les Turcs nous accuſent de multiplier la Divinité. Enfin, ſi nous croyons qu'ils doivent embraſſer notre Religion, à cauſe que les leurs contiennent des impertinences, ils ſoutiennent qu'il n'y a rien de plus extravagant que ce que nous appellons myſteres. Ainſi, puiſque chacun ne juge que par préjugé du ridicule de la Religion de ſon voiſin, il ſemble que l'examen ſeul peut, ou nous raſſurer, ou nous détromper.

Je crois donc cet examen non-ſeulement utile, puiſqu'il peut nous détromper, ſi nous ſommes dans une fauſſe Religion, ou nous affermir, ſi nous ſommes dans la véritable : mais de plus je le crois néceſſaire & indiſpenſable, puiſque nous ne voyons rien qui nous intéreſſe tant que l'Eternité.

Un nombre infini d'hommes nous crient par leurs paroles & par leur conduite, que nous ſommes

dans une fausse Religion, que nous souffrirons éternellement; & nous aurons l'assurance de demeurer tranquilles, & de ne pas seulement examiner si tant de personnes se trompent, ou si c'est nous qui donnons dans l'illusion?

Examinons un moment combien le nombre des Chrétiens est petit. La Terre a quatre Parties, l'Asie, l'Afrique, l'Europe & l'Amérique. On doit compter pour peu de chose les Chrétiens d'Asie, d'Afrique & d'Amérique; encore damnons-nous une partie de ces Chrétiens qui ne sont pas Catholiques. Reste l'Europe: le Turc en occupe une partie; le Moscovite, que nous damnons aussi parce qu'il est schismatique, y possède un grand Royaume; nous damnons encore l'Angleterre, la Hollande, la Suede, le Dannemarc, presque toute l'Allemagne, & une grande partie de la Suisse, parce qu'ils sont hérétiques; combien même y a-t-il d'hérétiques dans les Etats qui nous restent? Je ne prétends pas conclure du petit nombre, que nous ayions tort: mais je soutiens, si je parle à des personnes raisonnables, que cela doit au moins nous porter à examiner si nous avons raison. Les autres hommes ne sont-ils pas, comme nous, l'ouvrage de Dieu; & notre amour-propre peut-il nous aveugler jusqu'au point de nous faire croire, avant de l'avoir bien examiné, que nous sommes les seuls que Dieu sauvera?

D'ailleurs ne dois-je pas craindre de m'exposer à ne pas suivre la volonté de Dieu? Car enfin, avant l'examen, je ne suis pas assuré de la suivre, & je dois dire avec David: *Notum fac mihi viam in quà ambulem, doce me justificationes tuas*; comment pourrai-je, sans cet examen, discerner les fables des hommes, d'avec la Loi de Dieu? *Narraverunt mihi iniqui Fabulationes, sed non ut Lex*

tua. Il ſe fait dans le monde une circulation de toutes choſes, & même de Religion.

L'Orient a été le centre du Paganiſme, enſuite de la Religion Chrétienne : aujourd'hui il l'eſt de la Mahométane. Ce qu'il y a de particulier, & qui convient au ſujet de ce chapitre, c'eſt que les anciens Chrétiens qui ſuccéderent aux Païens, ſe moquoient de leur Religion. Les Mahométans d'aujourd'hui, qui ont ſuccédé aux Chrétiens, les tournent ſans ceſſe en ridicule, ils les plaignent, ils leur font pitié. Eſt-ce le Mahométan, ou le Chrétien, qui ſe trompe?

V.

L'Homme ne doit agir que par raiſon, Dieu même n'agit ſur nous que par cette voye; & les Théologiens conviennent qu'il éclaire l'eſprit avant d'échauffer le cœur.

La Foi vient de l'ouie, dit l'Ecriture, c'eſt-à-dire, que la Foi vient à nous, parce que les hommes nous diſent que Dieu a révélé certaines vérités; la Foi ſuppoſe donc la raiſon, & celle-ci ne doit ſe taire que lorſqu'elle eſt conduite juſqu'à la Foi : c'eſt-à-dire, que la raiſon qui nous découvre que Dieu eſt infaillible, nous doit convaincre de la révélation, après quoi elle doit croire aveuglément. Or Dieu ne nous révélant point la Religion par lui-même, nous devons conſtamment examiner ſi celle que certains hommes diſent nous propoſer de ſa part, eſt préférable à celle que d'autres hommes propoſent auſſi ailleurs en ſon nom. Car les hommes ne ſont point infaillibles : & puiſque ce ſont les hommes qui nous apprennent la révélation, il eſt certain, comme dit l'Auteur de la Recherche de la Vérité, que tout ce que les hommes nous apprennent, eſt ſoumis à notre raiſon.

Il n'eſt pas permis de croire les hommes ſur leur parole, dit le même Auteur : ce n'eſt pas une preuve ſuffiſante pour croire une choſe, que de l'entendre dire par un homme qui parle avec zele & avec gravité. Car enfin ne peut-on jamais dire des fauſſetés & des ſottiſes, de la même maniere qu'on dit de bonnes choſes, principalement ſi l'on s'en eſt laiſſé perſuader par ſimplicité ou par foibleſſe? Tous les Auteurs de différentes Religions n'ont-ils pas parlé de même?

Dans les affaires de conſéquence, on veut rendre raiſon de ſa conduite, on ne veut pas agir par hazard; pourquoi ſerons-nous moins exacts en matiere de Religion? y a-t-il rien qui nous intéreſſe davantage, que l'état où nous devons être éternellement?

S'il ne faut rien innover en matiere de Religion, ſi l'ancienneté en eſt le caractere, que devoient dire les Juifs à la vue du bouleverſement que Jeſus-Chriſt vouloit faire à leur Religion? Ce bouleverſement alors étoit nouveau, jamais il n'a été prédit; au contraire ils attendoient le Meſſie ſous une autre face. Luther & Calvin n'ont pas tant bouleverſé chez les Catholiques, & ils ont été traités de novateurs.

Dans la Religion Chrétienne, on prend Dieu pour un ſubtil ſophiſte, ou un délié chicaneur, que de lui faire envoyer ſon fils *incognito* à un ſeul Peuple, & puis faire le procès au reſte des hommes : *je vous ai envoyé mon fils, &c.*

VI.

Pour être donc dans la diſpoſition de ſuivre exactement la volonté de Dieu en matiere de Religion, il faut commencer par lui faire un ſacrifice de ſes préjugés. Preſque tous les hommes ſoutiennent avec force & avec zele, les choſes pour leſquelles on leur a inſpiré de la vénération & de l'attachement dès l'Enfance; ce que nous avons appris des Perſonnes qui avoient

quelque autorité ſur nous, ou en qui nous avions confiance, a gravé des traces profondes dans notre cerveau; la nature a lié certaines penſées à ces traces; peu de perſonnes ſont en état de les effacer, & de s'en former d'autres que la ſeule raiſon excite: l'orgueil, l'intérêt & les préjugés ſont trois obſtacles en matiere de Religion, que peu de perſonnes peuvent ſurmonter.

Celui qui eſt dans l'erreur de bonne foi, & qui n'a pas le moyen d'en ſortir, eſt excuſable: mais doit-on pardonner à celui qui ne veut pas ſe donner le ſoin & la diligence néceſſaire pour s'éclaircir? N'eſt-il pas étonnant de voir, dans toutes les Religions, des perſonnes, d'un bon ſens merveilleux en toute autre choſe, tomber de ſang froid dans des impertinences, s'habiller d'une certaine façon, faire des tours, des demi-tours, babiller, tantôt haut, tantôt bas, badiner avec un morceau de Pain, le montrer, le cacher, monter ſur un autel, en deſcendre, remonter, &c.?

VII.

Ceux qui diſent qu'ils ne riſquent rien de demeurer dans la Religion Chrétienne, ne prennent pas garde qu'en cela ils pechent contre cette même Religion, parce qu'elle oblige de croire, non qu'on ne riſque rien en la ſuivant, mais qu'on eſt obligé de la ſuivre, & qu'on ſe damne en ne la ſuivant pas.

D'ailleurs on tient le même langage dans les autres Religions. Le Turc dit qu'il ne riſque rien en ſuivant la Religion de ſes Peres, qui eſt celle de la nature; que le Chrétien riſque tout de croire un Dieu triple, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu homme, en un mot, bien des choſes oppoſées à la droite lumiere de la raiſon; que c'eſt tout riſquer, de ſuivre une Doctrine contraire à cette lumiere, qui conſtamment vient de Dieu. Donc il faut examiner la Religion.

VIII.

VIII.

Les hommes ont si bien reconnu, de tous les tems, la nécessité de la révélation, pour établir une Religion, que tous les Auteurs des Sectes se sont vantés que Dieu leur avoit révélé ce qu'ils enseignoient aux autres. Mais si Dieu l'a révélé à un, il ne lui auroit pas plus coûté de le révéler aux autres. Dieu est partout, présent quand il conserve, présent quand il révele : à certains mouvemens, sont liées certaines impressions; vous n'avez reçu que les mouvemens où est liée l'impression que votre Religion est la véritable; vous ne sauriez la croire telle, qu'en examinant la cause de ces mouvemens.

L'onction dépend du tempérament; c'est le propre des tempéramens tendres. M. de Fenelon, Archevêque de Cambray, écrivoit avec onction contre M. Bossuet, Evêque de Meaux. St. Jérôme a écrit avec onction contre St. Augustin; St. Paul contre St. Pierre. Saint Cyprien soutenoit avec onction que le Baptême des Hérétiques ne valoit rien. Chacun croit parler le langage du Saint-Esprit : à quel caractere devroit-on le reconnoître? Mais la plupart du tems la brigue fait la décision; nous qui sommes hommes, ne savons-nous pas bien jusqu'à quel point d'autres hommes ont pu être imposteurs ou dupes?

IX.

Tout le monde sait que la Religion n'est pas uniforme dans le monde, dans le même climat, dans la même Ville; on nous enseigne en divers endroits, sous le nom de Religion, des Dogmes différens & entiérement opposés. Ceux qu'on enseigne en Angleterre, sont incompatibles avec ceux qu'on enseigne à Rome; la Religion des Chinois exclut celle des Persans; cha-

que Société se croit infaillible, & foudroye la Religion de son voisin.

On ne peut imaginer d'aveuglement plus extrême, que celui de s'étourdir sur un sujet si intéressant : nous n'avons que notre bonne foi & le préjugé de l'éducation, qui nous rassurent. Mais est-ce assez pour demeurer tranquilles? Les autres Religions ne nous offrent-elles point également des exemples d'une égale bonne foi, & d'une éducation qui opere la même assurance? Que chacun donc examine sa Religion, qu'il voye s'il n'est pas dans la même erreur où il assure qu'est son voisin; car enfin, la vérité ne craint point l'examen.

Mais quel affreux détail, dit-on, que celui d'examiner quelle est la véritable Religion! Il y a plus de Religions que de Nations; d'ailleurs il faut être exact, critique judicieux, pour discerner le vrai d'avec le faux. C'est ainsi qu'on s'étourdit. Mais la plupart de nos erreurs & de nos paralogismes viennent de ce que nous raisonnons sur des mots, avant que d'en fixer le véritable sens. Ainsi, avant que de voir si notre Religion doit être préférée à celle des autres, déterminons ce que c'est que Religion, & ce que c'est que croire: peut-être abrégerons-nous un détail qui nous épouvante. Toutes les questions de la Religion se réduisent à celles-ci: savoir, si Dieu a parlé; & quelles sont les vérités qu'il a révélées? Ce qui sera examiné dans les chapitres suivans.



CHAPITRE II.

Ce que c'est que la Religion. Des preuves que la Religion doit avoir, & des Conditions que doivent avoir ces preuves.

I.

LA *Religion* est le culte que les hommes disent que Dieu exige d'eux. On appelle fausse Religion, le culte que les hommes rendent à Dieu, sans que Dieu l'ait révélé & exigé.

Croire, c'est soumettre sa raison à ce que Dieu a révélé; ainsi la Foi suppose l'autorité divine. Par conséquent, dire qu'il faut croire sans raisonner, c'est soutenir que Dieu nous a révélé quelques Dogmes, sans examiner s'il est vrai que Dieu les a révélés.

C'est ce qui ne tend pas à moins qu'à autoriser toutes sortes de Religions. S'il est de l'essence de la véritable Religion qu'elle soit révélée de Dieu, il n'y a point de véritable Religion si Dieu n'en a point révélé. Ainsi examiner s'il y a une véritable Religion dans le monde, c'est examiner si Dieu a révélé aux hommes un culte qu'il exige d'eux.

On ne connoît point de vérité plus évidente que celle-ci : c'est que Dieu ne sauroit nous tromper, non-seulement parce qu'il est souverainement bon; mais parce que c'est une foiblesse que de tromper, & que Dieu est exempt de foiblesse. Quelle Comédie fait-on jouer à Dieu? Tous les siecles ont vu naître de nouvelles Religions; chacune se vante d'être la véritable & celle que Dieu a révélée. Tant d'inconstance & de variété n'est point l'ouvrage de Dieu : il est immuable & incapable de tromper personne; & d'ailleurs il est tout puissant, il ne peut y avoir d'Être qui opere

quelque chose d'opposé à sa volonté. Ainsi ce qu'on croit sur le fondement de la révélation divine, on le croit par la raison de Dieu même, par conséquent sur un motif évidemment plus certain qu'aucune démonstration de Géometrie.

L'autorité divine est donc le fondement de la foi: aussi tous les Théologiens enseignent avec St. Thomas, que l'existence de Dieu n'est pas un article de Foi supposé, au contraire : *non objectum fidei, sed scientiæ ;* qu'on est déjà pleinement convaincu de l'existence d'un Etre incapable de tromper, parce que, disent-ils, quand on demande pourquoi croyez-vous? on répond, parce que Dieu l'a dit. Donc la Foi suppose:

1. Qu'on connoît Dieu avant que de croire.

2. Qu'on est convaincu qu'il ait parlé. Le vulgaire qui n'agit que par préjugé, ne distingue pas ce qui est du ressort de la raison, d'avec ce qui regarde la Foi: tantôt il soumet mal-à-propos la Foi à la raison, comme quand il se donne la liberté d'examiner la substance des mysteres ; tantôt il soumet sans discernement la raison à la Foi, comme font ceux qui n'osent révoquer en doute ce que leurs Pasteurs leur ont appris.

Puisque, pour distinguer la Foi véritable des erreurs, il est nécessaire qu'elle ait un autre fondement qu'elle-même, elle ne peut en avoir de plus solide que la raison dont Dieu seul est l'Auteur; ainsi la raison doit nous conduire à la véritable Foi, & nous servir à la discerner des fables que la malice des hommes a inventées. Mais quand la raison nous a guidés jusqu'à la Foi, elle doit se taire; ou si elle parle, ce ne doit être que pour nous dire qu'elle sait avec certitude qu'elle doit se soumettre entiérement à la Foi.

La raison connoît Dieu, & examine avec d'autant plus de certitude la vérité de la révélation, qu'elle

voit qu'il n'y a rien de plus dangereux que de prendre des fantômes pour des vérités révélées, ou des vérités révélées pour des fantômes; mais lorsqu'elle a reconnu que Dieu parle, elle écoute & se taît.

II.

Nous avons dit que la Religion est le culte que les hommes disent que Dieu a exigé d'eux. Dieu seul doit donc avoir révélé ce culte aux hommes; autrement on n'auroit aucune raison de prétendre que Dieu le demandât de nous. Les preuves de cette Révélation ne doivent point être douteuses. Dieu est trop juste, pour en agir autrement.

Je ne trouve point que ma raison qui me vient constamment de Dieu, me fasse plus pencher pour une Religion que pour une autre; ainsi les vérités de la Religion ne sont point des vérités innées & métaphysiques, ni éternelles, qu'on voit & qu'on connoît par-tout; ce sont des vérités qui dépendent de faits. Ce sont même des vérités que je ne dois pas croire légérement, de peur de m'exposer à rendre à Dieu un culte qu'il n'approuve point; ainsi, bien-loin qu'il faille croire aveuglément en matiere de Religion, on peut dire qu'il n'y a rien qui demande plus de circonspection, & où l'on doive être plus difficile à se rendre, & que, par conséquent, les preuves de la véritable Religion doivent être claires, convaincantes & faciles.

III.

Si ma Religion n'a que des preuves qui conviennent à toutes les autres, qui soient équivoques, incertaines, d'une discussion impossible, j'aurois lieu de m'en défier & de n'en rien croire.

Si Dieu veut que je l'honore d'un culte parti-

culier, il eſt de ſa bonté & de ſa juſtice de me le manifeſter clairement ; je ne puis réſiſter à cette vérité, je l'apprends de la nature de Dieu même qui eſt infiniment bon ; & je trouverois de la cruauté à me refuſer des preuves claires de ſa volonté, à moi qui ſuis entiérement diſpoſé à la ſuivre, & qui ne la cherche & ne l'examine que dans la crainte de prendre le change, & de regarder les illuſions des hommes comme des vérités, ou de prendre des vérités pour des illuſions des hommes.

IV.

Tout ce qui nous vient par le canal des hommes eſt ſujet à l'erreur, parce que les hommes ne ſont pas infaillibles, *Omnis homo mendax*. Dieu ne doit donc pas faire dépendre ſes vérités des traditions des hommes ; il eſt trop juſte pour me ſoumettre à un motif ſi trompeur, & l'on peut dire qu'il y auroit de la cruauté en Dieu, d'exiger des hommes que les hommes ſe ſoumiſſent au rapport des autres hommes touchant la raiſon, qui eſt une lumiere qui vient de lui-même, & qui nous dicte tout le contraire de ce que les hommes publient.

Les preuves de la Religion doivent être claires, parce que nous avons une raiſon qui, nous venant de Dieu, ne ſauroit être mauvaiſe. Or cette raiſon s'oppoſant à ce que les hommes nous diſent de la Religion, nous ne devons pas étouffer cette lumiere ſur de ſimples probabilités. Ce ſeroit faire un très-mauvais uſage du plus précieux don que Dieu ait fait à l'homme ; il faut des preuves certaines, exemptes de toutes contradictions, pour ſoumettre une lumiere qui nous vient de Dieu, & qui eſt ſi uniforme dans tous les hommes. La vérité eſt exempte de toute contradiction.

Bien-loin que les preuves de la Religion ſoient clai-

res, on ne voit rien de plus embarrassé; & quand on ne seroit pas convaincu d'ailleurs que la Religion Chrétienne est une pure invention des hommes, on seroit dans l'impossibilité de connoître si ce que l'Eglise Romaine croit aujourd'hui, est la même chose que ce qu'elle a cru autrefois. Tous les livres de l'Ecriture & des Peres ont été sujets à une infinité de fautes de copistes; il a plu à divers particuliers, comme à Esdras, à St. Jérôme, de les réformer en divers tems. Les Bénédictins s'avisent encore, de nos jours, de nous donner des éditions des Peres. Il y a eu une infinité de sectes différentes dans les commencemens de l'Eglise; quand les Peres ont réfuté quelques erreurs, ils sont tombés dans une extrémité contraire. Tout est confondu. Donc rien de toutes ces belles choses n'est l'ouvrage de Dieu qui ne se dément jamais; au-lieu que les ouvrages des hommes sont sujets au changement comme les hommes mêmes: l'effet n'est jamais plus parfait que la cause.

V.

La véritable Religion ne doit point avoir recours à de fausses preuves: Dieu est immuable; tout ce qui est sujet au changement, ne lui sauroit convenir.

La Religion Chrétienne a changé trop de fois de culte & de face, pour avoir jamais été inspirée de Dieu à Adam; & les anciens Patriarches honoroient Dieu d'une maniere différente de leurs descendans. Moïse a changé la face du Peuple Juif. Salomon a apporté encore d'autres changemens. Jesus-Christ a fait encore toute autre chose. St. Paul a fait voir que Dieu ne vouloit plus de victimes. Chaque siecle, chaque Concile a apporté quelque nouvelle discipline, je pourrois même dire quelque Dogme nouveau; & on en conviendroit, si l'on étoit de bonne foi. Non, tous

ces changemens ne sont pas l'ouvrage de Dieu, & ne découvrent que trop l'ouvrage de l'homme.

VI.

La principale condition, ou plutôt le vrai caractere de la véritable Religion, est qu'elle ne nous donne pas une fausse idée de Dieu. Cette condition manque entiérement à la Religion Chrétienne.

La raison pure nous donne une idée bien plus digne de Dieu que la Religion Chrétienne. Celle-ci nous représente toujours Dieu comme un homme : c'est, dit-on, pour s'accommoder à notre foiblesse, que l'Ecriture tient ce langage. C'est ainsi qu'on excuse le ridicule des Expressions dont l'Ecriture se sert, lorsqu'elle nous parle de Dieu : mais cette excuse ne satisfait que des esprits prévenus. Que l'Ecriture s'accommode à notre foiblesse pour nous faire entendre ce que nous ne savons point par la raison, qu'elle me fasse des paraboles pour m'expliquer les qualités, les accidens de la parole de Dieu ; volontiers : mais je ne saurois comprendre que ce soit s'accommoder à ma foiblesse, que de parler de Dieu en des termes qui répugnent à l'idée que j'en ai.

Ma raison me dit que Dieu voit tout également, qu'il est présent par-tout, puisqu'il conserve tout ; que pour conserver, il faut agir ; que pour agir quelque part, il faut y être, l'action supposant la présence. En un mot Dieu est par-tout, je le sais ; & l'Ecriture, pour s'accommoder à ma foiblesse, me dit que Dieu cherche Adam dans le Paradis terrestre, qu'il l'appelle : *Adam, Adam, ubi es?* que Dieu s'y promene ; que Dieu s'entretient avec le Diable au sujet de Job. Ma raison me dit que Dieu n'est qu'un pur esprit ; que s'il étoit corps, il seroit sujet à la division : & l'Ecriture, pour s'accommoder à ma foiblesse, me dit que

Dieu a des bras ; elle en parle comme d'un homme ; & c'eſt pour cela que quelques anciens Peres, comme Tertullien, ont ſoutenu que Dieu étoit corporel, & ſe ſont ſervis de l'Ecriture pour le prouver.

Ma raiſon me dit que Dieu ne doit être ſujet à aucune paſſion, qu'il doit avoir une prévoyance infinie, & qu'il eſt éternellement immuable ; & la Religion m'apprend que Dieu parlant à lui-même, a prononcé ces belles paroles : *je me repens d'avoir fait l'homme ; Geneſe, Chap. 6.; & que* ſa colere n'a pas été inefficace. Il l'a détruit par le déluge ; & comme s'il n'avoit pas prévu que les hommes ſeroient encore les mêmes, il a conſervé une famille qui en a produit de tout ſemblables aux premiers. Dieu eſt ſi foible, ſelon l'hiſtoire de la Religion Chrétienne, qu'il ne peut réduire l'homme au point où il le voudroit : il le punit par l'eau, enſuite par le feu ; l'homme eſt toujours le même : il envoye des Prophetes, l'homme ne change point. Enfin il n'avoit qu'un fils unique ; il a été obligé de l'envoyer & de le ſacrifier pour l'homme, & cependant les hommes ſont encore les mêmes. Que de ridicules démarches la Religion Chrétienne fait faire à Dieu ! Ce n'eſt pas tout ; ma raiſon me dit en vain que Dieu eſt tout puiſſant, qu'une autre volonté que la ſienne ne peut s'accomplir nulle part ; la Religion Chrétienne donne un adverſaire à Dieu preſque auſſi puiſſant & auſſi grand que Dieu même. C'eſt le Diable. L'Ecriture & la Religion font livrer un combat perpétuel entre Dieu & lui ; le Diable ne cherche qu'à faire de la peine à Dieu ; ſans ceſſe il lui veut ravir les créatures, *Circuit quem devoret :* il y réuſſit. A peine Dieu a-t-il créé un homme, que le Diable en fait ſon eſclave : qu'il en a coûté à Dieu pour arracher l'homme des pattes de ſon ennemi ! encore n'en a-t-il arraché que quelques-uns : il a fallu qu'il ait ſacrifié ſon

propre fils; & c'eſt alors ſeulement qu'il a dit : *nunc princeps hujus mundi ejicietur foras* : me voilà maintenant maître du champ de bataille.

Suivant la Religion Chrétienne, nous ne péchons que par la tentation; c'eſt le Diable qui nous tente : ſi Dieu avoit voulu, nous ſerions tous ſauvés; il auroit épargné la mort de ſon fils. Il devoit, puiſqu'il eſt tout puiſſant, anéantir le Diable; plus de Diable, plus de tentation : donc plus de péché, par conſéquent tous ſauvés; Dieu ne veut donc pas nous ſauver.

VII.

Si Dieu n'a fait mourir ſon fils que pour ſatisfaire à ſa propre vengeance, & que parce que ce fils a bien voulu, par bon naturel, ſe charger du péché de l'homme, je demande, ſi ce n'eſt pas encore là renverſer entiérement l'idée que la raiſon nous donne de Dieu? La vengeance eſt une paſſion qui ne ſauroit convenir à Dieu.

La Religion fait jouer à Dieu la plus ridicule de toutes les comédies. Dieu nous donne des Commandemens, la Religion Chrétienne nous append que nous ne ſaurions les accomplir ſans la grace que Dieu ne donne qu'à qui il lui plaît, & que cependant Dieu punit ceux qui ne les ſuivent pas.

Si l'on vouloit entrer dans un plus grand détail, il ne ſeroit pas difficile de faire voir que la Religion Chrétienne nous donne une idée plus baſſe de Dieu, qu'aucune autre Religion ait jamais fait. Si les Païens n'avoient pas tant multiplié leurs Divinités, & n'avoient pas fait leurs Dieux ſi ſenſuels, qu'aurions-nous à leur reprocher? Les Chrétiens font Dieu triple, injuſte, foible, changeant, contraire à lui-même en cent manieres, ſoit comme Auteur de la grace, ou comme Auteur de la nature. Que conclure de tout cela, ſinon

que la Religion Chrétienne a été imaginée par des cervelles qui n'avoient pas plus d'étendue d'Esprit, que ceux qui ont imaginé les autres Religions?

VIII.

Bien-loin que les preuves de la Religion soient claires, & qu'elles ayent été d'abord certaines & déterminées, on ne voit au contraire que trouble partout. La Religion Chrétienne a été si peu certaine dès sa naissance, qu'il s'est élevé dans son sein plusieurs sectes différentes. On voit que la Religion, bien-loin d'avoir été plus claire & plus déterminée dans son commencement, comme elle l'auroit été si Dieu l'avoit inspirée, s'est au contraire éclaircie avec le tems; elle a fait le même progrès que tout autre Etat séculier. Les Chefs, qui n'étoient d'abord que de simples gueux, sont maintenant au-dessus des Princes, puisqu'ils prétendent avoir droit de leur commander. Je ne puis m'empêcher de faire ici une observation qui fait bien sentir l'homme dans la Religion Chrétienne.

Quand on demande d'où vient que J. C. & les Apôtres, & les autres premiers Chefs de l'Eglise, ont vécu dans une extrême pauvreté jusqu'à être même obligés de gagner leur vie, on répond que c'étoit pour apprendre aux hommes le mépris des richesses & du faste. On venoit, dit-on, prêcher une Doctrine toute opposée aux sens; il falloit convaincre le Peuple, autant par ses exemples, que par ses paroles. On demande pourquoi les Chefs de l'Eglise & les Peres de ce tems prêchent, avec un zele infatigable, le mépris des richesses, lorsqu'ils les recherchent avec tant d'avidité & de soin? Suivent-ils en cela les traces de Jesus-Christ & des Apôtres? Que répondra-t-on à cela? On demande ensuite d'où vient que Jesus-Christ & les Apôtres n'ont point prêché ouvertement les mysteres de

la Religion Chrétienne, que Jesus-Christ a caché son incarnation miraculeuse, que les Apôtres & les anciens Peres n'ont point parlé de l'Eucharistie ? On répond qu'ils ont voulu ménager le Peuple, par une conduite sage, appellée économie. On demande encore pourquoi les Cardinaux & les Evêques, qui sont les Chefs de l'Eglise, sont si puissans & vivent avec tant de faste & de magnificence? On répond que c'est pour contenir le Peuple, qui a besoin qu'on lui en impose. On a beau dire : cette différente situation de la Religion, cette différente conduite des Chefs, ne marque pas une différente situation dans l'esprit du Peuple qui est toujours le même ; mais elle marque une différente situation dans ceux qui gouvernent l'Eglise, qui connoissant la folie de ceux qui abandonnoient leurs richesses pour vivre pauvres comme Jesus-Christ, font ce qu'ils peuvent pour vivre comme des Rois & des Princes, dans un aussi grand déréglement & dans un aussi grand faste. Conduite toute opposée à celle qu'ils prêchent : mais c'est là le vice des hommes, plutôt que de la Religion.

J. C. & les Apôtres auroient été bien embarrassés de faire les Princes. Ils sentoient trop le ridicule de leurs mysteres, pour les prêcher publiquement à d'autres qu'à ceux donc ils avoient pu ménager l'esprit, & qui ne pouvoient plus reculer après de certaines démarches.

On demande encore, d'où vient qu'on prêche publiquement les mysteres qu'on cachoit autrefois ? On répond que les mysteres étant assez connus, il seroit inutile de les dissimuler. Ce qui est bien certain, c'est qu'on n'a révélé les mysteres de la Religion Chrétienne qu'on cachoit autrefois, que quand on a été en état de les appuyer par la force.

Si dès le commencement Dieu avoit dicté la Religion

Chrétienne, comme elle étoit plus proche de ſon origine, ſes myſteres auroient été plus publics & plus connus; & on les auroit publiés avec plus de confiance & de liberté. N'eſt-il pas ridicule qu'on diſe que le Peuple d'aujourd'hui a beſoin d'être ſoutenu par la magnificence; que celui d'autrefois étoit en état de s'en paſſer; & qu'au contraire le Peuple de nos jours eſt plus en état de ſoutenir les myſteres? Pourquoi le Peuple qui s'eſt accoutumé aux myſteres, ne s'eſt-il pas accoutumé à la modeſtie des Paſteurs? Si le Peuple d'aujourd'hui eſt en état de ſoutenir un Dieu anéanti, un Dieu mépriſé, un Dieu dans un morceau de pain, un Dieu expoſé à toutes les injures les plus infames, Mrs. les Prélats, ne craignez rien, il vous reconnoîtra ſans peine, quand vous n'iriez pas en équipage de Princes. Voyez comme il ſe proſterne devant ſon Dieu qui court les rues entre les mains d'un pauvre Prêtre, qui marche en tout tems, en tous lieux & en toutes ſaiſons. Il vous rendra les reſpects qui vous ſont dus, quand vous marcheriez comme St. Pierre, puiſque, depuis tant de ſiecles, il n'a pas méconnu ſon Dieu qui n'a pas changé d'équipage.

On a beau dire; le déſordre des Paſteurs, leur ambition, leur molleſſe, leur lubricité, eſt une preuve parlante de la fauſſeté de la Religion, parce qu'il eſt certain qu'ils en doivent être mieux inſtruits que les autres hommes. Or s'ils en étoient bien perſuadés, ils la pratiqueroient. Ils ne la pratiquent point. Donc elle n'a pas de preuves qui perſuadent.

IX.

La Religion a dû être déterminée dans le commencement, parce qu'elle étoit plus proche de ſa ſource; c'eſt pourquoi, en matiere de Religion, on remarque qu'on renvoye toujours à l'antiquité : on permet bien

de donner de nouvelles explications ; mais avec cette Regle, *cùm dicas novè, non dicas nova*; cependant on ne peut douter que les Chrétiens d'aujourd'hui, qu'on dit être plus imparfaits, ne soient cependant meilleurs Théologiens & ne sachent plus de Dogmes que les Anciens.

X.

La morale d'aujourd'hui est bien différente de celle d'autrefois ; nos Livres de Piété sont d'un goût tout autre. St. Paul qui s'est vanté d'avoir été ravi au 3me. Ciel, & qui ne devoit pas ignorer les regles des mœurs, ne nous a pas donné, en XIV Epîtres, un seul conseil essentiel à la vie spirituelle de nos jours. Quel est le livre ancien qui ait recommandé aux Fideles la fréquentation des Sacremens ? Leur a-t-on appris les conditions d'une bonne Confession, la préparation à la Communion ? Quel est au contraire le livre de piété de notre tems qui ne parle pas de toutes ces choses ? Il n'y a rien dans toute l'antiquité qui vaille le Combat Spirituel, ou l'Imitation de Jesus-Christ. Voilà ce qu'on appelle des livres de piété : mais de bonne foi où en sommes-nous ? Quelle est donc notre regle ? La Religion change-t-elle à chaque siecle ?

XI.

Quelques ténebres qui nous environnent ici-bas, & quoique nous sachions fort peu de choses, il est certain que ce qui est ténébreux, je veux dire ce que nous ne concevons pas, n'a aucun droit d'exiger notre consentement. Il ne faut pas dire : pourquoi niez-vous les mysteres, puisqu'il y a tant de choses dans la nature qui sont au-dessus de notre portée ? Car de ce que je ne conçois pas les mysteres de la nature, il ne s'ensuit pas qu'il doive y avoir des mysteres d'un ordre surnaturel. Je

vois qu'il y a des myſteres dans la nature, & je n'en fais pas l'explication ; mais je les vois, & je dois avouer que ces myſteres exiſtent, quoique j'ignore comment ils ſont exécutés, parce que le fait eſt la cauſe, pour ainſi dire, que ces myſteres naturels ſont certains ; mais je n'ai aucune raiſon qui me porte à croire qu'il y a des myſteres dans l'ordre de la grace, & ſur-tout un tel myſtere en particulier, comme la Trinité, l'Incarnation : car non-ſeulement, je ne conçois pas comment cela pourroit être ; mais je n'ai rien qui me convainque que cela eſt.

XII.

Qu'il ſoit difficile de ſe convaincre, ou de trouver la certitude de la révélation de certaines vérités de ſpéculation, & qu'il ne ſoit pas néceſſaire pour le ſalut, peu m'importe : mais la preuve des vérités eſſentielles à tous les hommes doit être claire & facile, ou il n'y en a point.

Si l'éclairciſſement de la Religion eſt difficile, c'eſt une preuve de l'eſprit & de la ſubtilité des hommes, plutôt que de leur obéiſſance & de leur fidélité.

La certitude de la Foi, dit l'Auteur de la *Recherche de la Vérité*, (la Théologie le dit avec lui) dépend de ce principe, qu'il y a un Dieu, qu'il n'eſt pas capable de nous tromper, & que Dieu a révélé ce qu'il veut que nous croyons. Je ne dois donc rien croire avant que de ſavoir ſi Dieu a parlé. Il y auroit un péril extrême à lui faire dire ce qu'il n'a pas dit ; ainſi je ne dois croire que lorſque je ne pourrai plus douter que Dieu a parlé.

Ma raiſon me fait connoître que Dieu n'a parlé aux hommes que pour ſuppléer à la foibleſſe de leur connoiſſance qui ne ſuffiroit pas à leur beſoin, & que tout ce qu'il ne leur a pas dit, eſt de telle nature qu'ils le

peuvent apprendre d'eux-mêmes, ou qu'il n'eſt pas néceſſaire qu'ils le ſachent.

On ne ſe contente pas du vraiſemblable en matiere de ſcience, on veut des démonſtrations; pourquoi s'en contenter en matiere de Religion? Deſcartes ne veut croire que ce qu'il voit, & ce n'eſt qu'en matiere de Religion qu'il ſe bouche les yeux: plaiſant raiſonnement! S'il faut ſe boucher les yeux en matiere de Religion, laquelle embraſſerai-je? Toutes ſe vantent d'être la véritable; pour choiſir, il faut être convaincu par des preuves claires & évidentes. Si elles n'en ont point, il faudroit en chercher une qui en ait; ſi je me bouche les yeux, comment la trouverai-je?

CHAPITRE III.

De l'Ecriture Sainte.

I.

LE Langage de Dieu doit être digne de lui. Les fadaiſes & les ridiculités dont l'Ecriture eſt remplie, font bien voir qu'elle eſt l'ouvrage des hommes. L'Ecriture doit être incorruptible, pour être la regle de notre Foi. Elle devroit être écrite en un Langage qui pût être entendu de tous les hommes, parce que tous les hommes ſont indiſpenſablement obligés de ſavoir ce que Dieu demande d'eux, & que Dieu doit le leur apprendre pour avoir droit de les punir ou de les récompenſer. Or l'Ecriture eſt ſujette à l'erreur en tout ſens: elle nous parle de Dieu d'une maniere ridicule, elle lui donne mille foibleſſes; elle le fait parler avec le diable en ſujet de Job; elle eſt ſujette aux fautes des Copiſtes, qui ont bouleverſé le ſens

sens de plusieurs passages : l'Original Hébreu est plein d'équivoques. Telle est la nature des mots de cette Langue stérile. Il y a non-seulement des passages que les Interpretes les plus réguliers & les plus orthodoxes conviennent avoir été corrompus; mais il y en a même d'ajoutés. Or si un passage est corrompu, qui m'assurera que l'autre ne l'est pas? Qui m'assurera que les livres de l'Ecriture ont été dictés par le St. Esprit? Jesus-Christ ne nous les a point laissés : pas un Livre du Nouveau Testament n'a été commencé pendant sa vie. Mahomet au moins a fait l'Alcoran.

II.

Les livres de l'Ecriture ont été, non-seulement composés par des hommes en divers tems; mais ces particuliers ne se sont jamais vantés pendant leur vie que le St. Esprit les eût inspirés, & leur eût dicté ce qu'ils s'avisoient d'écrire. Quoi donc! parce qu'il se fera un renversement dans l'imagination de St. Paul; parce qu'il s'avisera de se convertir, après la mort de Jesus-Christ, lui qui ne s'étoit point rendu à ses prétendus miracles; enfin parce qu'il s'est avisé d'écrire XIV. Epîtres à divers Peuples; que dans la suite des siecles, ces Epîtres se seront conservées parmi ceux d'un même parti, comme une infinité d'autres livres des Anciens, on m'obligera de reconnoître ces livres comme la parole de Dieu même, & je passerai pour fou si je n'en crois rien?

III.

La division des livres de l'Ecriture en Proto-Canoniques & Deutéro-Canoniques, ne fait-elle pas voir que c'est uniquement le caprice des hommes qui les a consacrés à leur gré? Quoi donc! Il ne dépendra que des hommes, de déclarer qu'un livre vient du

Ciel ? Encore ne sera-ce qu'après que ce livre aura fait son noviciat sur la terre pendant un certain tems.

Dans l'espace de plusieurs siecles, on n'aura regardé ce livre que comme un ouvrage ordinaire ; & tout d'un coup, parce que ce livre contiendra un passage propre pour être cité contre de nouveaux prétendus hérétiques, on canonisera ce livre, & on le mettra au rang des livres inspirés de Dieu ; ce qui est arrivé à plusieurs livres de l'Ecriture, & entre autres aux deux derniers livres des Machabées, parce qu'on en prend quelques passages pour prouver le Purgatoire ! En vérité il n'y a pas de folie que les hommes ne soient en état de diviniser : c'est un moyen de se rendre maître de tout l'Univers, que d'avoir droit de se faire des titres au besoin.

IV.

Non-seulement J. C. devoit donner lui-même les livres de l'Ecriture Sainte & les déterminer pendant sa vie, mais encore il falloit qu'ils ne fussent pas sujets aux fautes des Copistes, & qu'ils eussent quelque caractere qui les distinguât ; autrement un Indien de bon sens ne peut les regarder que comme des livres ordinaires. Un tel miracle étoit plus nécessaire & plus raisonnable, que de ressusciter des morts. Ces divers prodiges, s'ils sont vrais, n'ont pu être utiles qu'aux hommes qui les ont vus : celui-ci opéreroit dans tous les tems.

V.

Les Auteurs des livres sacrés n'ont point donné leurs ouvrages comme infaillibles ; en tout cas ils auroient toujours été obligés de justifier leur mission, & que c'étoit le St. Esprit qui les inspiroit : mais bien-loin d'avoir cette prétention, ils nous ont laissé

leurs livres comme des livres ordinaires, & même comme des ouvrages qu'ils écrivoient ou à certains Peuples, ou à certains Particuliers. La disette des livres, le besoin d'autorité, enfin un motif humain les a divinisés. St. Luc écrit à Théophile, & dit de bonne foi, que voyant tant de personnes qui faisoient des livres, il lui avoit pris envie d'en faire un à son tour: *Quoniam quidem multi conati sunt ordinare narrationem, visum est mihi tibi scribere, optime Theophile;* & bien-loin de se vanter d'être inspiré du St. Esprit, il dit qu'il n'écrit rien qu'après s'être bien informé de tout. *Luc. Chap.* 1. *vers.* 1 & 2.

VI.

Pourquoi le langage de l'Ecriture n'est-il point naturel? Pourquoi toujours des allégories & des mysteres? C'est, dit-on, que les allégories & les paraboles sont du goût & du style des Orientaux: l'Ecriture n'est donc pas pour nous; elle n'est que pour eux: le St. Esprit n'est-il que d'Orient?

VII.

L'Ecriture nous donne en quelques endroits une belle idée de Dieu; l'Alcoran a de même ses beautés: mais aussi elle nous en donne souvent une idée bien peu digne de lui; elle le fait sujet à toutes sortes de passions, sur-tout de ressentiment, de repentir, de vengeance. Dieu se repent d'avoir fait l'homme. Dieu s'entretient avec le diable, dans le livre de Job. Il se donne la comédie; il cherche Adam dans le Paradis Terrestre. Il manque sur-tout souvent de prévoyance. Il fait, il défait en bien des endroits. Il choisit Saül, & le rejette. Que d'inconstance! que de légéreté! L'Histoire de Jonathas n'est-elle pas ridicule? Dieu n'est irrité que parce que ce fils malheureux, qui

ignoroit le vœu de ſon pere, mangea un peu de miel.

L'Ecriture eſt pleine de contradictions, parce que l'Eſprit de l'homme, qui en eſt Auteur, ne peut pas ſe ſoutenir, & avoir tout préſent. Elle fait dire à Dieu dans un endroit, qu'il ne punit point les enfans des crimes des peres; & dans un autre, qu'il fera ſentir les effets de ſa vengeance juſqu'à je ne ſais quelle génération.

VIII.

Jamais on n'accordera la généalogie que St. Matthieu fait de J. C., avec celle de St. Luc. Un Evangéliſte dit que J. C. eſt mort à trois heures, l'autre dit qu'il eſt mort à ſix. Le pere Mauduit, dans ſa Diſſertation ſur l'Evangile, dit que c'eſt ici une faute de Copiſte. Cette défaite eſt ce qu'on peut dire de plus raiſonnable ſur cette difficulté. Les Interpretes ne font aucune difficulté de reconnoître des fautes de copiſtes dans l'Ecriture, ſans prendre garde qu'ils s'expoſent à nous faire regarder l'Ecriture comme tous les autres livres ſujets aux mêmes inconvéniens. Si les copiſtes ſont tombés dans des fautes ſur des faits, qui m'empêchera de croire qu'ils y ſont tombés auſſi à l'égard des Dogmes? Et notre croyance dépendra de l'imagination des Copiſtes, de leur inattention ou de leur malice?

Les Peres de l'Egliſe ont ſenti toutes ces difficultés. Ils nous ont donné des explications bien ingénieuſes de l'Ecriture; mais enfin ils ſont convenus qu'il falloit beaucoup de ſoumiſſion & d'humilité. Mais plus on a de reſpect pour la Divinité, plus on doit éviter de s'expoſer de prendre des fables des hommes pour la parole de Dieu.

IX.

Nous lisons dans l'ancien Testament que Dieu s'entretenoit avec les Patriarches : il est même dit de Moïse qu'il parloit à Dieu : *sicut solet amicus loqui ad amicum, facie ad faciem & non in ænigmate.* Cependant le nouveau Testament, Act. des Apôt. Chap. 7. nous a détrompés, & nous a appris que ces entretiens ne se faisoient que par le ministere des Anges. Le Saint Esprit n'a donc pas dit vrai dans l'ancien Testament, ou il ment dans le nouveau. Si les Anciens n'ont jamais parlé avec Dieu, ils en étoient donc trompés; car ils se flattoient fort de parler à lui. L'Ecriture nous apprend qu'Abraham lui a parlé plusieurs fois; entre autres, qu'étant âgé de 99 ans, Dieu lui apparut pour la 6me. fois, & lui ordonna la circoncision, comme une marque d'alliance entre eux; puis qu'étant disparu, Abraham se fit circoncire : cependant ils ne parloient qu'aux Anges, qui recevoient leurs adorations comme Dieu même.

X.

Dieu est jaloux, dit l'Ecriture ; je ne veux point ici critiquer cette expression. Mais je demande pourquoi les Chrétiens Catholiques attribuent aux Saints qu paroissent leur attribuer les perfections de Dieu même, sans parler du culte qu'ils leur rendent? Ils leur adressent leurs prieres, comme si les Saints pouvoient voir ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Ils n'ont pas changé de nature, pour être Saints, & Dieu ne partage son immensité avec personne.

Les Catholiques regardent toujours Dieu comme un Roi : on ne va pas directement au Roi pour lui demander une grace ; on tâche de l'obtenir par l'entremise de quelqu'un de ses favoris. Il falloit bien don-

ner des favoris à Dieu, pour leur adresser la demande des graces qu'on vouloit obtenir par leur intercession.

XI.

N'est-il pas absurde que les moindres Théologiens de nos jours parlent plus exactement en matiere de Religion, que l'Ecriture même ? C'est une hérésie de dire simplement & sans distinction que J. C. est moins grand que son Pere. C'est pourtant ainsi que parle l'Ecriture. *Pater major me est.* N'est-ce pas induire le Peuple en erreur, & les Anciens n'avoient-ils pas raison de soutenir sur ce passage que J. C. est inférieur à Dieu le Pere ? L'Ecriture est pleine de façons de parler peu exactes & fort opposées à la saine Théologie.

XII.

Il ne faut point être surpris si l'Ecriture fait entretenir Dieu avec les hommes, puisqu'elle le fait causer avec le Diable. Ces conversations sont également opposées à l'idée qu'on doit avoir de Dieu. Ne se lassera-t-on jamais de regarder Dieu comme un Roi, comme un Pere, comme un Souverain ? Dieu ne s'entretient qu'avec lui-même : il habite dans une lumiere inaccessible. En nous formant, il nous a donné tous les organes qui doivent servir à nos actions. Nous ne pouvons agir que par les regles du mouvement, dont lui seul peut être l'Auteur. Qu'auroit-il donc à nous dire dans ses entretiens, quand même ils ne répugneroient point à l'idée que nous avons de lui ? Rien n'est plus absurde que ce que nous dit l'Ecriture de J. C., qu'il fut tenté par le Diable qui l'emporta sur une haute montagne, & lui promit de le mettre en possession de tout, *si cadens adoraveris me.* Si on lisoit une pareille ridiculité dans l'Alcoran, on se moqueroit des Turcs ; & parmi les Chrétiens, c'est la plus belle chose du monde.

XIII.

L'Ecriture nous dit d'un côté que Dieu nous damnera, si nous n'obfervons fes Commandements ; & d'un autre côté, que nous ne pouvons rien faire fans la grace : *fine me nihil poteftis ; non eft volentis, neque currentis, fed miferentis Dei.* Peut-on concevoir que Dieu nous puniffe de n'avoir point fait ce que nous ne pouvons faire fans lui ?

Quoi donc ! Dieu nous dira d'un côté que nous ne pouvons rien fans fa grace, & d'un autre il nous maltraitera quand nous n'aurons pas exécuté ce que nous ne pouvons faire fans lui ; & il nous fera même des reproches tendres, & nous dira qu'il n'a pas tenu à lui qu'il ne nous ait donné tous les fecours neceffaires ! *Quid potui facere tibi, vinea mea, & non feci ? perditio tua ex te, Ifraël ?* Que de contrariétés ! Que l'homme fe fait bien fentir dans toutes ces inventions ! Quand il veut nous faire voir la puiffance de Dieu, & la dépendance où nous fommes de lui, il nous dit que nous ne pouvons rien faire fans un fecours fpécial de fa puiffante Bonté ; & lorfqu'il veut nous entretenir de la juftice de Dieu, il jette fur nous toute la faute de nos malheurs.

XIV.

Si Dieu a parlé aux hommes, ce n'a été que pour leur apprendre ce qu'ils ne pouvoient favoir par eux-mêmes ; ainfi l'Ecriture ne doit nous apprendre que ce qu'il eft néceffaire que nous fachions pour le falut & que nous ne pouvions deviner. Combien de chofes inutiles dans l'Ecriture ? Dire que Dieu parle pour nous apprendre l'hiftoire de Job, de Judith, & bien d'autres que nous pouvions apprendre des Hiftoriens ! n'eft-il pas ridicule de dire que Dieu fe donne la peine de parler pour nous apprendre ces hiftoires ?

XV.

La clarté eſt la principale qualité que doit avoir un Ecrit dont la fin tend à inſtruire, *ornari præcepta negant*, *concenta doceri*. Il eſt étonnant que l'Eſprit de l'homme ſoit obligé de ſuppléer dans l'Ecriture à l'Eſprit de Dieu; qu'il en adouciſſe les facons de parler; qu'il avoue qu'il ſe ſeroit mieux exprimé. Je demande ſi expliquer l'Ecriture, n'eſt pas faire une injure atroce à Dieu. S'il a parlé, il a ſans doute bien parlé; & ſi l'Ecriture ne parle pas bien, & ſi elle a un beſoin continuel d'explication, c'eſt qu'elle n'eſt pas la parole de Dieu; & s'il me faut croire à l'explication que les hommes me donnent de l'Ecriture, ce n'eſt plus Dieu qui m'inſtruit, ce ſont les hommes.

XVI.

L'Arc-en-ciel, Dieu le donne, dit l'Ecriture, comme un ſigne de Paix. La belle choſe pour les Juifs ignorans! D'où vient donc que l'Arc-en-ciel à préſent eſt vu par des ſcélérats ſur la terre, dans la mer, ſur les collines, & dans les déſerts, où il n'eſt ſouvent vu de perſonne?

XVII.

Cajetan a remarqué qu'au 2me. Livre des Rois, chapitre 21., on lit Michol au-lieu de Mérob, ainſi qu'on peut voir au 1er. Livre de la même hiſtoire. St. Matthieu, ch. 27., a été trompé, ayant écrit Jérémie au-lieu de Zacharie. St. Marc, ch. 1, aſſure que le Texte qu'il rapporte eſt écrit en Eſaïe, & il l'eſt en Malachie; & quand il écrit que J. C. fut crucifié à trois heures, il ſe trompe, vu qu'il fut jugé ſeulement à ſix heures par Pilàte ſelon St. Jean, chap. 19. St. Luc ſe trompe ch. 3, quand il dit que Caïnam fut fils d'Arphaxad, & Salé fils de Caïnam; la Geneſe dit que Salé eſt

fils d'Arphaxad, (chap. 10.) & Salé fils de Caïnam, il se trompe encore quand il dit Act. des Ap. Ch. 7, que la Spelunque qu'Abraham acheta étoit fise en Sichem, vu qu'elle étoit en Hébron, & qu'il l'acheta des Enfans d'Hemor, fils de Sichem, non pas d'Ephron Hétheen, comme l'écrit Moïse; & lorsqu'il dit au même chap. qu'Hémor étoit fils de Sichem, vu que la Genese porte tout le contraire, & dit qu'Hémor étoit pere de Sichem, & non son fils.

CHAPITRE IV.

De Jesus-Christ.

I.

JEsus-Christ étoit un homme comme Moïse. L'imagination vive des habitans de l'Asie & de l'Afrique contribue beaucoup à les porter à des enthousiasmes: c'est pourquoi Jérusalem a été si féconde en Prophetes. Quand on considere la conduite de J. C., il n'est pas possible de se persuader qu'il ait été ce qu'on veut que nous croyions qu'il est. Il est venu, dit-on, pour nous instruire & pour nous sauver; cependant il n'a fait ni l'un ni l'autre: il ne nous a point instruits; il n'a converti personne. Il avoit XII Apôtres; un d'eux le trahit, & les autres l'ont abandonné quand on s'est saisi de sa Personne: la réalité l'a emporté alors sur l'imagination.

II.

En supposant qu'il fût possible que Dieu se fît homme, pour instruire les hommes, on ne sauroit pardonner à J. C. de s'être si mal acquitté de son devoir. Il ne nous a effectivement rien appris que quelques sentimens de morale que les Païens avoient enseignés avant lui d'une

maniere plus persuasive & plus nette. Il n'a enseigné aucun Dogme de Religion. Qu'on examine les principales vérités de Foi, J. C. n'en a jamais dit un mot: jamais il n'a prêché le mirale de sa naissance. Il n'a jamais parlé de la Trinité, des Sacremens, du péché originel. Voilà pourtant les quatre points fondamentaux de la Religion Chrétienne. Qu'on parle de bonne foi; il est certain que J. C. n'a pas instruit les hommes, & que son voyage est le plus chimérique de tous les voyages, même le plus inutile.

III.

Mais les hommes veulent du merveilleux & du céleste. Dieu ménage donc bien les hommes, qu'il n'ose leur dire qui il est. J. C. a été trente ans sur la terre, sans jamais avoir osé dire qui il étoit. Il ne s'est enhardi que pendant les trois dernieres années de sa vie; encore n'a-t-il jamais parlé clairement. J. C. comme homme étoit indispensablement obligé de dire qu'il étoit Dieu, autrement il a trompé les hommes pendant sa vie, & sur-tout pendant trente ans qu'il est demeuré dans le silence; & il étoit coupable seul de tous les sacrileges qu'on faisoit, en ne lui rendant aucun des devoirs dus à la Divinité, & en le méprisant quelquefois. Quoi donc! Dieu vient sur la terre, & il n'y fait rien! il s'étoit pourtant fait homme pour faire quelque chose: il n'a laissé aux hommes aucun monument de sa venue, aucuns livres, aucune trace. Dois-je m'en rapporter à quelques personnes prévenues qui ne l'ont divinisé & déclaré Dieu qu'environ 400 ans après sa mort dans le Concile de Nicée, dans l'an 325?

IV.

Ma raison qui me vient de Dieu, me dit qu'il n'y en a qu'un, que sa nature est infinie, qu'il ne sauroit faire qu'une Personne avec la divine; & on me dit

qu'il en fait trois. Or, pour croire que cela eſt, c'eſt bien le moins que je demande que celui-là même qui m'a donné cette raiſon qui m'en fait voir ſi clairement l'impoſſibilité, me diſe & m'aſſure que cela eſt. Il eſt venu ſur la terre pour nous l'apprendre ; il ne nous l'a point appris. Je ne dois donc pas m'expoſer à tomber dans l'Idolâtrie ſur le rapport de quelques hommes.

L'Evangile dit que J. C. a conſommé ſon Ouvrage avant de mourir; il n'y en a pas pourtant de plus imparfait. 1°. Les hommes ſont dans le même état où ils étoient avant la venue de ce prétendu Meſſie. 2°. J. C. n'a déterminé aucun point de notre foi ; & il devoit au contraire les déterminer tous, pour avoir conſommé ſon Ouvrage ; car la Religion Chrétienne n'a été dans ſa perfection que pluſieurs ſiecles après ſa mort. Or Dieu venant ſur la terre exprès pour nous l'enſeigner, nous l'auroit enſeignée, y auroit attaché un caractere incorruptible, & qui auroit été à l'abri de toute diſpute & critique des hommes. Rien de tout cela. L'Ecriture eſt pleine d'allégories; elle a beſoin d'interpretes & de commentateurs. Non, encore un coup, ce n'eſt pas là l'ouvrage de Dieu. 3°. Suppoſons encore que Dieu eût voulu nous inſtruire par les hommes, il les auroit inſpirés; au contraire J. C. a laiſſé les Apôtres dans des erreurs groſſieres : c'eſt un fait conſtant dans l'Ecriture. Ils ont même été ſujets à l'erreur, même après avoir reçu le St. Eſprit. St. Paul a convaincu St. Pierre d'erreur, &, pour le remarquer en paſſant, ils ont donc pu prêcher ſéparément des erreurs. Or, puiſqu'ils diſputoient ſur des faits de Religion, ils n'étoient donc point également inſpirés du St. Eſprit. 4°. Chaque Concile écumenique nous a appris quelque Dogme nouveau. Donc J. C. n'a pas achevé ſon ouvrage. Non : tant de contrariétés ne ſont pas l'Ouvrage de Dieu.

V.

Bien-loin que J. C. ait été dans le Temple lui-même prêcher l'inutilité des sacrifices des Juifs, il a fait tout comme les autres. La Sainte Vierge & Saint Joseph ont offert avec lui des sacrifices le jour de la Purification. Il alloit dans le Temple les bonnes fêtes, pour participer aux sacrifices avec le reste du Peuple. Dieu qui étoit sur la Terre pour instruire les hommes, ne leur disoit rien, & gardoit avec eux la même conduite.

VI.

Qu'est-ce que J. C., selon la Religion Chrétienne? C'est la seconde Personne de la Trinité, qui a bien voulu se faire homme, & s'humilier jusqu'à la mort de la croix pour satisfaire à la juste colere de son Pere, pour être le médiateur entre Dieu & l'homme, pour effacer le péché de notre premier Pere, & nous faire rendre à l'avenir un Culte digne de lui : *quot verba, tot errores.*

1°. On ne sauroit dire que J. C. ait bien voulu se charger de nos péchés pour satisfaire à son Pere, sans admettre en J. C. une volonté différente de celle de son Pere : l'un est l'offensé, l'autre la victime. Il n'a donc pas la même nature ; car la diversité de volonté, est une preuve de la diversité d'Essence.

2°. On ne peut s'empêcher de considérer ici le Pere comme une Personne bien emportée, & le Fils comme un Enfant de bon naturel, qui fait tout pour l'appaiser : que de foiblesses! Quel personnage fait-on jouer à Dieu?

3°. Dieu n'auroit pu ordonner la mort de son fils, sans ordonner le péché des Juifs qui l'ont fait mourir. Qu'on est heureux quand on peut voir toutes les conséquences d'un principe!

4°. La médiation ſuppoſe une foibleſſe mutuelle entre les deux partis ; on ne peut donc dire que J. C. eſt le Médiateur entre Dieu & l'homme , ſans admettre une imperfection, non-ſeulement en nous, mais encore en Dieu, & ſans nous rendre égaux.

Les Chrétiens oublient ſouvent leurs principes, & n'en voyent pas toutes les conſéquences. J. C. ne nous a pas réconciliés avec ſon Pere, comme avec la premiere Perſonne de la Trinité ; c'eſt avec Dieu qu'il nous a réconciliés. Il eſt médiateur entre Dieu & nous. Or J. C. eſt auſſi Dieu que ſon Pere. Donc il ne peut être Médiateur avec Dieu, puiſqu'il le feroit avec lui-même.

VII.

J. C. (dit l'Auteur de la Recherche de la Vérité, L. 5. chap. 5. après pluſieurs Peres de l'Egliſe) connoiſſant parfaitement la maladie & le déſordre de la nature, y a remédié de la maniere la plus utile pour nous & la plus digne de lui qui ſe puiſſe concevoir. Que de préjugés dans ces paroles ! Dire que Dieu remédie au déſordre de la nature, c'eſt dire que Dieu avoit mal fait la nature. Un Ouvrier ne remédie à ſon ouvrage que parce qu'il a une imperfection. S'il l'avoit bien fait tout d'un coup, il n'auroit rien à y remédier. D'ailleurs quelle eſt la réforme que J. C. a faite dans le monde ? Les hommes, quoi qu'on en diſe, ſont les mêmes qu'autrefois.

Les Philoſophes Païens nous ont enſeigné une morale pour le moins auſſi pure que celle de J. C. *Voyez les Offices de Ciceron.*

VIII.

Il eſt oppoſé à l'idée de Dieu, & ridicule de dire qu'il puiſſe être appaiſé par les Sacrifices. Dans le

ſacrifice rien ne périt aux yeux de Dieu. Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes : quand ils ſont offenſés, ils ſont ſatisfaits par la vengeance qui affoiblit & qui détruit quelquefois leurs ennemis. Or croyant offenſer Dieu, & ne voulant le venger que foiblement ſur eux-mêmes, ils ont cru devoir lui ſacrifier des animaux en leur place. Mais Dieu demande la conſervation & non la deſtruction de ſon ouvrage. Le Sacrifice de J. C. a d'ailleurs quelque choſe de plus indigne de Dieu & de plus oppoſé à tous ſes attributs, que les Sacrifices des Païens.

Les hommes lui font jouer la comédie pendant plus de 4000 ans; ils lui font demander des ſacrifices d'animaux; ils lui font dire enſuite que ces ſacrifices ſont très-inutiles, & qu'il ne veut que le ſacrifice de ſon fils. Il n'en avoit rien dit dans l'ancienne Loi; les Apôtres le publierent dans la nouvelle. Le beau ſecret, pour écarter de l'eſprit du Peuple le mépris qu'il fait ordinairement d'un ſupplicié!

Le ſacrifice de la Croix eſt encore une véritable comédie. J. C. a ſouffert comme homme; *Paſſus eſt ſub Pontio Pilato.* Il eſt mort comme homme. Or il eſt de foi, que dès l'inſtant de l'union de l'humanité avec le Verbe, J. C. étoit ſouverainement heureux. Tous les Peres nous apprennent qu'il falloit un effort tout puiſſant pour empêcher la gloire de J. C. de rejaillir ſur le Temple, & que, bien-loin que la transfiguration ſoit miraculeuſe, elle n'eſt, au contraire, qu'une ceſſation de miracles. Comment J. C. a-t-il donc pu ſouffrir ſur la Croix? S'il n'a pas ſouffert, comment ſommes-nous rachetés? Si on répond que ce n'eſt que par métaphore qu'il eſt dit que J. C. a ſouffert, comme ce n'eſt que par figure que l'Ecriture dit que Dieu ſe repent, on verra que toute la Religion Chrétienne n'a rien de réel, qu'elle eſt toute

métaphorique, & ne consiste par conséquent que dans l'imagination de ses Sectateurs.

IX.

On fait faire à Dieu tout ce qu'il peut pour nous sauver. *Quid potui facere &c.?* on le fait incarner; on le fait souffrir : hélas! s'il avoit voulu, nous serions tous sauvés; car la volonté de Dieu ne sauroit être inefficace. Dieu ne veut pas nous sauver, ou il joue la comédie; les Théologiens ne résoudront cette difficulté que par des paroles.

Si J. C. se fût montré au Peuple Juif après sa prétendue résurrection, toutes contestations étoient finies. On ne peut concevoir que J. C. ait demeuré plus de quarante jours sur la terre après sa résurrection, & qu'il ait évité le Peuple. Il n'étoit venu sur la terre que pour instruire les hommes & pour leur apprendre sa Divinité : rien n'étoit plus aisé, il n'avoit qu'à se montrer au Peuple qui l'auroit sans doute bien reconnu. N'est-il pas ridicule de dire qu'il ait ordonné à ses Apôtres de prêcher la résurrection & qu'ils en étoient les témoins? que ne se montroit-il? C'étoit le Peuple qu'il falloit pour témoin : cela seul l'auroit convaincu de sa Divinité. Quelle comédie dans la vie, dans la mort, dans la résurrection & dans l'ascension de J. C.! Il falloit qu'il mourût pour ressusciter. Il étoit venu pour s'en aller. Si J. C. est venu pour se faire connoître, pourquoi ne l'a-t-il pas fait? S'il n'est pas venu pour se manifester, pourquoi est-il venu? Qu'est-ce que trois ans d'instruction? Encore, quelle instruction!

Les hommes sont sujets à faire jouer ces plaisantes comédies à Dieu. Ils font mourir la Vierge par forme, & la font ressusciter quelques momens après. Ils la font monter au Ciel : mais il falloit la formalité de mourir.

X.

La douleur peut-elle honorer Dieu plus que le plaisir? Pourquoi veut-on que les douleurs de J. C. ayent honoré Dieu? Dieu n'est-il pas également l'auteur du plaisir comme de la douleur? L'envie, le penchant qu'ont les hommes de se reproduire, fait que jugeant de Dieu toujours par eux-mêmes, ils ont admis Dieu le Fils, & se sont même flattés qu'il les avoit faits à son image & ressemblance.

II.

Pourquoi les Apôtres ont-ils attendu l'Ascension & la Pentecôte, pour prêcher la résurrection de J. C.? Il falloit la prêcher quand on pouvoit dire, le voilà. J. C. a tout fait pour embrouiller, il a négligé les voyes les plus simples. Les Prophéties, dit-on, avoient prédit qu'il naîtroit d'une Vierge. Il est né d'une Vierge, dit-on, encore : mais qui pourroit le deviner? Elle avoit un mari. Il est étonnant que les Peres disent sérieusement que cela s'est fait ainsi pour tromper le Diable. Or, si le Diable même, qui a tant de pouvoir, ne pouvoit deviner que J. C. étoit le Messie, comment veut-on que les Juifs ayent pu le deviner? Les prophéties étoient donc bien obscures, puisque le Diable n'y entendoit goutte.

J. C. étoit venu pour instruire une infinie postérité, sans parler de la multitude qui vivoit de son tems. Il ne l'a pas fait : car que nous a-t-il laissé pour nous instruire? Une Eglise, c'est-à-dire des hommes comme nous, qui n'étoient alors qu'un très-petit nombre de personnes très-déraisonnables. Voilà la maniere humaine avec laquelle J. C. & les Apôtres ont commencé à introduire une Religion nouvelle qu'ils ont tirée de l'ancienne : *Non veni solvere, sed adimplere*; & cependant, quoique tout fût comsommé à la mort de J. C., &

& la Synagogue à tous les Diables, néanmoins tous les Apôtres & les premiers Chrétiens alloient dans le Temple prier Dieu comme les Juifs. *Petrus autem, & Joannes accedebant ad Templum ad horam orationis nonam*, *Act. Chap.* 3. *v.* 1; & quand ils prêchoient, ils disoient encore, *Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob.* v. 13.

XII.

On nous dit que la Loi de Moïse est une Loi de Sévérité, & la Loi nouvelle une Loi de Charité; l'exemple d'Ananie & de Saphire prouve le contraire. Je pardonne à St. Pierre la mort d'Ananie; mais lorsque trois heures après Saphire vient, pourquoi St. Pierre lui demande-t-il, *Dic mihi, mulier si tanti agrum vendidisti?* Ne le savoit-il pas? l'exemple d'Ananie ne suffisoit-il pas? Faut-il tuer dans la Loi de Charité? Il devoit lui dire au contraire charitablement: ma bonne Dame, ne me mentez pas, Dieu vient de punir votre mari. *Act. Chap.* 5. &c.

CHAPITRE V.

De l'Eglise & des Conciles.

I.

L'Eglise n'est autre chose qu'une Société d'hommes. Il y a autant d'Eglises que de Religions différentes. Si vous voulez que je regarde l'Eglise Chrétienne comme la véritable, je vous demande quel caractere elle a, pour exiger de moi un tel consentement?

Si l'Eglise Chrétienne se prétend infaillible, elle ne peut l'être sans avoir une connoissance infinie; mais, bien loin que l'Eglise ait une telle connoissance, on

remarque mille contradictions dans ses décrets. Il y a des bulles d'excommunication contre ceux qui disoient qu'il y avoit des antipodes : on se retranche, & on dit que l'Eglise n'est pas infaillible dans le fait, mais seulement dans le droit. Mais on voit que cette distinction vient de la foiblesse de l'Eglise ; on la veut faillible dans le fait, parce qu'il seroit facile alors de la convaincre de fausseté : les faits se prouvent ; au-lieu que, dans le droit, chacun a son opinion.

L'Eglise devroit être infaillible dans le fait, parce que le droit est ici lié avec le fait. C'est un fait que J. C. soit venu. C'est un fait que le St. Esprit soit descendu. C'est un fait qu'il ait dicté XIV. Epîtres à St. Paul. C'est un fait, ni plus ni moins, que de tant d'Evangélistes qu'il y avoit au commencement, le St. Esprit n'en ait inspiré que quatre. Or, si l'Eglise est faillible dans le fait, j'ai donc raison de douter qu'il y ait une Ecriture & un J. C. &c. L'Eglise n'a point de caractere sensible qui la distingue des autres Assemblées. Ce caractere étoit nécessaire. Les hommes ne sont-ils pas également l'ouvrage de Dieu ? Quelle vanité, ou plutôt quelle folie de croire qu'il aime plus ceux-ci que ceux-là ? On ne peut s'empêcher, selon ce beau systeme, de se représenter Dieu comme ces meres aveugles qui ont une prédilection déraisonnable pour quelques-uns de leurs enfans.

II.

Quel amour-propre de croire que Dieu nous a choisis pour être son Peuple particulier ! Est-ce que les autres Peuples n'ont pas le même rapport avec lui ? Le choix qu'on prétend que Dieu fit de la famille d'Abraham pour composer seule le Peuple Juif, est encore un étrange effet de l'amour-propre de ce

Peuple. Tous les commencemens de Monarchie ont toujours quelque chose de merveilleux, & le Ciel s'en mêle toujours.

Plusieurs Corps de l'Eglise Romaine s'accusent réciproquement d'avoir une Doctrine corrompue & hérétique. Tous ne conviennent pas où réside l'autorité de déclarer & d'exposer la Doctrine, si c'est dans le Pape, ou dans le Concile général; si ce n'est ni dans l'un ni dans l'autre considérés à part, ni dans tous les deux ensemble. Quand tout cela seroit certain, que d'embarras n'y trouveroit-on point? L'Eglise Chrétienne prétend à la gloire d'être Catholique, c'est-à-dire universellé : elle n'est pourtant qu'une très-petite Assemblée, par rapport à tous ceux qui sont hors de son sein; & J. C. l'a appellée *Pusillus Grex.*

Un Indien de bonne foi arrive en Europe, il éleve sa voix, & demande : qui m'assurera de la Révélation divine? qui de vous se prétend infaillible? L'Eglise Romaine paroît : c'est moi, dit-elle, qui suis infaillible. L'Indien s'apprête à l'écouter; mais auparavant il lui demande, quelle preuve me donnez-vous de l'infaillibilité dont vous vous flattez? C'est l'Ecriture, reprend l'Eglise : mais qu'est-ce que l'Ecriture, demande l'Indien? C'est un Livre inspiré de Dieu, répond l'Eglise. A quelle marque le connoîtrai-je, replique encore l'Indien? C'est moi qui vous en assure, ajoute encore l'Eglise. Si l'Indien est d'aussi bon sens que de bonne foi, a-t-il encore quelque chose à demander?

III.

Les erreurs ne se réforment pas tout d'un coup; aussi l'Eglise ne s'est établie que peu-à-peu, & les Mysteres n'étoient pas autrefois en un aussi grand nombre qu'aujourd'hui. Dieu n'auroit pas gardé cette con-

duite, s'il avoit révélé une Doctrine. Le progrès de l'Église est tout humain. On a commencé par séduire le Peuple, dans un tems où il n'y avoit point d'impression, où l'imagination seule régnoit, où les visions les plus extravagantes trouvoient des sectateurs. La diversité d'opinions étoit du goût du siecle. On en a d'abord imposé par un extérieur désintéressé, & par une Doctrine qui tient du merveilleux. Bien-loin que le Peuple n'embrasse pas une Religion contraire aux sens, elle est de son goût en ce point même. Elle n'auroit rien de merveilleux, si elle ne révoltoit les sens: de quelque maniere qu'on s'y prenne, il faut du merveilleux au Peuple, soit en favorisant les sens, soit en ne les favorisant point. Il aime ce qui lui paroît au-dessus de lui, & croit qu'on l'éleve quand on lui dit ce qu'il ne sent pas. Il est vrai qu'on lui offroit un crucifié: mais on lui disoit que ce crucifié avoit fait des miracles; qu'il étoit ressuscité, monté aux Cieux, qu'il étoit Dieu, que ce n'étoit que pour eux qu'il étoit réduit à cet état déplorable. C'est ainsi qu'on s'est attiré la compassion & la crédulité du Peuple, incapable de réflexion & d'examen. Les Prédicateurs parloient avec zele; la mort qu'ils souffroient avez constance, excitoit la pitié & la confiance du Peuple : le culte qu'on rendoit aux Martyrs, flattoit sa vanité. Quelques personnes d'esprit ont embrassé cette Religion dans la suite, ou par inconstance ou par singularité, ou par certaine envie de briller dans un nouveau parti, ou enfin parce qu'ils sentoient le ridicule de leur Religion naturelle. Souvent la peur d'un mal nous fait tomber dans un pire : mais lorsque par quelques circonstances particulieres, comme par l'envie de gagner une bataille, les Rois ont promis d'embrasser la Religion Chrétienne; lorsque cette promesse a réveillé leur ardeur dans le combat, que les soldats ont été animés par leur

exemple, & que les ennemis ſurpris d'une nouvelle vigueur ont été vaincus; enfin quand les Rois ſe ſont faits Chrétiens, leurs Peuples les ont ſuivis avec empreſſement. C'eſt alors que l'Egliſe eſt devenue puiſſante, & a abandonné inſenſiblement cet extérieur pauvre, qu'elle conſervoit avec le Peuple. Ses Chefs ont cru devoir vivre comme des Rois, qui en embraſſant leur Doctrine ſe ſoumettent à leur caprice. Enfin l'Egliſe a tant fait qu'elle s'eſt emparée de Rome, & ſe flatte d'avoir droit de commander à l'univers.

IV.

Il n'y a rien dont l'imagination échauffée ne ſoit capable. Les ſorciers croyent aller véritablement au Sabbat. St. Paul, renverſé par hazard de ſon cheval, crut ouir la voix de J. C. qui lui demandoit raiſon de la perſécution qu'il faiſoit à ſes Diſciples. La peur lui fit entendre ce qu'il n'entendoit pas, & de Perſécuteur il devint Apôtre, & prêcha peut-être l'Evangile de bonne foi. Son imagination échauffée lui fait croire dans la ſuite qu'il étoit élevé au 3me. Ciel. Il ſe flatte même que J. C. en perſonne l'a inſtruit; il s'en vantoit parmi ceux de ſon Parti, qui le regardoient comme un des principaux Chefs. Ainſi celui qui pendant la vie de J. C. n'avoit jamais eu la curioſité d'approfondir un ſeul de ſes prétendus miracles, eſt tout d'un coup converti par ſa chûte; il change en prodige la honte d'être mauvais Ecuyer.

V.

Il n'y a point encore eu de ridiculité qui n'ait eu des ſectateurs, ce qui doit humilier ceux que l'approbation des hommes flatte. La Religion des Païens couvroit autrefois la face de la terre. Elle ſe conſerve encore dans les vaſtes region de l'Orient. Donnez-

moi une douzaine de personnes à qui je puisse persuader que ce n'est pas le soleil qui fait le jour, je ne désespere pas que des Nations entieres n'embrassent cette opinion. Quelque ridicule que soit une pensée, il ne faut que trouver le moyen de la maintenir quelque tems. La voilà qu'elle devient ancienne, elle est suffisamment prouvée.

Il y avoit, sur le Parnasse, un trou, d'où sortoit une exhalaison qui faisoit danser les chêvres, & qui montoit à la tête : quelqu'un qui en fut entêté, se mit à parler sans savoir ce qu'il disoit, & dit par hazard quelque vérité. Aussi-tôt il faut qu'il y ait quelque chose de divin dans cette exhalaison. Elle contient la science de l'avenir : on commence à ne s'approcher plus du trou qu'avec respect. Les cérémonies se forment peu-à-peu. Ainsi naquit l'Oracle de Delphes ; & comme il devoit son origine à une exhalaison qui entêtoit, il falloit absolument que la Pythie entrât en fureur pour prophétiser. Qu'il y ait une fois un Oracle d'établi, il va bientôt s'en établir mille. Si les Dieux parlent bien là, pourquoi ne parleront-ils pas ici? Le Peuple frappé du merveilleux de la chose, & avide de l'utilité qu'il en espere, ne demande qu'à voir naître des Oracles en tous lieux ; & puis l'ancienneté survient, qui leur fait tous les biens du monde. Ajoutez à tout cela que dans le tems de la premiere institution & des Dieux & des Oracles, l'ignorance étoit beaucoup plus grande qu'elle ne le fut dans la suite. La Philosophie n'étoit pas encore née, & les superstitions les plus extravagantes n'avoient aucune contradiction à essuyer de sa part. Il est vrai que ce qu'on appelle le Peuple, n'est jamais fort éclairé.

VI.

L'Eglise est entiérement maîtresse de la Foi, & ne se soumet qu'en apparence à l'Ecriture : l'Eglise ayant

ajouté, diminué, comme il lui a plu, au Culte ancien, elle s'est avisée d'un expédient par lequel elle peut soutenir ce qu'elle a fait sans choquer l'autorité de l'Eglise, qui est d'enseigner en même-tems que c'est à l'Eglise d'interpréter l'Ecriture. Ainsi l'Ecriture ne peut dire que ce qu'il plaira à l'Eglise de lui faire dire; & l'Ecriture n'a qu'un vain titre d'honneur, tandis que l'Eglise a le souverain pouvoir & l'indépendance absolue. Ce n'est pas seulement aux Chrétiens à lire & à examiner l'Ecriture; l'Eglise la lira & l'examinera pour eux, & leur dira que ce qu'elle enseigne est tiré de l'Ecriture; & c'est à vous à le croire, sinon vous êtes damné : bel expédient dont l'Eglise se sert pour vous faire suivre ce qu'elle enseigne. Ainsi elle ne peut être jugée que par l'Ecriture interprétée par elle-même. Une personne se soumet à une Loi : mais elle ne veut qu'aucune autre personne qu'elle-même puisse interpréter, examiner, lire même cette Loi.

VII.

Que les riches étoient malheureux dans les commencemens de l'Eglise, & selon l'Evangile ! Qu'ils sont heureux aujourd'hui, selon la pratique de l'Eglise ! Car enfin qu'un riche meure, toute l'Eglise prie pour lui, & prend ses habits de deuil; les Prêtres s'enrhument à force de crier ; les cierges ne sont pas épargnés; Messes par-tout; & le tout pour de l'argent: comme si le Sacrifice de J. C. ne suffisoit pas une fois, on le renouvelle des milliers de fois. Qu'un pauvre meure, une misérable croix de bois fait toute sa pompe funebre ; on le jette dans quelque recoin du Cimetiere ; pas seulement la moindre priere pour son ame. Il n'a point d'argent pour en acheter : c'est tout dire. Prendre de l'argent pour prier pour les morts, & tirer un grand revenu d'une erreur, c'est une impos-

ture impie, & une imposition sacrilege qu'on met sur le Peuple ignorant & aveugle.

VIII.

Les Conciles sont une preuve de la fausseté de la Religion. Car qu'est-ce qu'un Concile? C'est une assemblée d'hommes qui, après avoir bien disputé, conviennent entre eux qu'ils proposeront au reste des hommes une telle ou telle proposition comme une vérité que Dieu a révélée. Il dépend donc uniquement de la fantaisie des hommes, de déclarer quelles sont les propositions révélées. Sommes-nous raisonnables, de donner aux hommes une telle autorité sur notre raison? Non, puisque la Religion Chrétienne devoit se transmettre dans la suite de tous les siecles, elle devoit être certaine en tous ses points, tout devoit être déterminé par le Messie; le contraire est une preuve de la foiblesse de l'homme, qui ne sauroit tout prévoir. Si le St. Esprit présidoit aux Conciles, comme on le prétend, on n'y verroit pas tant de brigues, ni tant de disputes; ils ne dureroient pas si long-tems.

Pourquoi le St. Esprit sera-t-il plus dans un Concile général, que dans un Concile national? Est-ce qu'une nation ne l'intéresse pas assez? Combien faut-il donc de Personnes pour l'intéresser? D'où vient donc que J. C. a dit, *où seront deux ou trois*, &c.?

Les anciens Conciles ne valoient point une de nos assemblées du Clergé; cependant ils étoient infaillibles, & celles-ci ne le sont pas.

Puisque Dieu agit toujours par les voyes les plus simples, pourquoi lui fait-on chercher tant de mysteres? Il prend la peine de s'incarner, & ne nous apprend rien. Il est avec ses Apôtres, & les laisse aussi bêtes qu'auparavant. Des Conciles, c'est-à-dire des hommes, nous instruisent de ce que nous devons croi-

re, après avoir bien disputé entre-eux avant que de pouvoir convenir de quelque chose. Souvent même, par ménagement, ils s'expliquent d'une maniere équivoque qui donne gain de cause aux deux Parties. Est-ce ainsi que Dieu parle?

L'inspiration ou l'assistance du St. Esprit dans l'Eglise, est une pure imagination. Si le St. Esprit inspiroit l'Eglise, elle n'auroit jamais excommunié ceux qui soutenoient qu'il y avoit des Antipodes; on ne verroit pas tant de Bulles contraire les unes aux autres; on n'auroit jamais vu deux Papes s'excommunier réciproquement; &, ce qu'il y a de plus plaisant, des Saints des deux partis de ces deux Papes: on ne disputeroit pas dans les Conciles avec tant de chaleur & d'opiniâtreté, si on n'y faisoit rien que par l'inspiration du St. Esprit. Enfin ou ne remarqueroit pas, dans l'Eglise, toutes les mêmes foiblesses qu'on observe dans toute autre secte que ce soit.

X.

C'est l'orgueil des Savans qui a introduit dans l'Eglise tant de questions nouvelles & épineuses, & qui a obligé le Peuple a recevoir leurs sentimens comme des révélations anciennes, quoiqu'on n'en remarque aucune trace dans l'Antiquité. C'est la cupidité & l'ambition de quelques autres, qui a introduit les Dogmes qui favorisoient leurs intérêts temporels. La Cour de Rome inspire du respect pour les indulgences & pour les dispenses: qu'on cesse de les acheter, on vous enseignera que Dieu n'exempte personne de la Loi, que le St. Esprit a dictée à son Eglise.



CHAPITRE VI.

Des Peres de l'Eglise & des Martyrs.

I.

LA Postérité consacre les monumens de l'Antiquité, & nous avons naturellement du respect pour ce qui a été long-tems avant nous.

Que d'habiles gens, qui ont écrit de nos jours avec plus d'érudition, d'éloquence, de justesse d'esprit, de force & de précision, que les Augustins & les Jérômes ! Néanmoins qu'on mette dans la balance du vulgaire, le nom d'Augustin d'un côté, & ceux de quelques modernes ; combien en faudroit-il pour l'enlever?

Les Peres cependant étoient des hommes comme les autres, leurs écrits sont remplis d'erreurs ; à parler même en Chrétien, il n'y en a pas un qui ne soit tombé dans quelque opinion erronée. St. Cyprien a soutenu que le Baptême des Hérétiques étoit inutile. St. Jérôme & St. Augustin ont eu de cruelles disputes sur les faits de Religion.

Les plus anciens Peres de l'Eglise étoient des Apostats de la Religion de leurs ancêtres : ils ont introduit dans la Religion Chrétienne les erreurs de leur Philosophie & la plupart des coutumes du Paganisme ; un renversement d'imagination, dans un tems plein de sectes, où l'on faisoit gloire de donner dans les partis, a été la grace efficace de leur conversion.

II.

Les Peres de l'Eglise n'ont point parlé avec exactitude & justesse d'esprit ; ils se sont toujours servis d'un style oratoire & allégorique ; l'Allégorie plaît au

Peuple, elle l'amuse & attire son admiration. On suit toujours le goût & le génie de son siecle. Lorsque l'allégorie étoit à la mode, tout le monde allégorisoit: mais, encore un coup, l'allégorie n'est qu'une figure d'imagination qui ne prouve rien.

Le vulgaire, qui a naturellement du respect pour l'antiquité, regarde les anciens Peres comme des hommes extraordinaires qui avoient commerce avec le St. Esprit, comme il croit que les Patriarches s'entretenoient avec Dieu. Le Peuple n'a pas en cela assez bonne opinion de lui-même; il ne sait pas qu'il n'y a point en Dieu d'acception de personne, (comme parle l'Ecriture.) Tous les hommes lui sont également chers. Il est notre Pere commun. Il ne s'est pas plus entretenu avec les anciens, qu'il s'entretient avec nous. L'Ecriture ne nous dit pas des Anges ce que les Peres nous en disent, sur-tout Denis dans sa Hiérarchie. Où a-t-il pris tant de belles choses?

III.

L'imagination échauffée est la cause du martyre; pour en convenir, il n'y a qu'à faire attention qu'il n'y a point eu encore de Religion qui n'ait eu ses martyrs. Les Chefs de Religion ont péri la plupart d'une mort violente. Toutes les héréſies ont eu leurs Saints qui ont souffert la mort pour les défendre. Ceux que nous appellons Fanatiques dans les Cévennes, passent pour des martyrs en Hollande & en Angleterre. On leur écrit des Lettres touchantes pour les animer à persévérer dans la foi. Chacun juge des choses selon la situation où il se trouve, & selon ses préjugés. La plupart de ceux qui vont au Japon souffrir le martyre, ne sont pas en état de répondre à une difficulté que leur proposeroit un Indien de bon sens. Ils meurent pourtant pour soutenir leur Religion, ce qui fait voir

que c'eſt l'enthouſiaſme & non la raiſon qui les guide.

IV.

A force d'entendre dire ou de vouloir perſuader quelque choſe, on la croit ſoi-même, ſur-tout quand on eſt né avec une forte imagination, telle que l'ont ceux du Pays des anciens Chrétiens. Enfin la conduite des autres n'eſt pas une regle pour nous. Si les martyrs ſont morts, ils avoient leurs raiſons : je mourrois comme eux, ſi j'étois perſuadé. Mais parce que je ne conçois pas le motif de leur martyre, & que l'imagination ſeule peut en être la cauſe; que d'ailleurs cette preuve eſt équivoque, puiſque je vois des martyrs dans toutes les Religions, je ne conclurai pas que la Religion Chrétienne eſt la véritable à cauſe de ſes martyrs. Les Peres de l'Egliſe diſoient que c'étoit la cauſe, & non le ſupplice, qui faiſoit le martyre ; & c'eſt un axiome de Religion que, *Cauſa Martirem facit, non pæna.* Ainſi, quand on conclut que la Religion Chrétienne eſt véritable parce qu'elle a eu des martyrs, on ſuppoſe ce qui eſt en queſtion.

Puiſque nous ſavons que les premiers Chrétiens n'étoient dans leur Religion que par enthouſiaſme, & puiſqu'il y a des martyrs dans toutes les Religions, même les plus extravagantes, comme dans les Indes, même de nos jours, dans la Religion réformée chaſſée de France, il faut trouver un caractere particulier qui puiſſe diſtinguer les vrais martyrs d'avec les faux.

V.

Bien-loin que les martyrs ſoient une preuve de la véritable Religion, au contraire ils ſont autant de témoins de la fauſſe. Car il eſt injurieux à Dieu de dire qu'il livre au dernier ſupplice ceux qui croyent à ce

qu'il a révélé. D'ailleurs les martyrs font connoître que la Religion étoit mal établie, & la révélation peu constante, puisqu'il y avoit dans le même-tems des hommes de bonne foi qui croyoient, dit l'Evangile, rendre un grand service à Dieu, en tuant des scélérats, des imposteurs, des perturbateurs du repos public, lorsqu'ils faisoient mourir les martyrs.

CHAPITRE VII.

Des Prophetes & des Prophéties.

I.

L'Avenir est entiérement caché aux hommes, parce que n'étant point encore par rapport à eux, il ne peut pénétrer dans leur esprit par aucun sens; & que d'ailleurs ce qui n'est pas, n'ayant aucune propriété, les hommes ne le peuvent savoir que par la révélation de celui par qui tout existe. Non-seulement les hommes ignorent l'avenir, mais il est encore entiérement caché à tout esprit créé, & cela par la même raison. Ainsi on se trompe quand on croit que le Diable a révélé l'avenir aux Païens, & qu'il inspire encore aujourd'hui ceux qu'on appelle sorciers. Rien de tout cela ne peut être. Ce ne sont que des fantômes de l'aveugle imagination des hommes.

Les Juifs avoient donc raison quand ils défioient les Païens de leur déclarer l'avenir : mais voyons s'il y a eu parmi les Juifs des hommes qui ayent eu cette connoissance.

D'abord j'observe une grande confusion, un grand embarras, des équivoques & des allégories éternelles dans toutes les Prophéties ; & il est surprenant que nos Théologiens d'aujourd'hui disputent encore du sens

qu'on doit leur donner. Oui : le sens des Prophéties les plus claires n'est point encore déterminé, ni parmi les Juifs, ni parmi les Chrétiens, comme je le vais bientôt remarquer. Où est donc le merveilleux des Prophéties, si elles sont pleines d'obscurité? Quel est donc le caractere qui les distingue des Oracles des Païens, & des Prophéties des autres Peuples? Car enfin il y a des Prophéties par-tout; les hommes ont toujours aimé le merveilleux; plus ils sentent leur foiblesse, plus ils veulent en sortir par des prodiges. Enfin les Prophéties, pour faire quelques impressions sur des esprits sains & exempts de préjugés, doivent être claires & débarrassées de toute équivoque.

II.

Si les Prophéties avoient été claires, les Juifs, qui en étoient les dépositaires, se seroient sans doute convertis, quand ils en auroient vu l'accomplissement. Les Prophetes, dit-on, paroissent être les Evangélistes de J. C. Les Juifs méditent éternellement sur ces Prophéties; ce J. C. si clairement annoncé, arrive parmi eux, il y demeure trente-trois ans, & les Juifs ne le connoissent pas; ils soutiennent même que ce n'est pas de lui que leurs Prophetes ont voulu parler. Qui sont donc les hommes qui doivent se rendre aux Prophéties, sinon ceux qui parlent & qui entendent la Langue naturelle en laquelle elles ont été écrites, & qui en ont toujours été les dépositaires? Est-ce donc l'Eglise Chrétienne qui doit en déterminer le sens? Elle est donc juge en sa propre cause! Qu'elle se fasse des titres tant qu'elle voudra : ils satisferont son imagination, mais ils ne convaincront pas ma raison.

Ceux qui lisent les prieres de l'Eglise, peuvent y remarquer qu'elle se donne une liberté entiere d'in-

terpréter les Prophéties comme il lui plaît, & les passages de l'Ecriture. On prétend même qu'il est de foi que l'Eglise a cette autorité.

Ces interprétations allégoriques qui ne prouvent rien, & qui dépendent uniquement du génie de celui qui allégorise, révoltent la raison d'un Indien de bon sens, bien-loin de le persuader : mais ce que je trouve de plus remarquable, c'est que l'Eglise ajoute à l'Ecriture ce qui lui plaît. David a dit, *Dominus regnavit, decorem indutus est*, & l'Eglise dit que David a dit aux Nations, *Dominus regnavit à ligno;* ce qui est faux. *Impleta sunt quæ concinit David fideli carmine, dicens in nationibus, regnavit à ligno Deus.* Jamais David n'a dit ces paroles, de quelque version qu'on puisse se servir.

III.

L'Ecriture nous apprend que J. C., après la résurrection, ouvrit l'esprit à ses Apôtres pour leur donner l'intelligence de l'Ecriture. *Tunc aperuit eis sensum, ut intelligerent scripturas.* S'il faut un tel miracle pour entendre les Prophéties, elles ne sont d'aucune utilité, puisque la raison naturelle ne sauroit les comprendre ; & Dieu auroit plutôt fait de nous tourner tout-à-coup, par miracle, du côté de la Religion Chrétienne, que de nous faire marcher par tous ces degrés. Mais que dis-je ? Ce n'est pas Dieu qui tient une conduite si irréguliere, ce sont les hommes qui le font toujours agir à leur maniere.

IV.

Je n'entrerai point dans un grand détail pour faire voir que les Prophéties sont très-obscures, que tout s'y sent de l'enthousiasme Asiatique & du mystere des Caldéens ; que ce qui paroît clair selon la vulgate, a

un sens tout contraire selon le Texte original qui est le seul que le Saint-Esprit a révélé : que ce qu'on nous dit aujourd'hui être une Prophétie, est un fait arrivé naturellement, & qui ne portoit avec lui aucun caractere de Prophétie; qu'ainsi il est ridicule de vouloir que je regarde le Peuple Juif comme un Peuple tout prophétique. Dieu n'a point exigé cela de moi, & sur ce pied-là je vais trouver toute la Religion de Mahomet dans la conduite du Peuple Juif. Si David, dans ses vieux ans, demande, pour se réchauffer, la chaleur naturelle de la plus belle fille de son Peuple; St. Augustin & les autres Peres de l'Eglise n'ont point de droit de m'obliger à regarder cette action comme une Prophétie de l'union de J. C. avec l'Eglise, & de la pureté de la Ste. Vierge.

V.

Je ne m'arrêterai pas à faire voir que Dieu ne se conduit pas allégoriquement, que les allégories ne prouvent rien, que l'allégorie est une figure qui tient toute sa réalité de l'imagination de son Auteur, & surtout en matiere si sérieuse que la Religion. L'allégorie est entiérement bannie de la démonstration, & de tout discours qui ne doit que convaincre l'esprit. J'examinerai seulement celle de toutes les Prophéties dont on a fait le plus de bruit, & qu'on dit être la plus claire. La voici.

Jacob, avant de mourir, fit venir devant lui tous ses enfans, & leur donna à tous sa Bénédiction : quand le tour de Juda fut venu, il lui dit, *non auferetur sceptrum de Juda, donec veniat qui mittendus est*. Or, dit-on, le sceptre a été enlevé de Juda quand J. C. est venu; donc voilà cette Prophétie accomplie; donc J. C. est celui qui devoit être envoyé. D'abord, il est certain que les Juifs entendent diversement le mot

Hé-

Hébreu que nous traduiſons par celui de ſceptre. Les uns diſent que l'Hébreu ſignifie perſécution, tribulation ; & que Jacob a dit à ſon fils que les Juifs ſeroient toujours perſécutés, juſqu'à la venue de celui qui devoit les délivrer de tous leurs maux. Quelques-uns même prétendent que ces paroles ſe ſont accomplies en la perſonne de Moïſe, & que Jacob dit ſeulement à ſes enfans qu'ils ſeroient toujours perſécutés en Egypte, juſqu'à ce que fût venu celui qui devoit les délivrer de leur eſclavage. Les Docteurs Chrétiens qui veulent tous qu'on traduiſe le mot Hébreu par celui de ſceptre, ne conviennent pas non plus du ſens de ce paſſage. Leur diſpute roule ſur ce qu'on doit entendre par Juda. Les uns diſent qu'on doit entendre tout le Peuple Juif ; & que le ſceptre n'a été véritablement ôté à ce Peuple, que quand les Romains ſe ſont rendus maîtres de la Judée : d'autres, au contraire, diſent qu'on ne peut raiſonnablement entendre ce mot du Peuple Juif, & qu'il ne faut l'entendre que de la Tribu de Juda en particulier ; parce que, diſent-ils, Jacob a prétendu donner une bénédiction ſpéciale, & marquer un caractere particulier à chacun de ſes enfans. Ils ajoutent que ſi l'on veut entendre ce mot, Juda, de toute la nation Juive ; il eſt évident que le ſceptre en a été bien des fois ôté par ſes ennemis, & ſur-tout par la captivité de Babylone, ſans que le Meſſie ſoit venu : or, diſent-ils, s'il y a un temps où le ſceptre ait été enlevé aux Juifs ; & que le Meſſie ne ſoit point venu, cette marque étoit trop équivoque pour être une véritable Prophétie. Les Peres, au contraire, diſent qu'on ne peut interpréter ce mot de la Tribu de Juda uniquement, parce que, diſent-ils, il eſt évident, par l'hiſtoire, que le ſceptre a paſſé en d'autres mains ſans que le Meſſie ſoit venu. Les Juifs ont été gouvernés par des juges. Saül

n'étoit pas de la Tribu de Juda. *Postulaverunt Regem, & dedit illis Saül filium Cis, virum de Tribu Benjamin. Act. Ch.* 13, *v.* 21. Le Royaume a été divisé, & il s'est trouvé qu'onze Tribus toutes entieres n'avoient qu'un Roi particulier. Long-tems avant la venue du Messie, le Peuple Juif étoit gouverné par des Pontifes, & chacun sait que les Pontifes étoient de la Tribu de Lévi. Les Machabées n'étoient pas de la Tribu de Juda. Ainsi, disent-ils, il étoit plus raisonnable d'entendre ces mots du Peuple Juif entier; & s'il est vrai que ce Peuple ait été en captivité, il est certain, disent-ils, que, dans sa captivité même, il étoit toujours gouverné par des Pontifes de la nation. On pourroit repliquer à ceux-ci, qu'il paroît par le Nouveau Testament, que quoiqu'Hérode fût Roi de la Judée, les Juifs étoient pourtant toujours gouvernés par des Pontifes. Chacun sait ce qui en arriva à la mort de J. C. Le principal motif que les Juifs ont eu de le faire mourir, a été qu'ils appréhendoient que les Romains venant à savoir qu'il y avoit parmi eux un Perturbateur du repos public, ne leur ravissent l'autorité qu'ils avoient encore. *Venient Romani, & subvertent gentem nostram.* Il fut conduit devant Anne & Caïphe : le sceptre n'étoit donc pas entiérement ôté des Juifs. Enfin, de quelque côté qu'on se tourne, un esprit juste ne peut faire convenir cette Prophétie au tems que J. C. est venu.

VI.

Tout le monde se mêloit de prophétiser parmi les Juifs; d'abord que Saül fut élu Roi, il se mêla aussi de faire des Prophéties. Enfin toute Prophétie qui est équivoque, n'a pas plus de caractere pour nous convaincre, que les Quatrains qu'on voit à la tête de quelques Almanachs.

VII.

Le mystere est ordinairement une marque d'erreur, ou de foiblesse. La vérité est claire. Quelle raison auroit pu avoir Dieu de dicter des Prophéties obscures, puisqu'il ne donnoit ces Prophéties, comme on en convient, que comme une preuve convaincante de la Religion ?

VIII.

Virgile a fait une Eglogue à la louange de Pollion. Il a dit que sous son Consulat on verroit arriver mille merveilles. Tous les Commentateurs Chrétiens se sont avisés de regarder cette Eglogue comme une Prophétie de la venue de J. C. Assurément Virgile ne croyoit pas avoir jamais l'honneur de se voir parmi nos Prophetes, & d'avoir Isaïe & Jérémie pour confreres. Les Prophéties de ceux-ci regardent autant J. C., que l'Eglogue de celui-là. On peut appliquer à J. C. ce que Virgile a dit de Pollion : on peut lui appliquer aussi ce que les anciens Prophetes ont dit en diverses occasions. L'allégorie applique tout à mille sujets différens ; mais, encore un coup, elle ne prouve rien. On voit quantité de ces applications dans les Epîtres & Evangiles. Ce qui est dit dans l'Ecriture de la sagesse éternelle, l'Eglise l'applique à la Ste. Vierge fort ingénieusement. Les lamentations que Jérémie faisoit autrefois au sujet de la captivité de Babilone, on les applique à la derniere destruction de Jérusalem. Tout ce qui a eu parmi les Juifs une application littérale en son tems, l'allégorie le fait entendre de la nouvelle Eglise ; &, pour finir par un trait bien remarquable, on applique à J. C. & à l'Eglise, les sales entretiens de Salomon avec sa maîtresse. J'en rapporterois volontiers quelques traits : mais ceux qui voudront en juger

par eux-mêmes, n'ont qu'à lire le Cantique des Cantiques.

IX.

Qu'eſt-ce encore que ces prétendues ſemaines de Daniel, après leſquelles le Meſſie doit venir ? On peut les expliquer comme on veut : l'Egliſe dit que ce ſont des ſemaines d'années, & moi je dis que ce ſont des ſemaines de ſiecles, de mois, &c. Le Prophete ne s'eſt point expliqué, parce qu'il n'en ſavoit rien ; il a parlé en homme. Si Dieu avoit dicté des Prophéties, elles auroient eu un caractere de clarté qui les auroit diſtinguées des autres manieres équivoques de deviner, dont les hommes ſe ſervent. Les Devins ont trouvé l'art de maſquer leur foibleſſe ſous l'apparence de l'enthouſiaſme ; ils ne parlent plus le langage des hommes quand ils ſont ſur le ſacré Trépied : mais Dieu qui n'auroit fait ces Prophéties que pour les hommes, auroit parlé avec une ſimplicité digne de lui, & proportionnée aux lumieres qu'il a bien voulu nous donner.

X.

Il y a, dans l'embarras des Prophéties, un ſecond merveilleux qui plaît aux hommes ; c'eſt qu'on devine des énigmes. L'enthouſiaſme des Prophetes eſt tout humain, & tout ſemblable à celui des anciens Païens & des femmes tranſportées ſur le ſacré Trépied. Dieu n'agit pas par fureur, ni par tranſport, ni par figure. Encore un coup, les Prophéties doivent être claires & ſimples, pour perſuader.

XI.

La Prophétie *Ecce Virgo concepiet*, ne pouvoit pas être un ſigne ; car les Juifs regardoient la Ste. Vierge comme une femme ordinaire. Elle avoit un mari ; qui

pouvoit deviner qu'elle n'usât point de la liberté conjugale? Les occasions où les Prophéties ont été rendues, ont toutes eu, à la lettre, un sens littéral bien différent de celui de J. C.

Lorsque Xerxès fondit sur la Grece avec toutes les forces d'Asie, les Athéniens consulterent l'oracle d'Apollon. La Pythie leur donna pour réponse, que Minerve, protectrice d'Athenes, tâchoit en vain, par toutes sortes de moyens, d'appaiser la colere de Jupiter; cependant qu'en faveur de sa fille, il vouloit bien souffrir que les Athéniens se sauvassent dans des murailles de bois; & que Salamine verroit la perte de beaucoup d'enfans chers à leurs meres, soit quand Cérès seroit dispersée, soit quand elle seroit ramassée. Sur cela Oenomaus perd entiérement le respect pour l'oracle de Delphes. Le combat du pere & de la fille, dit-il, sied bien à des Dieux; il est beau qu'il y ait dans le Ciel des inclinations & des intérêts si contraires. Jupiter est courroucé contre Athenes; il a fait venir contre elle toutes les forces de l'Asie: mais s'il n'a pu la miner autrement, s'il n'avoit plus de foudres, s'il a été obligé d'emprunter des forces étrangeres, comment a-t-il eu le pouvoir de faire venir contre cette Ville tant d'ennemis? Après cela cependant, il permet qu'on se sauve dans des murailles de bois. Sur qui donc tombera sa colere? Sur des pierres? Beau Devin! Tu ne sais point à qui seront les enfans dont Salamine verra la perte; s'ils seront Grecs, ou Persans. Il faut bien qu'ils soient de l'une ou de l'autre armée: mais tu ne sais pas du moins qu'on verra que tu ne le sais pas. Tu caches le temps de la bataille sous ces belles expressions poétiques, soit quand Cérès sera dispersée, soit quand elle sera ramassée. Tu veux nous éblouir par ce langage pompeux: mais ne sait-on pas qu'une bataille se donne au tems des semailles, ou de la

moiſſon? Apparemment ce ne ſera pas en Hyver. Quoi qu'il arrive, tu te tireras d'affaires par ce moyen : ſi les Grecs perdent la bataille, ce Jupiter que Minerve tâche de fléchir, aura été inexorable ; s'ils la gagnent, Jupiter s'eſt enfin laiſſé fléchir. Tu dis qu'on fuye dans des murailles de bois ; tu conſeilles, tu ne devines pas : moi qui ne ſais point deviner, j'en euſſe bien dit autant. J'aurois bien jugé que l'effort de la guerre ſeroit tombé ſur Athenes, & que, puiſque les Athéniens avoient des vaiſſeaux, le meilleur parti étoit de ſe mettre en mer. Ainſi les Chrétiens ſe tirent d'affaire, ſoit que Dieu puniſſe ou récompenſe les bons & les méchans, ou quand ils prient & qu'ils n'obtiennent pas l'effet de leurs prieres, malgré les promeſſes de J. C.

Une des choſes qui marque que les hommes ſe mêloient des Oracles, c'eſt l'ambiguité des réponſes, & l'art qu'on avoit de les accommoder avec tous les événemens qu'on pouvoit prévoir. St. Paul diſoit, il y a 1720 ans & plus, que l'Ante-chriſt alloit venir, & on l'attend encore.

Reſuſcitans Jeſum ſicut & in Pſalmo 2. ſcriptum eſt, filius meus es tu, ego hodie genui te. Act. Chap. 13, v. 33.

La Prophétie n'eſt-elle pas claire, ſi on veut prouver la génération du Verbe? On cite auſſi cette Prophétie, *hodie genui te, & rurſum ego ero illi in patrem, & ipſe erit mihi in filium. Heb.* Chap. 1. v. 5.



CHAPITRE VIII.

De la Trinité & du Péché Originel.

I.

NOus avons vu dans les conditions d'une bonne Religion, qu'elle ne doit pas nous donner une fausse idée de Dieu, parce qu'autrement Dieu seroit contraire à lui-même; d'autant que l'idée naturelle que nous avons de Dieu, ne nous peut venir que de lui-même, de quelque maniere qu'on l'entende. Or, si par la révélation il nous donnoit de lui-même une idée contraire à celle qu'il nous a donnée par la raison, il y auroit dans sa conduite une contrariété dont nous savons bien qu'il est incapable. Or la Trinité est entiérement opposée à l'idée que la nature nous donne de Dieu: donc cette prétendue Trinité est un reste du Paganisme.

La raison nous fait voir que Dieu est un être infiniment simple; donc il n'est pas triple; puisque s'il étoit triple, de quelque maniere qu'on l'entende, on pourroit considérer un être encore plus simple que lui, savoir un qui ne seroit pas triple en personnes.

II.

Les Emanations divines, ou plutôt les trois prétendues Personnes de la Trinité, ne sont autre chose que les divers égards, sous lesquels les habiles, parmi les Anciens, concevoient un seul & même Dieu.

Platon, qui n'osoit enseigner publiquement l'unité d'un Dieu, le considere comme bon, comme sage, comme puissant. Il fait trois Tous de ces trois égards, la Bonté, la Sagesse, la Puissance. Les anciens Peres, qui étoient les disciples de Platon, ont porté cette Doc-

prine dans le Christianisme, & ont fait trois Personnes de trois qualités qui ne conviennent qu'à un seul & même Dieu.

III.

Plus la Trinité est opposée à la raison, & plus il faut de preuves claires pour nous convaincre que Dieu a révélé ce mystere. Je le répete une bonne fois, pour ne le redire jamais : Je croirai avec confiance ce que Dieu aura révélé, parce que je sais que Dieu ne peut me tromper; mais il faut qu'on me prouve clairement la révélation.

IV.

Les paroles ne sont qu'un air battu, lorsqu'elles ne signifient rien : on fait parler les Perroquets. Tout ce qui n'est appuyé que sur des paroles & non sur de véritables idées, n'est d'aucune considération. C'est pour cela qu'on ne fait aucun cas des jeux de mots, des équivoques, des faux brillans. Or tout le systême de la Trinité n'est appuyé que sur des paroles vuides de sens, génération, procession, personne, hypostase, &c. Donc, &c.

V.

On dit que les anciens Peres ont parlé avec ménagement de la Divinité de J. C. & de celle du St. Esprit; comme si Dieu avoit quelque espece de honte de se manifester aux hommes, supposé qu'il le voulût; & comme si J. C. n'avoit pas dit qu'il rougiroit devant son Pere de ceux qui auroient rougi de le confesser devant les hommes. Non, si les Anciens n'ont point parlé de la Divinité de J. C. & encore moins de celle du St. Esprit, c'est qu'elle leur étoit inconnue. Pourquoi, en effet, n'auroit-on pas eu les mêmes égards

dans les siecles suivans? Est-ce qu'on avoit moins à craindre d'inspirer le Polithéisme; & n'étoient-ce pas des infirmes & des novices dans la Foi, que ces pauvres catéchumenes à qui les Peres des siecles postérieurs enseignoient la Trinité?

VI.

Dieu est trop juste pour punir les enfans du péché de leurs peres; il le dit même dans l'Ecriture. En effet, il n'y auroit point de péché, s'il n'y avoit point de Loi, dit St. Paul. Or, dit-il, comment saura-t-on s'il y a une Loi, si on ne l'a point apprise? Je demande, sur ces passages qui sont de l'Ecriture, comment les enfans à qui Dieu n'a rien prescrit avant leur naissance, peuvent être coupables?

VII.

Les hommes jugent toujours de Dieu par eux-mêmes. Ils n'ont d'autre voye que la douleur, pour punir ceux qui les offensent; ils croyent donc que la douleur est une punition: ainsi comme ils sentent qu'ils souffrent, ils se persuadent qu'ils ont commis quelques crimes qui leur ont attiré leurs souffrances; & parce qu'ils éprouvent qu'on souffre avant que d'être en état de faire aucune action, & que, par conséquent, on n'a pu mériter la souffrance soi-même, ils se figurent que c'est quelque autre qui l'a attirée sur eux, & ne voyent personne de plus propre pour cela, que le Pere de tous les hommes. Ils retrouvent ainsi, en remontant, la source de leurs miseres; ils sont tellement accoutumés à ces conséquences, que lorsqu'ils voyent une famille malheureuse, ou par la perte du bien, ou par la maladie qui se perpétue de pere en fils, ils regardent ces accidens comme des effets de quelque péché particulier. Ainsi comme ils se voyoient tous sujets à des maux généraux, comme au froid, au chaud &

à la mort, ils se sont imaginés que leur Pere commun leur avoit attiré tous ces beaux présens.

Ils ne se sont pas seulement contentés de dire en général que leur Pere avoit péché; ils ont voulu déterminer, en particulier, la qualité de l'offense : & comme l'erreur ne se soutient pas, les uns ont dit que ce premier Pere, qui s'appelloit Adam, avoit mangé d'une pomme, ou d'un fruit, contre l'ordre de Dieu; d'autres ont dit qu'il s'appelloit Promethée, & qu'ayant volé le feu du Ciel, les Dieux avoient envoyé Pandore avec une boîte pleine des maux dont nous nous plaignons. Ceux qui ont eu quelque connoissance de l'antiquité, & qui ne se laissent point prévenir, conviendront que les Païens n'ont point pillé les Juifs en ce point. Les Livres des Juifs n'ont été connus des Païens, qu'après la version des 70.; on peut même assurer qu'ils le furent fort peu alors; le défaut d'impression ne rendoit pas les livres fort communs, surtout lorsqu'ils étoient en un aussi gros volume que la Bible. Or il est certain que la fable de Promethée étoit répandue dans le Paganisme avant la version des 70. Les Auteurs Grecs les plus anciens en ont fait mention. La douleur n'est pas pourtant une punition du péché de notre Pere commun : il seroit de la justice de Dieu que cette punition fût égale dans tous les hommes, parce qu'ils ont tous péché en lui également; on ne peut pourtant disconvenir de l'inégalité de la punition, même dans les enfants. Les uns naissent aveugles, les autres boîteux, les autres muets. Non-seulement les maux du corps sont bien différens parmi les hommes; mais encore la concupiscence & l'ignorance, ce qui est aussi, dit-on, une punition du péché, sont parmi nous d'un degré bien différent.

Si la douleur étoit une punition, le plaisir devroit être aussi une récompense; c'est ce dont on ne con-

vient pas. D'où vient donc le plaiſir, & la douleur? Il n'eſt pas difficile de le deviner. La douleur eſt un avertiſſement que nous donne l'Auteur de la nature, pour nous faire éviter par ſentiment, c'eſt-à-dire, par la voye la plus courte, ce qui pourroit nuire à notre corps. Quand nous ſommes auprès du feu, il nous faudroit faire de grands raiſonnemens pour ſavoir s'il nous eſt ou ne nous eſt pas contraire; il nous faudroit connoître la nature du feu & la diſpoſition actuelle de notre machine; il faudroit avoir des yeux plus perçans que ceux que nous avons : le ſentiment termine toutes ces diſcuſſions. Quand nous avons froid, le feu donne à notre ſang le mouvement qui lui convient; nous nous plaiſons alors à nous y arrêter. Si nous avons chaud, le feu augmente-t-il le mouvement de notre ſang, il nous incommode, nous le fuyons, & tout cela machinalement, & par le plaiſir & la douleur. Le plaiſir nous eſt auſſi utile que la douleur, ſoit pour notre propre conſervation, ou pour celle de la ſociété. Car il eſt certain que notre conſervation particuliere, & celle de la ſociété, ſont les deux pieces mouvantes, pour ainſi dire, de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, par rapport à nous. Mais pour ne pas entrer dans une autre queſtion, combien faiſons-nous de choſes utiles à la ſociété, que nous ne ferions point ſans le plaiſir & la douleur? La douleur que cauſe le mépris, le plaiſir que la louange excite, procurent mille biens à la ſociété. C'eſt la douleur, encore un coup, qui nous approche du feu, quand cette approche eſt néceſſaire ; c'eſt le plaiſir qui nous y retient : c'eſt la douleur qui nous en chaſſe, après nous y avoir conduits. C'eſt la douleur & le plaiſir qui nous font prendre notre nourriture. Enfin, un peu de méditation nous fera comprendre que le plaiſir & la douleur ne ſont ni une recompenſe, ni une punition; & que l'Au-

teur de la nature ne pouvoit trouver une voye plus courte, pour nous faire éviter le mal, & pour nous porter au bien, non-seulement par rapport à nous, mais encore par rapport à la société : ce qui nous doit faire voir que nous agissons bien plus machinalement qu'on ne pense.

VIII.

Le désordre de la nature & la réforme que Dieu y auroit apportée, marqueroit une imperfection en Dieu; on ne réforme que ce qui est mal fait, & Dieu est incapable de mal faire. L'homme n'est point corrompu. On ne peut point soutenir qu'il l'est, sans attaquer la sagesse & la puissance infinie de son Auteur. L'homme est tel qu'il est par sa nature. La nature est l'ordre que Dieu a établi, qui, par conséquent, ne peut être mauvais. On ne sauroit réformer l'homme, sans tomber dans de grands inconvéniens. La terre seroit-elle suffisante pour contenir tous les hommes, s'ils ne mouroient pas? Et que deviendroit chacun de nous en particulier? Désabusons-nous; la mort est nécessaire pour l'ordre de la nature, & n'est pas un si grand mal qu'on le pense : Dieu sait ce que nous devenons; nous contribuons à l'ordre de l'univers. Ce qui est bien sûr, c'est que nous ne sommes point changés en tisons d'Enfer.

Dieu est tout puissant; mais sa toute puissance n'a pas pour objet de faire des contradictions : or, selon la nature de la matiere, l'homme doit être tel qu'il est, & n'a jamais pu être autrement : la nature de la matiere, a été déterminée avant le prétendu péché de l'homme; & cette nature de la matiere n'est telle que par la volonté de Dieu : ainsi l'homme n'est tel qu'il est que par la nature de la matiere. En effet, la matiere est divisible & pénétrable : le plus solide sépare le moins solide. Toute matiere est sujette aux regles

du mouvement : l'homme eſt donc eſſentiellement mortel, parce qu'ayant un corps, il eſt diviſible ; & il eſt faux que le péché ait cauſé la mort de l'homme, & les autres inconvéniens dont nous nous plaignons. Si nous voulions faire de ſolides réflexions ſur l'état où nous nous trouvons ici-bas, nous verrions que tous nos prétendus malheurs ne dépendent que de notre imagination : nous voulons dominer ſur les autres, & nous nous croyons malheureux quand nous n'avons pas ce qui nous élève : pour cela il faut des richeſſes, & nous nous regardons comme infortunés quand nous en manquons.

IX.

D'où nous peut venir notre prétendue inclination au mal, qu'on nous dit être une ſuite du péché de notre premier Pere ? Ou elle nous vient de Dieu, ou de nous-mêmes, ou des autres Créatures ? 1°. Elle ne peut venir de Dieu, parce que Dieu ne fait rien de mal. On ne peut dire que Dieu nous a donné cette inclination, pour nous punir de la déſobéiſſance de notre premier pere ; un tel penchant feroit une plaiſante punition, non-ſeulement parce que nous avons du plaiſir à le ſuivre ; mais encore parce que Dieu ne ſauroit punir en donnant une mauvaiſe inclination. Quelle idée feroit-ce attribuer à Dieu ?

2°. Elle ne peut venir de nous-mêmes : nous ne pouvons ni nous créer, ni nous donner des inclinations, ni nous défaire abſolument de celles que nous avons. Si nous avions un tel pouvoir, nous nous réformerions à notre gré. Enfin ſi elle venoit de nous, elle ne ſe trouveroit pas dans tous les hommes.

3°. Les Créatures peuvent bien être l'occaſion qui nous détermine à réduire nos facultés en actes ; mais comme elles ſont hors de nous, elles ne nous peuvent donner ni faculté, ni inclination.

Nous n'avons donc point de mauvaiſes inclinations ; tous nos penchans ſont bons, parce qu'ils viennent de Dieu : nous en faiſons quelquefois mauvais uſage par rapport aux Créatures ; mais les circonſtances qui font trouver ces uſages mauvais, ne changent rien au fond ; & ce que nous appellons mauvais penchant, eſt un inſtinct que Dieu nous a donné, qui donne le branle à tout ce que nous faiſons, ſoit pour notre propre conſervation particuliere, ou pour celle de la ſociété.

On remarque dans les autres animaux le même penchant qu'on dit être mal en nous : or ils portent donc avec nous la peine de nos crimes. Il eſt déraiſonnable de prétendre que parce qu'on s'imagine que l'homme eſt le chef des animaux, ceux-ci ont dû reſſentir les effets de ſa mauvaiſe conduite. La nature (quand on l'interroge) nous fait ſentir le ridicule d'une imagination ſi groteſque. Les animaux ont donc été bien étonnés de voir changer tout d'un coup l'ordre de l'univers ; car ils ont été créés avant nous. Les animaux, au contraire, ne devoient jamais ſe reſſentir de la foibleſſe de l'homme ; & celui-ci auroit été bien plus puni, s'il les eût vus exempts de ſes maux.

Dieu étant tout puiſſant, il peut faire ce qu'il y a de meilleur & de plus avantageux pour nous. Puiſqu'il eſt infiniment bon & ſage, nous ne devons pas douter qu'il ne l'ait fait : ce que notre imagination trouve mal, eſt bien & ſagement ordonné. Connoiſſons mieux le premier être, nous en eſtimerons plus ſon ouvrage : il eſt de l'infinie bonté de Dieu, de n'avoir pas mis l'homme dans une ſituation où il pût l'offenſer & ſe perdre.

X.

Qu'eſt-ce que la nature corrompue ? Eſt-ce qu'elle eſt dans un autre état qu'elle a toujours été ? Les ef-

ſences, les regles déterminées au moment de ſa création, ont-elles pu changer? Si l'homme aime à ſentir & à être agréablement remué, c'eſt parce que telle eſt ſa nature, & non un effet du péché : comment eſt-ce qu'Adam auroit trouvé du plaiſir à manger le fruit défendu, s'il n'avoit été tel par ſa nature, que cette manducation lui pût plaire & le déterminer?

Julien l'apoſtat ne régna que deux ans : ce court regne eſt regardé comme une punition de Dieu. Il vouloit détruire le Chriſtianiſme. Jovien lui ſuccede, & commence, au contraire, à ſe porter avec zele, à la deſtruction du Paganiſme & à l'établiſſement du Chriſtianiſme. Il ne regne que ſept mois. Aſſurément, dit-on, un homme comme celui-là étoit néceſſaire au Chriſtianiſme! Eſt-ce une punition? Eſt-ce une récompenſe? Ce ne peut être une punition, puiſque ſelon l'opinion, il ne faiſoit que le bien : ce ne peut être une récompenſe, puiſqu'il n'a pas achevé ſon ouvrage.

XI.

Si rien n'arrive que par les regles du mouvement déterminées, ſi le corps de l'homme ne ſe remue que conformément à ces regles, comment Dieu peut-il nous punir? Pouvons-nous ne pas les ſuivre? *In ipſo vivimus, movemur & ſumus.* Comment nous jugera-t-il? C'étoit donner à l'homme des armes pour ſe tuer, que de lui donner une liberté telle qu'il pût offenſer Dieu. (*) Dire que le péché d'Adam étoit néceſſaire pour un plus grand bien, c'eſt faire dépendre Dieu d'autre choſe que de lui-même.

(*) *Lucrece Liv. 6. au commencement. Pourquoi le Tonnerre ne tombe pas ſur les impies?*

CHAPITRE IX.

De l'idée que nous devons avoir de Dieu. Qu'il n'a point révélé aux hommes un culte particulier dont il ait voulu être honoré.

I.

MA raiſon me dit que Dieu eſt le plus parfait de tous les êtres. Il doit contenir éminemment toutes les perfections que nous obſervons dans les Créatures, puiſque lui ſeul peut être l'auteur de ces perfections.

Mais prenons garde de nous tromper, quand nous attribuons à Dieu des perfections qui ne ſont perfections que par rapport à nous.

Les hommes conſidérent ordinairement Dieu comme un grand Roi ; ils diſent qu'il fait tout pour ſa gloire, *ad majorem Dei gloriam :* cependant l'idée de la gloire ne ſauroit convenir à Dieu. La gloire eſt entiérement reſpective, c'eſt-à-dire, que la gloire n'exiſte que dans l'imagination des autres. Chercher à s'acquérir de la gloire, c'eſt chercher à paroître grand dans l'imagination d'autrui : ainſi la gloire, quelque ſens qu'on puiſſe lui donner, ne peut jamais convenir à Dieu, qui eſt infiniment au-deſſus de l'imagination des hommes, ſes créatures. Il eſt donc abſurde de dire que Dieu récompenſe dans le Ciel pour faire éclater ſa bonté, qu'il punit dans l'Enfer pour faire éclater ſa juſtice. Qui ſont donc les ſpectateurs dont Dieu cherche à s'attirer l'eſtime, ſoit lorſqu'il récompenſe, ſoit lorſqu'il punit ?

On ne peut dire que Dieu agit pour faire éclater quelques-unes de ſes perfections, ſans dire qu'il cherche

l'ad-

l'admiration d'un être égal à lui; & c'est avancer, sans qu'on s'en apperçoive, que Dieu n'a pas été toujours heureux, puisqu'il y a eu une éternité où Dieu n'a pas eu la satisfaction de faire éclater son mérite infini : car avant la création du monde, il n'étoit qu'avec lui-même.

Si Dieu, comme on le dit, aime tant les respects & les louanges des hommes, s'il s'intéresse à leurs actions bonnes ou mauvaises, jusqu'à tenir un compte détaillé de leurs moindres pensées, pourquoi a-t-il été une éternité sans se donner cette satisfaction? Comment cette longue solitude peut-elle s'accorder avec tout ce qu'on assure qu'il fait tous les jours pour de chétives créatures comme nous, jusqu'à être venu se faire crucifier pour de tels objets?

II.

C'est un principe de religion, qu'on ne doit point agir dans le doute : ainsi quand je ne suis point assuré que la religion de mes Peres est véritable, je ne dois pas m'exposer à rendre à Dieu un culte que peut-être il abhorre.

III.

On peut considérer les créatures par rapport à Dieu, & par rapport à elles-mêmes.

Toutes les créatures sont bonnes par rapport à Dieu. L'Ecriture le dit; *vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona.* Elles sont dans une dépendance entiere à son égard. On ne peut concevoir qu'il se passe quelque chose dans le monde, qui soit contraire à la volonté de Dieu, & aux regles qu'il a établies dans la création, & dont tout ce qui arrive n'est qu'un enchaînement & une suite : rien, par conséquent, ne peut être mauvais par rapport à Dieu. Il n'a donc

rien à recompenser, ni à punir. On ne punit que le mal, & il ne sauroit y en avoir par rapport à Dieu; on ne recompense que le bien, & on ne peut trouver dans le monde d'autre bien que celui dont Dieu est l'auteur. Il n'y a donc point de punition à craindre, ni de recompense à espérer de la part de Dieu. Il n'y a donc point de religion.

Les créatures considérées par elles-mêmes, c'est-à-dire, par les différentes relations qu'elles ont entre elles, peuvent se nuire & se faire plaisir; de certaines choses conviennent à la nature de l'homme, d'autres lui nuisent : ainsi les créatures intelligentes doivent être portées par la crainte de la punition, à ne se pas nuire mutuellement; & on doit même les exciter, par la recompense, à s'être utiles les unes aux autres, parce qu'elles peuvent se nuire réciproquement, à cause de leur différente situation, & de leur nature particuliere. Or, comme il n'y a rien qui nous intéresse tant que notre propre conservation, & que, par les regles de l'Auteur de la nature, la douleur nous éloigne de ce qui nous nuit, & le plaisir nous fait approcher de ce qui nous convient, nous devons, par la douleur que cause la punition, & le plaisir que cause la récompense, exciter dans les créatures sensibles tous les mouvemens qui nous conviennent. C'est par cet art qu'on dresse des animaux à faire tant de choses surprenantes. Les Rois qui ont gardé une semblable conduite, ont toujours enrichi leurs Etats de mille nouvelles inventions; tout a fleuri de leur tems. Ainsi une vipere qui blesse un homme, ou un lion qui le mange dans une forêt, ne peut offenser Dieu. Ces animaux ne nuisent qu'à l'homme; qu'il se venge d'eux, qu'il les détruise, s'il peut : ils sont mauvais par rapport à lui; c'est à lui à s'en défendre : mais ils sont bons par rapport à Dieu. Aussi Dieu a-t-il donné à toutes les

créatures des armes naturelles pour ſe défendre de celles qui lui pouvoient nuire. De même un voleur nuit à la ſociété, il détruit l'ordre & la ſûreté qui doit ſe trouver parmi les hommes; c'eſt une vipere qui les bleſſe. Que les hommes le puniſſent, qu'ils le retranchent de la ſociété, comme une machine mal réglée: mais le Créateur qui l'a fait, n'a rien à punir en lui. Nous n'agiſſons encore un coup, que par les regles déterminées du mouvement; nos muſcles ſont déterminés à ſe mouvoir par des cauſes qui ne dépendent pas de notre caprice, quelque illuſion que le vulgaire ſe faſſe ſur ce point; & Dieu n'auroit pas plus de raiſon de nous punir d'avoir volé, que d'être devenus foux. Car l'Auteur de la nature, qui a tout créé, a laiſſé la puiſſance à l'homme de ſe l'acquérir, puiſqu'il a fait ces choſes pour ſon utilité; il a mis en lui le plaiſir & la douleur, parce que ces deux choſes lui ſont encore néceſſaires: ainſi un homme qui vole, fait le bien & le mal; il fait le bien par rapport à lui, & le mal par rapport aux autres, & rien par rapport à Dieu. Donc ce ſont les hommes qu'il offenſe, & non pas Dieu: donc c'eſt aux hommes à le punir, puiſqu'il les offenſe & qu'il peche contre les regles qu'ils ſe ſont établies; & Dieu n'a rien à punir en lui.

Les hommes veulent toujours juger de Dieu par eux-mêmes: ils puniſſent, ils récompenſent; ils croyent que Dieu punit & recompenſe de même; & il paroît, au contraire, être de la nature de Dieu, & une véritable perfection en lui, d'être hors d'état de pouvoir faire ni l'un ni l'autre. Sous un être infini & tout-puiſſant, il ne doit ſe faire que ſa ſeule volonté, de laquelle Dieu n'a aucun compte à nous rendre, & qu'il eſt impoſſible que nous connoiſſions jamais: Dieu n'a donc que lui-même à punir & à récompenſer.

IV.

Il eſt de l'eſſence de Dieu de faire ce qu'il y a de plus parfait. Or, comme c'eſt une imperfection que de pouvoir offenſer Dieu, il étoit de la bonté & de la ſageſſe de Dieu de mettre l'homme dans une ſituation à ne pouvoir l'offenſer & ſe perdre; & il ne faut pas douter que Dieu ne l'ait fait.

Si Dieu avoit exigé de nous un culte particulier, dont il voulût être honoré, il l'auroit révélé dès le commencement. C'eſt une ridiculité de dire que Dieu ſe ſoit manifeſté de différentes manieres, en divers tems; qu'il ait traité les hommes en eſclaves dans l'ancienne loi, qu'il les traite en enfans dans la nouvelle: c'eſt l'imagination des hommes qui varie; mais Dieu ne change jamais. Il eſt abſurde de dire que Dieu ait permis de certaines choſes en divers temps, *ad duritiem cordis;* & qu'il ſe ſoit aviſé de les défendre dans d'autres. Les hommes ont toujours été les mêmes. On dit tantôt qu'ils ſe ſont pervertis de plus en plus, & tantôt on les regarde comme plus parfaits que les Anciens. On veut qu'il ait été permis aux Anciens de répudier leurs femmes, *ad duritiem cordis ;* & l'on veut que les Phariſiens du tems de J. C., & les Juifs alors ſi imparfaits, n'ayent pas eu beſoin de cette condeſcendance. Ils étoient donc plus parfaits que leurs Peres. Tant il eſt vrai que c'eſt le propre de l'erreur, que de ſe démentir.

Il y a des Philoſophes qui prétendent que nous voyons tout en Dieu, que nous avons des idées innées des premiers principes, & que ce n'eſt que par cette raiſon que tous les hommes de l'univers conviennent que le tout eſt plus grand que ſes parties. Je ne veux pas ici réfuter cette imagination; je ne veux pas leur demander pourquoi il faut tant d'attention pour

certaines choſes, & pourquoi il n'en faut point pour d'autres, ni d'où vient que tous les hommes ne voyent que très-peu de choſes de la même maniere; ſi c'eſt en Dieu qu'un Mahométan de bonne foi voit que ſa religion eſt la véritable ; & d'où vient qu'après une longue & ſincere attention de part & d'autre, on ne laiſſe pas de penſer diverſement : mais je leur demande d'où vient que Dieu ne nous a point donné des idées innées d'une certaine religion? Etoit-il plus néceſſaire de nous apprendre que le tout étoit plus grand que ſa partie? Les ſens & l'expérience ne nous l'auroient-ils pas appris? le mérite de la foi ſeroit le même, la certitude de la révélation ne pourroit que l'augmenter; il s'agiroit toujours de croire & de pratiquer. Car je ne demande pas que Dieu nous donne une idée de la ſubſtance des myſteres, ni qu'il nous les explique; c'eſt alors qu'il n'y auroit plus de foi : mais je demande ſeulement qu'il nous donne une certitude de la révélation; Dieu eſt trop juſte & trop bon pour ne pas l'avoir fait, s'il y avoit dans le monde quelque religion véritable.

V.

La croyance d'un Dieu n'eſt nullement l'effet du hazard, ni de la politique, & encore moins de l'ignorance, puiſqu'elle ſe trouve dans tous les hommes. Tels ſeroient tous les articles de la Religion, ſi Dieu en avoit révélé quelqu'une. Il ne convient pas à la ſageſſe & à la bonté de Dieu d'exiger de l'homme plus qu'il n'eſt capable de faire, c'eſt-à-dire, au-delà de ſes plus ſinceres efforts; or s'il y a des hommes qui ſoient ou qui ayent été dans une véritable impuiſſance de s'aſſurer de la révélation, c'eſt une preuve certaine qu'il n'y en a point.

Nous n'avons que deux voyes pour connoître la volonté de Dieu; la raiſon & la révélation. D'où vient

que la raison est plus ou moins dans tous les hommes, & qu'il y en a tant qui ignorent la révélation, qu'il n'y en a eu même que fort peu qu'on nous dit en avoir été les témoins? C'est qu'effectivement il y a une raison, & qu'il n'y a jamais eu de révélation.

VI.

On croit agir volontairement, lorsqu'on agit dans la passion : on croit penser avec liberté, lorsqu'on rêve. Un fou croit faire librement tout ce qu'il fait; & nous croyons agir librement dans nos actions ordinaires: cependant un certain mouvement des liqueurs ou une certaine disposition des organes fait l'homme passionné, une autre, l'homme sage, & une autre, l'homme fou. La nature est uniforme. Supposer l'homme libre, & qu'il se détermine par lui-même, c'est le faire égal à Dieu; c'est faire ce que Dieu même ne peut pas faire. La détermination est une action; or si l'homme pouvoit se déterminer par lui-même, il pourroit donc agir par lui-même, il seroit Dieu, & pourroit créer.

Pourquoi l'homme ne pourroit-il se déterminer qu'en certaines occasions? L'homme doit agir d'une maniere générale & uniforme, c'est-à-dire que ses actions doivent avoir la même cause; s'il se fait en lui quelques actions machinales, elles se font toutes machinalement; & s'il s'en fait quelques-unes librement, elles se font toutes librement.

La volonté de l'homme ne veut, que parce qu'elle est déterminée; elle se porte à ce qui lui paroît bien, elle ne peut aimer que le bien; ainsi elle ne peut qu'être déterminée, & il faut qu'elle sente l'impression du bien & même du mal.

L'horloge ne va que parce qu'elle est montée. Disons-nous que nous ne devons pas monter l'horloge? Ainsi, quoique l'homme n'agisse que selon qu'il est dé-

terminé, il faut pourtant monter l'homme, le déterminer selon nos intérêts. La crainte du châtiment l'empêche de nuire à la société, les récompenses l'attirent.

La nature est uniforme dans l'univers; tout est sujet ici-bas à la même vicissitude; les feuilles tombent, les hommes meurent.

VII.

Trois objets de la religion : Dieu, le prochain, & nous-mêmes. Dieu est proprement le seul & vrai objet de la Religion; les autres le sont de la société: quand je veux détruire la Religion, je veux seulement détruire un culte que Dieu n'a pas révélé aux hommes, & qu'il n'exige point d'eux par rapport à lui; mais je ne trouve pas mauvais que la Religion subsiste par rapport à nous & au prochain. Pour lors, c'est la société.

Il y a des choses que nous ne connoissons que par les idées, que j'appelle des idées de ressemblance: ainsi, avant que d'avoir été à Rome, je ne connois Rome que par des idées de ressemblance; de même nous ne connoissons Dieu que par une idée de ressemblance.

Tout est rapport. La victoire est bonne & mauvaise; un bourreau est bon & mauvais; un voleur fait le bien & le mal. Combien de familles perdues & désolées, chez les ennemis, d'un même accident qui nous fait faire des feux de joye? un voleur fait le bien par rapport à lui, il augmente ses facultés; il fait le mal par rapport à la société.

S'il y a un Dieu, dit-on, il doit y avoir un culte: l'Ecriture nous apprend que le monde n'est pas éternel. Il y a donc eu un Dieu, & point de culte; les bêtes ne rendent aucun culte à Dieu. S'il n'y avoit point d'hommes, il y auroit un Dieu, des créatures, & point de culte.

VIII.

Trois choses font voir la fausseté de la Religion.

1°. La fausseté physique sur quoi elle est fondée.

2°. La fausse idée qu'elle nous donne de Dieu, & de la liberté de l'homme.

3°. Le peu de rapport entre les moyens qu'elle nous prescrit, & la fin de ses moyens.

1. Si les hommes ne savoient pas écrire; s'ils ne s'étoient point avisés de ce moyen qu'ils n'ont pas toujours eu, & que Dieu ne leur a pas appris, comment sauroient-ils les points de la Religion? Peut-on concevoir que Dieu fasse dépendre la Religion d'un art qui n'a pas toujours été, qui n'est pas aussi ancien que la Religion, & qui est encore inconnu à une infinité de Peuples? N'y ayant que ce seul moyen pour apprendre la Religion, comment un sourd de naissance peut-il l'apprendre? Puisqu'il n'a point de Religion, il est donc damné?

Si la Religion Chrétienne avoit trouvé les hommes dans l'état de la raison, il y auroit bien lieu de s'étonner qu'elle se fût établie; mais elle les a trouvés dans des erreurs grossieres; une erreur a fait place à une autre : comme il y a dans le cœur une circulation de passions, quand on connoît l'homme, rien ne surprend; il est susceptible de nouveauté, & l'embrasse bien souvent sans raisonner, seulement parce que la nouveauté lui plaît.

Ceux qui entendoient prêcher les Apôtres, avoient une grande pente à l'incrédulité.

2. La Religion Chrétienne nous donne une fausse idée de Dieu : car la justice humaine est une émanation de la justice divine, & doit être en soi de la même nature. Or nous ne pourrions, selon la justice humaine, que blâmer la conduite de Dieu envers son fils,

envers Adam, envers les Peuples à qui on n'a jamais prêché, envers les enfans qui meurent avant le baptême : aussi, anciennement les Chrétiens savoient attraper Dieu, en se faisant baptiser le plus tard qu'ils le pouvoient; le baptême effaçant tous les péchés, ils alloient droit au Ciel.

La Religion Chrétienne a été contredite & réformée par d'habiles Chrétiens; mais on les a traités d'impies & d'hérétiques. Dieu n'est point pour l'homme; l'homme seroit plus noble que Dieu, puisque Dieu seroit pour lui. L'homme n'est point pour Dieu, parce que Dieu n'a besoin de rien; l'homme a été fait parce que Dieu l'a voulu faire, comme il a fait toutes les autres créatures animées & inanimées.

IX.

L'état de foiblesse, où nous voyons que l'homme se trouve dans les derniers instans de sa vie, nous fait dire qu'il ne peut plus agir, & par conséquent plus mériter; & comme nous le croyons immortel, nous disons qu'il va subir son jugement.

Les remords ne prouvent ni la Divinité, ni la Religion; les remords ne sont qu'un sentiment intérieur. Or nos sentimens intérieurs ne prouvent rien, sinon que nous sentons & que nous sommes. Les remords ne viennent que des préjugés; si nous étions exempts de préjugés, nous serions exempts de remords.

Les remords ne viennent que de l'éducation & d'une disposition particuliere de nos organes; si les remords provenoient d'une autre cause, ils seroient les mêmes dans tous les hommes, & pour le même fait; ils seroient une preuve de quelque chose existante hors de nous, indépendamment de nous : or les uns ont des remords de faire une chose, que les autres n'ont point; par exemple, un Chrétien n'auroit aucun remords d'a-

voir méprifé & foulé aux pieds l'Alcoran, & il en auroit un très-grand d'avoir foulé le crucifix; de même que le Turc n'en auroit aucun d'avoir foulé le crucifix, & en auroit un très-grand d'avoir méprifé ou foulé l'Alcoran.

Les remords ne proviennent donc que du préjugé. Enfin le remords feroit en tout tems devant l'action, dans l'action, comme après l'action; ce qui n'eft point: mais quand notre machine eft épuifée des efprits agités dans la paffion, alors les anciennes idées fe réveillent, font très-facilement impreffion, & caufent le remords.

CHAPITRE X.

Que la Religion Chrétienne n'eft pas néceffaire pour la fociété civile, qu'elle tend à la détruire, qu'elle retient, dans de légitimes bornes, moins de perfonnes qu'on ne penfe.

I.

SI la Religion étoit néceffaire dans le monde, & fi chacun étoit obligé de vivre dans celle où il eft né, il eft conftant que Dieu en auroit donné quelque marque certaine & évidente. La viciffitude des chofes humaines, le changement des Langues auroit porté la juftice de Dieu à nous laiffer une marque invariable de la vérité de la Religion. Nous ne pouvons deviner la volonté de Dieu, s'il ne nous la manifefte clairement; & une des plus grandes preuves que Dieu n'a point révélé de Religion, c'eft que la Religion a befoin d'être prouvée; ce qui ne devroit point être.

La Religion n'eft proprement que le culte que nous devons à Dieu, comme de croire la Trinité, l'Incarnation, entendre la Meffe, fréquenter les Sacremens, &c. La vie civile eft très-indépendante de ce culte; ainfi on peut remplir tous les devoirs de bon Citoyen &

de bon ami, en un mot d'honnête-homme, indépendamment du culte qu'on dit que nous devons à Dieu. Il eſt vrai que les hommes qui veulent, par intérêt, que tout le monde s'acquitte envers eux des devoirs que la ſociété exige, ont lié ces devoirs avec ceux de la Religion, & ont prétendu qu'une partie du culte divin conſiſtoit à remplir les devoirs & les obligations des Citoyens; ils multiplient ainſi les motifs qui nous portent à leur être utiles: cette politique eſt judicieuſe, quoiqu'intéreſſée; mais elle n'eſt point véritable, parce qu'enfin il s'agit toujours de faire voir que Dieu a révélé que tel étoit le Culte qu'il demandoit de nous.

Si nous n'étions pas prévenus, nous verrions que la Religion Chrétienne eſt très-nuiſible à la ſociété civile. Il n'y a que ceux qui la pratiquent par ignorance, ou ceux qui ne raiſonnent pas conſéquemment, qui puiſſent s'en former une autre idée; le mépris outré que la Religion Chrétienne ordonne des richeſſes, détruit entiérement le commerce, qui eſt l'ame de la ſociété; il ſuffit de vouloir devenir riche, pour tomber dans les filets du Démon, ſelon l'Ecriture. *Qui volunt fieri divites, incidunt in laqueos Diaboli.* C'eſt cependant ce deſir qui lie toutes les Nations & les particuliers par un ordre admirable de la Providence. Si vous ôtez ce deſir de l'Univers, dans quel état d'aſſoupiſſement l'allez-vous faire tomber?

La Religion Chrétienne blâme encore le deſir de ſavoir, & toute ſorte de curioſité. Dans quelle ignorance ce principe ne conduit-il pas? Elle blâme encore tout penchant d'un ſexe pour l'autre; & ſi l'on ne peut pas ſe vaincre ſur ce point, il faut ſe marier: mais point de converſations, point d'entretiens avec des perſonnes d'un ſexe différent; ſi on ne commet point d'offenſe dans ces entretiens, on s'expoſe toujours à en commettre. *Qui amat periculum, in eo peribit.*

Ces entretiens ne font donc permis qu'en des occafions extraordinaires. Combien de conféquences contraires à la fociété civile ne tirera-t-on pas de ce principe? Combien de mariages mal affortis? Que dira-t-on même de l'Auteur de la nature, de nous donner lui-même un penchant qu'il devoit condamner & punir? Peut-on regarder Dieu comme jufte après cela? Pourquoi nous donnoit-il un tel penchant, s'il vouloit nous empêcher de le fuivre? Peut-on le faire agir d'une maniere fi peu fage? Mais que dira-t-on, fi l'on confidere que la Religion Chrétienne regarde le mariage comme un état d'imperfection par rapport au célibat? Qu'on life ce qu'ont dit St. Paul & les Peres de l'Eglife fur ce point; on verra que les Chrétiens devroient avoir honte de fe marier; que deviendroit la fociété civile, fans le mariage?

Enfin la Religion Chrétienne condamne tout ce qui fert à fatisfaire les fens, & ne veut point que nous fuivions en rien notre volonté. On regarde cette volonté propre comme la fource de tous les maux; les grandeurs font de véritables baffeffes; enfin tout ce qu'on appelle pompe du monde eft condamné par la Religion, qui nous dit que tout ce qui eft dans le monde eft, *Concupifcentia oculorum*, *concupifcentia carnis*, *fuperbia vitæ*. Or qu'y a-t-il dans la fociété civile qui ne foit compris dans ces trois chofes? Je fais que par des diftinctions dont on paye les efprits fuperficiels, on prétend juftifier la Religion Chrétienne des excès dont je la blâme ici. La Religion, difent-ils, ne blâme que l'attachement à la fcience, aux plaifirs, aux richeffes, aux grandeurs, fans blâmer toutes ces chofes en elles-mêmes: mais, en vérité, fi on me défend le defir d'une chofe, comment la rechercherai-je? & fi je ne la recherche pas, que deviendra la fociété? Mais il faut, dit-on, les rechercher pour l'utilité que l'on

en tire, & non pas pour elles-mêmes. Sans examiner si ce dernier faux-fuyant n'est pas contraire au fond de la Doctrine, pourquoi la Religion Chrétienne me dit-elle que l'état le plus parfait est celui dans lequel on se prive entiérement de toutes choses? Et pourquoi me dit-elle que je dois faire tout ce qui dépend de moi pour tendre à cette perfection qui est aussi spirituelle que celle de Dieu même, qui a tout quitté en ce monde pour embrasser la pauvreté? *Estote perfecti, sicut pater vester cœlestis perfectus est.*

Ceux qui n'ont pas assez de force en eux-mêmes pour se défaire de leurs préjugés, & qui, sans examiner les principes, les supposent véritables, tirent de grandes conséquences de la morale de la Religion. Ils embrassent la vie monastique, c'est-à-dire, qu'ils se séparent de la société civile. Leur conduite est très-blâmable, si on raisonne selon l'ordre de la nature & de la société: elle est très-réguliere selon les regles de la Religion Chrétienne. Celle-ci défend de suivre sa propre volonté; ils font vœu d'obéïssance. Elle défend les plaisirs sensuels, sur-tout ceux que le divin Auteur excite lui-même, à l'occasion des impressions qu'un sexe différent fait sur l'autre, soit par simple présence, ou par une union plus étroite; ils font vœu de chasteté, & détruisent même quelquefois leur propre corps par des austérités continuelles. Elle défend l'amour des grandeurs, le desir des richesses; ils font vœu de pauvreté. Quelles louanges ne leur donne-t-on pas dans le monde, sur-tout s'ils ont quitté de grands biens, ou renoncé à une naissance illustre pour embrasser cet état? Est-il rien de plus opposé à la société civile? Et la nature cede-t-elle ainsi à l'imagination des hommes?

Les Moines, ces prétendus pauvres volontaires, ne sont pas seulement inutiles à la société civile, par la

vie oisive qu'ils menent; mais ils y nuisent véritablement : comme ils font vœu de pauvreté, & qu'ils se font nourrir par le public pour la peine qu'ils prennent de ne rien faire, ils dérobent aux pauvres de nécessité, ce que la simplicité du peuple leur donne, en achetant, avec des trésors temporels, des trésors imaginaires d'indulgences.

Ce qui fait voir l'illusion qui se trouve dans cette conduite des Moines, c'est que ceux-mêmes qui embrassent cet état de bonne foi, ne fassent vœu de pauvreté que pour être mieux à leur aise, & pour posséder de plus grands biens. La plupart sont logés magnifiquement. Les Ordres anciens ont acquis de vastes possessions. Les pauvres Hermites de l'Ordre de St. Bruno, (c'est la qualité qu'ils prennent dans les contracts) sont puissamment riches, sans rien dire des Religieux de l'Ordre de St. Benoît, des Jesuites, & des autres dont le nombre est infini, la plupart desquels, sous prétexte de Religion, exercent une tyrannie honteuse sur le Peuple ignorant & stupide; & l'on peut dire avec justice, qu'ils sont plus puissans que les Souverains mêmes, comme le sont les Inquisitions de Portugal, d'Italie & d'Espagne.

Tous les Chrétiens doivent tendre à la perfection; *estote perfecti*, &c. dit J. C. Or, puisque la virginité, selon la Religion, est plus parfaite que le mariage, il s'ensuit que tous les Chrétiens devroient tendre à la virginité : c'est aussi à quoi on les exhorte. Qui ne remarquera pas la fausseté de ce principe si contraire à la nature, & au but que la raison me dit que Dieu s'est fait en créant l'homme, qu'il se multiplie? Or, si toute la terre étoit Chrétienne, & que tous les Chrétiens suivissent ce principe, on ne seroit pas en peine de savoir quand arriveroit la fin du monde. Cela ne tend-il pas à la destruction de l'espece? Voyez les louan-

ges qu'on donne à St. Alexis d'avoir abandonné sa femme le jour même de ses noces, & d'avoir mené une vie gueuse & inutile dans la maison de son pere? On nous le donne pour un grand Saint, qu'on prône comme un exemple merveilleux à imiter. Que les Chrétiens l'imitent, que deviendra la société? Le Peuple aime ce qui lui paroît au-dessus de la nature. On loue les vierges, parce qu'on regarde communément cet état comme très-difficile & extraordinaire.

Il est opposé à la vie civile, de vivre seul, & de prendre sa nourriture par un trou, comme si elle venoit du Ciel. En un mot la vie des Moines nuit à la société. Si tous les hommes vivoient chacun à part sans aucune société, & sans aucun commerce les uns avec les autres, il seroit impossible qu'ils se fissent aucun bien. Or il y a plus lieu de croire que de se rendre mutuellement service & s'acquitter des devoirs de bon citoyen, c'est remplir la fin que Dieu peut avoir eue en nous mettant au monde : ainsi, à le bien prendre, l'état monastique est le plus imparfait de tous les états. Le peuple l'admire à cause de la peine qu'il y a de ne pas suivre le penchant de la nature; & c'est sans doute le contraire, puisque ce penchant habituel est la marque visible que Dieu nous donne de sa volonté.

C'est se défier de la volonté de Dieu & du soin qu'il prend de ses créatures, que de croire que les Moines soient nécessaires, pour le prier pour les autres hommes : car, outre qu'il s'en faut beaucoup que les Moines prient toujours, le Peuple le prie aussi. Les Moines sont des hommes comme les autres; ils n'ont d'autre caractere spécial, que celui que l'imagination leur attribue, & que leur habit particulier & tout ridicule leur a acquis; mais ils sont comme les autres aux yeux de Dieu.

S'il est vrai de dire que Dieu exige de nous des

prieres, il eſt ſans doute plus agréable à Dieu, de le prier ſoi-même, que de le faire prier par autrui; mais le Peuple veut toujours juger de Dieu comme d'un Roi. Les villes payent penſion à de certains Courtiſans pour les protéger auprès des Souverains; le Peuple tient la même conduite : il prie ſur la terre les Saints qu'il croit dans le Ciel, il leur fait même des préſens; & il entretient encore les Moines pour le protéger auprès de Dieu.

La Religion Chrétienne nous détache trop de la félicité préſente. Elle veut que nous rapportions tout à une félicité à venir, que nous ne connoiſſons pas: Or pour l'utilité de la ſociété civile, il faut ſe rendre heureux en ce monde, parce qu'il paroît, à la conduite de l'Auteur de la nature, qu'il a eu en vue la félicité des hommes en général, plutôt que celle de quelques particuliers. Nous devons tous entrer dans ce deſſein, & nous étudier à nous rendre mutuellement heureux. Si nous obſervons bien ce qui ſe paſſe dans le monde, nous verrons que ce deſſein, bien exécuté, eſt une voye ſûre pour notre felicité particuliere : l'Auteur de la nature ſemble ne nous la donner qu'à ce prix. Ceux qui ne ſont bons que pour eux-mêmes, ſont ordinairement miſérables; cette miſere eſt un aiguillon dont la Providence ſe ſert pour les faire ſortir d'un état inutile à la ſociété : plus un état nous rend utiles, plus il nous enrichit.

L'amour de nous-mêmes, l'humanité, enfin la nature nous retiendra & nous retient plus que la Religion. Qu'on ſe conſulte; la vanité, les paſſions retiennent les hommes, & les portent à tout: perſonne n'a pu encore faire le mal comme le mal, & nous ne devons pas donner lieu au vulgaire de nous confondre avec les méchans.

La

La Religion Chrétienne eſt le tombeau de la raiſon ; elle empêche de faire du progrès dans les ſciences : *Captivantes intellectum :* elle tend à nous rendre malheureux dans ce monde, ſous les apparences d'une autre vie qu'elle nous promet. En un mot, pour être parfait Chrétien, il faut être ignorant, croire aveuglément, renoncer à tous les plaiſirs, aux hommes, aux richeſſes, vivre ſeul dans un déſert, abandonner ſes parens, ſes amis, garder ſa virginité, faire tout ce qui eſt contraire à la nature, donner toutes ſes richeſſes aux gens d'Egliſe ; après cela, vous êtes ſûr, à ce qu'ils vous promettent, d'aller tout droit au Ciel.

CHAPITRE XI.

Qu'il y a un Etre ſuprême, qui eſt Dieu.

JE ne peux conſidérer la beauté, l'ordre & l'harmonie de toutes les parties du monde, ſans conclure que le monde, & les parties qui le compoſent, a été produit par un Etre ſage & puiſſant, quand même la matiere ſeroit éternelle.

Combien de choſes merveilleuſes n'admirons-nous pas dans le monde ! Le flux & reflux de la mer, la nature des corps fluides, la lumiere, les couleurs, la circulation du ſang, le jeu de chaque partie du corps des créatures animées, & le concert admirable de toutes enſembles ; toutes ces choſes épuiſeront l'eſprit humain avant qu'il en ait imaginé la véritable cauſe. S'il faut tant d'attention & de pénétration pour les démêler, quelle ſageſſe a-t-il fallu pour les inventer ? Il n'y a pas une plante dont la ſtructure ne ſoit un ouvrage admirable ; & qui ne demande la plus vaſte connoiſſance dans

ſon Auteur. Peut-on, après cela, penſer que l'Univers ſoit une production du hazard? Qu'on le ſuppoſe éternel, ſi l'on veut, on n'évitera point la force de cet argument. La conſervation du monde eſt auſſi difficile que ſa production. Le tems qui conſume tout, l'action qui détruit continuellement les inſtrumens, détruiroit & dérangeroit enfin quelque reſſort, ſi une ſageſſe infinie ne veilloit à tout & n'avoit ſagement pourvu à tous les accidens, & n'entretenoit continuellement les mouvemens réguliers qu'elle peut ſeule avoir imprimées à la matiere, incapable d'elle-même de ſe mouvoir. Les aſtres que nous voyons, & leurs mouvemens continuels & réguliers, ne nous convainquent-ils point de la puiſſance & de l'exiſtence d'un Etre? Mais lorſqu'un eſprit éclairé par l'Aſtronomie, parcourt attentivement l'exactitude & la régularité de ces vaſtes corps dans leurs révolutions, quelque ſyſtême qu'on embraſſe, il faut recourir à une cauſe intelligente de qui vient la régularité du mouvement de ces aſtres, régularité ſi utile à la terre.

Le plus ſtupide des hommes eſt convaincu que tout effet a une cauſe, & qu'un très-grand effet ſuppoſe une cauſe dont la vertu eſt grande. Le conſentement général ne ſouffre aucune exception à cet égard-là. On ne trouve aucun Peuple, ni aucun particulier, qui ne reconnoiſſe une cauſe de toutes choſes : or la cauſe des choſes intelligentes, eſt l'effet d'une intelligence parfaite; un ouvrage d'une ſtructure admirable, où la diſpoſition des parties répond à une fin, eſt aſſurément l'effet d'une cauſe intelligente : voilà donc un Auteur intelligent reconnu. Le même ſens commun dicte qu'aucune autre cauſe n'a pu donner ni limiter la perfection de la cauſe; qu'elle eſt donc ſans bornes. Voilà donc l'Auteur du monde, reconnu pour un être infini : la la ſageſſe, bonté, la puiſſance, la juſtice, en un mot

toutes les perfections sont rassemblées dans un être infini ; & il est difficile de croire qu'il soit infini, & qu'il ne soit pas unique.

C'est cet Etre suprême & infini, que nous appellons Dieu ; c'est lui qui nous a donné, pour nous conduire, la raison qui se trouve dans tous les hommes ; tant que nous la suivrons sans prévention, nous ne pourrons jamais nous tromper. Il est de la Providence de Dieu d'en avoir usé ainsi : pourquoi donc soumettre cette lumiere, qui nous est naturelle & qui par conséquent vient de lui, à la tyrannie de celle des autres ? Comment puis-je être sûr du chemin que je dois tenir, en suivant les lumieres d'autrui ? ma raison peut errer, j'en conviens : mais celle des autres hommes n'est-elle pas sujette aux mêmes défauts ?

Un honnête homme ne doit pas donner son consentement aux discours dont il ne conçoit pas le sens : il faut aussi qu'il prenne bien garde si ce qu'on dit, s'accorde avec la droite lumiere de la raison ; car lorsqu'il conçoit que cela ne s'y accorde pas, il est impossible qu'il se rende, & qu'il puisse consentir à ce qui répugne à cette lumiere.

Quoiqu'il y ait beaucoup de choses au-dessus de notre raison, cependant nous ne voyons pas qu'elles choquent aucun de ces principes clairs & évidens qui sont gravés dans notre esprit : nous ne sommes pas capables de concevoir que la plus petite partie de la matiere puisse être divisée éternellement ; néanmoins tant s'en faut que cela soit contraire à notre raison, puisqu'elle nous convainc que cela est ainsi, quoique nous ne comprenions pas comment cela se peut faire.

Il y a d'autres choses qui sont directement contraires à ces principes clairs & évidens que notre raison trouve dans sa propre nature ; par exemple, qu'une partie est égale au tout : ce seroit renoncer aux claires idées

de la raison & de l'esprit, sur lesquelles la certitude de tout ce que nous croyons ou que nous connoissons est appuyée, comme sur les premiers principes sans lesquels nous ne saurions avoir nulle assurance, si nous croyions de telles choses.

C'est par cette raison que nous connoissons qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que Dieu a déjà fait dans la création du monde, d'où nous pouvons conclure que Dieu peut faire tout ce qui est possible; & c'est ce que nous devons entendre, lorsque nous disons que Dieu est tout-puissant : mais il n'y a personne, sans doute, qui voulût soutenir que Dieu peut faire des choses, ou qui impliquent contradiction elles-mêmes, ou qui soient formellement contraires à sa nature & à ses attributs. C'est pourtant ce que la Religion Chrétienne lui fait faire; & on en conviendroit, si l'on vouloit être de bonne foi.

L'immutabilité du conseil de Dieu est une suite nécessaire de sa sagesse : quiconque change de dessein, ou se repent de quelque chose, fait connoître que sa prévoyance est imparfaite & sa sagesse défectueuse : Dieu n'est susceptible d'aucunes imperfections.

CHAPITRE XII.

De la conduite d'un Honnête-Homme pendant sa vie.

IL y a des personnes qui ne croyent pas à la Religion Chrétienne par débauche, ou par impiété : ceux-là ne peuvent être honnêtes gens; comme dès leur enfance, on ne leur a défendu le mal que par la crainte de l'enfer, dès qu'ils ne craignent plus cet enfer, ils ne font plus de difficulté de pratiquer le mal. Mais il

y a des perſonnes qui ne croyent point à la Religion Chrétienne par raiſon ; & ceux-là ſont de très-honnêtes gens : l'eſprit d'ordre les fait agir ; & la raiſon les perſuade, par cet eſprit d'ordre, combien il leur importe d'avoir de l'honneur & de la probité.

Il doit y avoir naturellement plus de probité dans une perſonne perſuadée par raiſon de la fauſſeté de la Religion Chrétienne, que dans un Chrétien. (*) La confeſſion autoriſe le crime, par l'aſſurance d'en être abſous ; on fait facilement un crime, lorſqu'on en eſpere le pardon, au-lieu que l'homme d'ordre ne trouve point de reſſource pour ſe pardonner ſes fautes.

Il y a des actions éternellement bonnes, & qu'un honnête-homme doit pratiquer ; comme de reconnoître un Dieu, de ne faire aux autres que ce qu'il voudroit qui lui fût fait : d'où je conclus que les autres ſont eſſentiellement mauvaiſes.

La preuve certaine à laquelle nous devons reconnoître ſi nous aimons Dieu, eſt de voir ſi nous ſentons une ferme & conſtante réſolution de lui obéir : ainſi nous devons n'avoir pour guide que la raiſon qui nous vient de lui-même ; & lorſqu'elle a reconnu qu'il parle, elle doit ſe taire & écouter.

L'eſtime intérieure que nous avons de Dieu, doit conſiſter dans une connoiſſance convenable de ſon être & de ſes attributs, & notre reſpect extérieur doit paroître en ce que nous faſſions toutes choſes qui nous paroiſſent convenables à ſon excellence & à notre dépendance de lui.

Puis donc que Dieu eſt le créateur & le maître de toutes choſes, nous devons auſſi les employer toutes à l'uſage pour lequel il les a faites, & nous en ſervir pour la fin qu'il s'eſt propoſée en les créant, autant

(*) *V. Charron de la ſageſſe. L. 2. art. 28. & 29.*

que, par la raison qu'il nous a donnée, nous pouvons connoître son dessein & son but. Il ne faut donc pas en aucun tems abuser de ces choses, ni en faire excès pour altérer notre santé ni troubler notre raison, ni nous être, en quelque maniere que ce soit, un obstacle à faire notre devoir.

De même Dieu ayant fait plusieurs choses pour l'usage & le service de tous les hommes, il n'est pas juste que ces choses soient accumulées entre les mains des uns avec superfluité, pendant que les autres manquent de ce qui leur est nécessaire à la vie.

L'homme n'est pas fait pour être oisif, il faut qu'il s'occupe à quelque chose, & toujours avoir pour but la société. Dieu ne se propose pas seulement le bonheur de quelques particuliers, mais, en général, le bien & la félicité de tous les hommes. Ainsi les hommes doivent se rendre naturellement service, quelque différence qu'il y ait entre eux; parce qu'il n'y a personne, tel grand & élevé qu'il puisse être, à qui il ne puisse arriver, à quelque heure, d'avoir besoin du secours & de l'amitié du plus pauvre: ainsi on doit s'obliger mutuellement. La fidélité & la sincérité sont très-essentielles à la société: tous les hommes peuvent tirer delà de très-grands avantages, & cela contribue beaucoup à les rendre mutuellement heureux.

Nous devons aimer les autres comme nous-mêmes, avec autant de sincérité que nous nous en devons, c'est-à-dire que nous devons toujours faire envers les autres ce que nous jugerions raisonnable qu'ils fissent envers nous, si nous étions dans les circonstances où ils se trouvent, & qu'ils fussent dans celles où nous sommes. Celui qui est obligé par devoir de faire quelque chose, est aussi obligé de se mettre en état de l'exécuter, & d'employer tous les moyens & tous les instrumens nécessaires pour en venir heureusement à bout.

Telle eſt la conduite que doit garder un honnête-homme dans la vie : c'eſt une conduite qui a été pratiquée par les plus grands hommes de l'antiquité. Ces ſentimens & cette morale de Platon & des autres Païens eſt auſſi pure que celle des Chrétiens. Ceux-ci ne la pratiquent que parce qu'on leur enſeigne que Dieu le veut & l'ordonne; les autres au contraire ne la pratiquoient que parce que la raiſon & la nature le leur inſpiroient. J. C. n'eſt donc pas venu pour réformer la nature qu'on nous dit qui étoit pour lors corrompue? Les exemples de tant de ſages Païens font bien voir qu'ils avoient une auſſi grande connoiſſance d'un Etre ſuprême, & un aſſez grand pouvoir de faire ce que la raiſon leur enſeignoit qui étoit bon. Avoient-ils d'autre Loi que celle que la raiſon inſpire naturellement? Non; mais c'eſt que la raiſon & la nature ſont des ouvrages de Dieu, & les religions ſont les ouvrages des hommes.

Voilà les doutes que je propoſe, non en perſonne entêtée, & prévenue de ſes ſentimens & qui ſe croit infaillible; je ſais trop bien que ma raiſon peut errer: mais je les propoſe comme quelqu'un qui ſuit les lumieres de cette raiſon qui lui vient de Dieu, qui parle avec ſincérité & de bonne foi, & qui cherche à s'éclaircir; & je proteſte de me rendre ſans entêtement, lorſqu'on me fera voir que j'ai erré, & que ce que j'ai avancé eſt faux. Oui, Mon Dieu, parlez, votre ſerviteur écoute : *notam fac mihi viam in quà ambulem*; & je la ſuivrai avec toute la ſoumiſſion & tout le reſpect que je dois à mon Créateur & ſouverain Maître.

SAÜL
ET
DAVID,
HYPERDRAME.

D'après l'Anglais, intitulé, *The man after God's own heart.* Imprimé chez Robert Freeman, in Pater-Noster-Row, 1760.

ACTEURS.

SAÜL.
DAVID.
SAMUEL.
AGAG.
BAZA.
ADONIAS.
NATHAN Prophete.
GAD Prophete.
SALOMON.
URIE.
MICHOL.
ABIGAIL.
BETZABÉE.
ABIAR.
JOAB.
ABIEZER.
EBIUD Ménager.
LA PYTHONISSE.
CAPITAINES.
PRÊTRES.
MESSAGER.
SOLDATS.

SAÜL ET DAVID, HYPERDRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SAUL, BAZA.

BAZA.

O Grand Saül, le plus puissant des Rois, vous qui régnez sur les trois lacs, dans l'espace de plus de cinq cens stades; vous, vainqueur du généreux Agag, Roi d'Amalec, dont les Capitaines étoient montés sur les plus puissans ânes, ainsi que les cinquante fils d'Amalec; vous, qu'Adonaï fait triompher à la fois de Dagon & de Beelzebul; vous qui sans doute mettrez sous vos loix toute la terre, (comme on nous l'a promis tant de fois,) faut-il que vous vous abandonniez à votre douleur, dans de si nobles triomphes & de si grandes espérances?

SAÜL.

O mon cher Baza ! heureux mille fois celui qui conduit en paix les troupeaux bêlans de Benjamin, & qui presse les doux raisins de la vallée d'Engaddi ! Hélas! Je cherchais les ânesses de mon pere, je trouvai un Royaume, & depuis ce jour je n'ai connu que le trouble & la douleur. Plût au Ciel que j'eusse au contraire cherché un Royaume, & trouvé des ânesses ! j'aurais fait un meilleur marché.

BAZA.

Est-ce le Prophete Samuël, est-ce votre gendre David, qui vous causent ces mortels chagrins?

SAÜL.

L'un & l'autre. Samuël, tu le sais, m'oignit malgré lui ; il fit ce qu'il put pour empêcher le Peuple de choisir un Prince, &, dès que je fus élu, il devint le plus cruel de tous mes ennemis.

BAZA.

Vous deviez bien vous y attendre ; il étoit Prêtre, & vous étiez guerrier ; il gouvernait avant vous, on hait toujours son Successeur.

SAÜL.

Et pouvait-il espérer de gouverner plus long-tems? Il avoit associé à son pouvoir ses indignes enfans, également corrompus & corrupteurs, qui vendoient publiquement la justice. Toute la nation se souleva contre ce gouvernement Sacerdotal : on tira un Roi au sort. Les dès sacrés annoncerent la volonté du Ciel, le Peuple la ratifia, & Samuël frémit. Ce n'est pas assez de haïr en moi le Roi, il hait encore le Prophete;

çar il ſait que j'ai comme lui le nom de voyant, que j'ai prophétiſé comme lui, & que ce nouveau proverbe repandu dans Iſraël, *Saül eſt auſſi au rang des Prophetes*, n'offenſe que trop ſes oreilles ſuperbes. (*) On le reſpecte encore pour mon malheur; il eſt Prêtre, il eſt dangereux.

BAZA.

N'eſt-ce pas lui qui ſouleve contre vous votre gendre David?

SAÜL.

Il n'eſt que trop vrai, & je tremble qu'il ne cabale pour donner ma couronne à ce rebelle.

BAZA.

Votre Alteſſe Royale eſt trop bien affermie par ſes victoires; & le Roi Agag, votre illuſtre priſonnier, vous eſt ici un ſûr garant de la fidélité de votre Peuple également enchanté de votre victoire & de votre clémence. Le voici qu'on amene devant votre Alteſſe Royale.

SCENE SECONDE.

SAÜL, BAZA, AGAG, SOLDATS.

AGAG.

DOux & puiſſant vainqueur, modele des Princes, qui ſavez vaincre & pardonner, je me jette à vos ſacrés genoux; daignez ordonner vous-même ce que je dois donner pour ma rançon. Je ſerai déſormais un voiſin, un allié fidele, un vaſſal ſoumis. Je ne vois

(*) Premier Liv. des Rois, Chap. 10.

plus en vous qu'un bienfaiteur, & un maître. Je vous dois la vie, je vous devrai encore la liberté; j'admirerai, j'aimerai en vous l'image du Dieu qui punit & qui pardonne.

SAÜL.

Illustre Prince, que le malheur rend encore plus grand, je n'ai fait que mon devoir en sauvant vos jours. Les Rois doivent se respecter dans leurs semblables; qui se venge après la victoire, est indigne de vaincre. Je ne mets point votre personne à rançon, elle est d'un prix inestimable; soyez libre. Les tributs que vous payerez à Israël, seront moins des marques de soumission que d'amitié. C'est ainsi que les Rois doivent traiter ensemble.

AGAG.

O vertu, ô grandeur de courage; que vous êtes puissant sur mon cœur! Je vivrai, je mourrai le sujet du grand Saül, & tous mes Etats sont à lui.

SCENE TROISIEME.

LEs *Personnages précédents.* SAMUEL, PRÊTRES.

SAÜL.

Samuël, quelles nouvelles nous apportez-vous? venez-vous de la part de Dieu, de celle du Peuple, ou de la vôtre?

SAMUEL.

De la part de Dieu.

SAÜL.

Qu'ordonne-t il?

SAMUEL.

Il m'ordonne de vous dire qu'il s'eſt repenti de vous avoir fait régner.

SAÜL.

Dieu ſe repentir! Il n'y a que ceux qui font des fautes, qui ſe repentent. La ſageſſe éternelle ne peut être imprudente. Dieu ne peut faire des fautes.

SAMUEL.

Il peut ſe repentir d'avoir mis ſur le trône ceux qui en commettent.

SAÜL.

Et quel homme n'en commet pas? parlez, de quoi ſuis-je coupable?

SAMUEL.

D'avoir pardonné à un Roi.

AGAG.

Comment! la plus belle des vertus ſeroit regardée chez vous comme un crime!

SAMUEL. (*à Agag.*)

Tais-toi, ne blaſphême point. ---- Saül, ci-devant Roi des Juifs, Dieu ne vous avoit-il pas ordonné, par ma bouche, d'égorger tous les Amalécites, ſans épargner ni les femmes, ni les filles, ni les enfans mêmes à la mamelle?

AGAG.

Ton Dieu t'avoit ordonné cela? Tu t'es trompé; tu voulais dire ton Diable.

SAMUEL. (*à ses Prêtres.*)

Préparez-vous à m'obéir; & vous, Saül, avez-vous obéi à Dieu?

SAÜL.

Je n'ai pas cru qu'un tel ordre fût positif; j'ai pensé que la bonté étoit le premier attribut de l'Etre suprême, qu'un cœur compatissant ne pouvoit lui déplaire.

SAMUEL.

Vous vous êtes trompé, homme infidele; Dieu vous répouve, votre Sceptre passera dans d'autres mains.

BAZA (*à Saül.*)

Quelle insolence! Seigneur, permettez-moi de punir ce Prêtre barbare.

SAÜL.

Gardez-vous en bien; ne voyez-vous pas qu'il est suivi de tout le Peuple, & que nous serions lapidés si je résistois? car, en effet, j'avais promis.

BAZA.

Vous aviez promis une chose abominable.

SAÜL.

N'importe; les Juifs sont plus abominables encore; ils prendroient la défense de Samuël contre moi.

BAZA. (*à part.*)

Ah! malheureux Prince! tu n'as de courage qu'à la tête des armées!

SAÜL.

Eh bien donc, Prêtre, que faut-il que je fasse?

SAMUEL.

Je vais te montrer comment on obéit au Seigneur.

(*aux Prêtres.*)

Sacrés enfans de Lévi, déployez ici votre zele; qu'on apporte une table, qu'on étende sur cette table ce Roi dont le prépuce est un crime devant le Seigneur.

(*Les Prêtres étendent & lient Agag sur la table.*)

AGAG.

Que voulez-vous de moi, impitoyables monstres?

SAÜL.

Auguste Samuël, au nom du Seigneur!...

SAMUEL.

Ne l'invoquez pas, vous en êtes indigne. Demeurez ici, il vous l'ordonne, soyez témoin du Sacrifice qui peut-être expiera votre crime.

AGAG. (*à Samuël.*)

Ainsi donc vous m'allez donner la mort? ô mort, que vous êtes amere!

SAMUEL.

Oui, tu es gras, & ton holocauste en sera plus agréable au Seigneur !

AGAG.

Helas ! Saül, que je te plains d'être soumis à de tels monstres !

SAMUEL (*à Agag.*)

Ecoute, tu vas mourir ; veux-tu être Juif ? veux-tu te faire circoncire ?

AGAG.

Et si j'étais assez faible pour être de ta religion, me donnerais-tu la vie ?

SAMUEL.

Non, mais tu aurais la satisfaction de mourir Juif, & c'est bien assez.

AGAG.

Frappez donc, bourreaux.

SAMUEL (*aux Prêtres.*)

Donnez-moi cette hache, au nom du Seigneur ; & tandis que je couperai un bras, coupez une jambe, & ainsi de suite, morceaux par morceaux. (†)

(*Ils frappent tous ensemble.*)

AGAG.

Ô mort ! ô tourmens ! ô barbares !

(†) Premier Liv. des Rois, Chap. 25. Le texte de la piece Anglaise porte, *heu, him into pieces beforethe lord.*

SAÜL.

Faut-il que je ſois témoin d'une abomination ſi horrible ?

BAZA.

Dieu vous punira de l'avoir ſoufferte.

SAMUEL (*aux Prêtres.*)

Emportez ce corps & cette table ; qu'on brûle les reſtes de cet infidele ; & que ſes chairs ſervent à nourrir nos Serviteurs. Et vous, Prince, apprenez à jamais qu'obéiſſance vaut mieux que Sacrifice.

SAÜL (*ſe jettant dans un fauteuil.*)

Je me meurs, je ne pourrai ſurvivre à tant d'horreur & à tant de honte.

SCENE QUATRIEME.

Les Perſonnages précédens, UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

SEigneur, penſez à votre ſûreté. David approche en armes, il eſt ſuivi de cinq cens brigands qu'il a ramaſſés ; vous n'avez ici qu'une faible garde.

BAZA.

Eh bien, Seigneur, vous le voyez, David & Samuël étoient d'intelligence. Vous êtes trahi de tous côtés. Mais je vous ſerai fidele juſqu'à la mort ; quel parti prenez-vous ?

SAÜL.

Celui de combattre & de mourir.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

DAVID, MICHOL.

MICHOL.

IMpitoyable époux, prétends-tu attenter à la vie de mon pere, de ton bienfaiteur; de celui qui t'ayant pris d'abord pour son joueur de harpe, (*) te fit bientôt après son écuyer, & qui enfin t'a mis dans mes bras?

DAVID.

Il est vrai, ma chere Michol, que je lui dois le bonheur de posséder vos charmes : il m'en a coûté assez cher; il me fallut apporter à votre pere deux cens prépuces de Philistins pour présent de noces. (†) Deux cens prépuces ne se trouvent pas si aisément. Je fus obligé de tuer deux cens hommes pour venir à bout de cette entreprise, & je n'avois pas la mâchoire d'âne de Samson. Mais eût-il fallu combattre toutes les forces de Babylone & de l'Egypte, je l'aurais fait pour vous mériter. Je vous adorais, & je vous adore.

MICHOL.

Et pour preuve de ton amour, tu en veux aux jours de mon pere!

(*) L'Anglais dit *harper*.
(†) Premier des Rois, Chap. 18.

DAVID.

Dieu m'en préſerve! je ne veux que lui ſuccéder. Vous ſavez que j'ai reſpecté ſa vie, & que lorſque je le rencontrai dans une caverne, je ne lui coupai que le bout de ſon manteau. La vie du pere de ma chere Michol me ſera toujours prétieuſe.

MICHOL.

Pourquoi donc te joindre à ſes ennemis? pourquoi te ſouiller du crime horrible de rébellion, & te rendre par-là même ſi indigne du trône où tu aſpires? Pourquoi d'un côté te joindre à Samuël notre ennemi domeſtique, & de l'autre côté au Roi de Geth Achis, notre ennemi déclaré?

DAVID.

Ma noble épouſe, ne me condamnez pas ſans m'entendre. Vous ſavez qu'un jour dans le village de Betléem, Samuël répandit de l'huile ſur ma tête; ainſi je ſuis Roi, & vous êtes la femme d'un Roi. (*) Si je me ſuis joint aux ennemis de la nation, ſi j'ai fait du mal à mes concitoyens, j'en ai fait davantage à ces ennemis mêmes. Il eſt vrai que j'ai engagé ma foi au Roi de Geth, le généreux Achis. (**) J'ai raſſemblé cinq cens malfaiteurs, perdus de dettes & de débauches, mais tous bons Soldats; Achis nous a reçus, nous a comblés de bienfaits, il m'a traité comme ſon fils, il a eu en moi une entiere confiance: mais je n'ai jamais oublié que je ſuis Juif, & ayant des commiſſions du Roi Achis pour aller ravager vos terres, j'ai très-ſouvent ravagé les ſiennes. J'allais dans ſes villages les plus éloignés, je tuais tout ſans miſéricorde,

(*) Premier des Rois, Chap. 16.
(**) Premier des Rois, Chap. 22.

je ne pardonnais ni au ſexe ni à l'âge, afin d'être pur devant le Seigneur, & afin qu'il ne ſe trouvât perſonne qui pût me déceler auprès du Roi Achis. (†) Je lui amenais les bœufs, les ânes, les moutons, les chevres des innocens agriculteurs que j'avais égorgés, & je lui diſais, par un ſalutaire menſonge, que c'étoient les bœufs, les ânes, les moutons & les chevres des Juifs. Quand je trouvais quelque réſiſtance, je faiſois ſcier en deux par le milieu du corps ces inſolens rebelles, ou je les écraſais ſous les dents de leurs herſes, ou je les faiſois rôtir dans des fours à brique. (††) Voyez ſi c'eſt aimer ſa patrie, ſi c'eſt être bon Iſraélite ?

MICHOL.

Ainſi, cruel, tu as donc également répandu le ſang de tes freres & de tes alliés, tu as trahi également tes deux bienfaiteurs, rien ne t'eſt ſacré ; tu trahiras ainſi ta chere Michol, qui brûle pour toi d'un ſi malheureux amour.

DAVID.

Non, je jure par la verge d'Aaron, par la racine de Jeſſé, que je vous ferai toujours fidele.

SCENE SECONDE.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL.

ABIGAÏL. (*en embraſſant David.*)

MOn cher, mon tendre époux, maître de mon cœur & de ma vie, venez, ſortez avec moi de ces lieux dangereux ; Saül arme contre vous, & Achis vous attend.

(†) Premier des Rois, Chap. 27.
(††) 2e. des Rois, Chap. 12. L'Auteur Anglais confond ici les Ammonites avec les habitans de Geth.

MICHOL.

Qu'entends-je! son époux! quoi! monstre de perfidie, vous me jurez un amour éternel, & vous avez pris une autre femme? Quelle est donc cette insolente rivale?

DAVID.

Je suis confondu.

ABIGAIL.

Auguste & aimable fille d'un grand Roi, ne vous mettez pas en colere contre votre Servante. Un héros tel que David a besoin de plusieurs femmes, & moi je suis une jeune veuve qui ai besoin d'un mari. Vous êtes obligée d'être toujours auprès du Roi votre pere, il faut que David ait une compagne dans ses voyages & dans ses travaux. Ne m'enviez pas cet honneur; je vous serai toujours soumise.

MICHOL.

Elle est civile & accorte, du moins; elle n'est pas comme ces concubines impertinentes, qui vont toujours bravant la maîtresse de la maison. Monstre, où as-tu fait cette acquisition?

DAVID.

Puisqu'il faut vous dire la vérité, ma chere Michol, j'étais à la tête de mes brigands, & usant du droit de la guerre, j'ordonnai à Nabal, mari d'Abigaïl, de m'apporter tout ce qu'il avoit. (*) Nabal étant un brutal qui ne savoit pas les usages du monde, il me refusa insolemment. Abigaïl est née douce, honnête & tendre, elle vola tout ce qu'elle put à son mari pour me

(*) Premier Liv. des Rois, Chap. 25.

l'apporter ; au bout de huit jours le brutal mourut.... (†)

MICHOL.

Je m'en doutais bien.

DAVID.

Et j'épousai la veuve.

MICHOL.

Ainsi Abigaïl est mon égale. Çà, dis-moi en conscience, brigand trop cher, combien as-tu de femmes ?

DAVID.

Je n'en ai que dix-huit en vous comptant, ce n'est pas trop pour un brave homme.

MICHOL.

Dix-huit femmes, scélérat ! & que fais-tu de tout cela ?

DAVID.

Je leur donne ce que je peux de tout ce que j'ai pillé.

MICHOL.

Les voilà bien entretenues ! Tu es comme les oiseaux de proye, qui apportent à leurs femelles des colombes à dévorer. (*) Encore n'ont-ils qu'une compagne, & il en faut dix-huit au fils de Jessé.

DAVID.

Vous ne vous appercevrez jamais, ma chere Michol, que vous ayiez des compagnes.

(†) Il y a dans l'Anglais, *my Nabal a blunt rich farmer.*
(*) Dans l'Anglais, *Like kits.*

MICHOL.

Va, tu me promets plus que tu ne peux tenir. Ecoute, puiſque tu en as dix-huit, je te pardonne; ſi je n'avois qu'une rivale, je ſerais plus difficile. Cependant tu me le payeras.

ABIGAÏL.

Auguſte Reine, ſi toutes les autres penſent comme moi, vous aurez dix-ſept eſclaves de plus auprès de vous.

SCENE TROISIEME.

DAVID, MICHOL, ABIGAIL, ABIAR.

ABIAR.

Mon maître, que faites-vous ici entre deux femmes? Saül avance de l'Occident, Achis de l'Orient. De quel côté voulez-vous marcher?

DAVID.

Du côté d'Achis, ſans balancer.

MICHOL.

Quoi, malheureux! contre ton Roi, contre mon Pere?

DAVID.

Il le faut bien. Il y a plus à gagner avec Achis, qu'avec Saül. Conſolez-vous, Michol; Adieu, Abigaïl.

ABIGAÏL.

Non, je ne te quitte pas.

D a v i d.

Reſtez, vous dis-je, ceci n'eſt pas une affaire de femme, chaque choſe a ſon tems. Je vais combattre, priez Dieu pour moi.

SCENE QUATRIEME.

MICHOL, ABIGAIL.

A b i g a ï l.

PRotegez-moi, noble fille de Saül ; je crois une telle action digne de votre grand cœur. David a encore épouſé une nouvelle femme ce matin. Réuniſſons-nous toutes deux contre nos rivales.

M i c h o l.

Quoi ! ce matin même ! l'impudent ! & comment ſe nomme-t-elle ?

A b i g a ï l.

Akinoam. C'eſt une des plus dévergondées Coquines qui ſoient dans toute la race de Jacob.

M i c h o l.

C'eſt une vilaine race, que cette race de Jacob ; ſuis fâchée d'en être. Mais, par Dieu ! puiſque mon mari nous traite ſi indignement, je le traiterai de même, je vais de ce pas en épouſer un autre.

A b i g a ï l.

Allez, allez, Madame, je vous promets bien d'en faire autant, dès que je ſerai mécontente de lui.

SCENE CINQUIEME.

MICHOL, ABIGAIL, *le Messager* EBIUD.

EBIUD.

Ah! Princesse, votre Jonathas, savez-vous?...

MICHOL.

Quoi donc, mon Frere Jonathas?...

EBIUD.

Est condamné à mort, dévoué au Seigneur, à l'anathême.

ABIGAÏL.

Jonathas qui aimait tant notre mari?

MICHOL.

Il n'est plus! On lui a arraché la vie?

EBIUD.

Non, Madame, il est en parfaite santé. Le Roi votre pere, en marchant au point du jour contre Achis, a rencontré un petit corps de Philistins; & comme nous étions dix contre un, nous avons donné dessus avec courage. Saül, pour augmenter les forces du Soldat qui étoit à jeun, a ordonné que personne ne mangeât de la journée, & a juré qu'il immolerait au Seigneur le premier qui déjeuneroit. Jonathas, qui ignoroit cet ordre prudent, a trouvé un rayon de miel, & en a avalé la largeur de mon pouce. Saül, comme de raison, l'a condamné à mourir; (*) il savoit ce

(*) Premier des Rois, Chap. 14.

qu'il en coûte de manquer à sa parole. L'aventure d'Agag l'effrayoit, il craignoit Samuël. Enfin Jonathas alloit être offert en victime; toute l'armée s'est soulevée contre ce parricide, Jonathas est sauvé, l'armée s'est mise à manger & à boire, &, au lieu de perdre Jonathas, nous avons été défaits de Samuël; il est mort d'apoplexie.

MICHOL.

Tant mieux, c'étoit un vilain homme. (†)

ABIGAÏL.

Dieu soit béni!

EBIUD.

Le Roi Saül vient, suivi de tous les siens; je crois qu'il va tenir conseil dans cette cheneviere, pour savoir comment il s'y prendra pour attaquer Achis & les Philistins.

SCENE SIXIEME.

MICHOL, ABIGAIL, SAUL, BAZA, Capitaines.

MICHOL.

MOn pere, me faudra-t-il trembler tous les jours pour votre vie, pour celle de mes Freres, & essuyer les infidélités de mon mari?

SAÜL.

Votre Frere & votre mari sont des rebelles; comment! manger du miel un jour de bataille? il est bien

(†) Le Texte porte *a sad dog*.

heureux que l'armée ait pris son parti; mais votre mari est cent fois plus méchant que lui. Je jure que je le traiterai comme Samuël a traité Agag.

ABIGAÏL (*à Michol.*)

Ah! Madame, comme il roule les yeux! comme il grince les dents! fuyons au plus vîte; votre pere est fou, ou je me trompe.

MICHOL.

Il est quelquefois possédé du Diable. (*)

SAÜL

Ma fille, qui est cette drôlesse-là.

MICHOL.

C'est une des femmes de votre gendre David, que vous avez autrefois tant aimé.

SAÜL.

Elle est assez jolie; je la prendrai pour moi au sortir de la bataille.

ABIGAÏL.

Ah! le méchant homme! On voit bien qu'il est réprouvé.

MICHOL.

Mon pere, je vois que votre mal vous prend; si David était ici, il vous jouerait de la harpe; car vous savez que la harpe est un spécifique contre les vapeurs hypocondriaques.

SAÜL.

Taisez-vous, vous êtes une sotte; je sais mieux que vous ce que j'ai à faire.

(*) Premier des Rois, Chap. 16.

A B I G A Ï L.

Ah! Madame, comme il eſt méchant! il eſt plus fou que jamais; retirons-nous au plus vîte.

M I C H O L.

C'eſt cette malheureuſe boucherie d'Agag qui lui a donné des vapeurs; dérobons-nous à ſa furie.

SCENE SEPTIEME.

SAUL, BAZA.

S A Ü L.

MEs Capitaines, allez m'attendre. Baza, demeurez. Vous me voyez dans un mortel embarras; j'ai mes vapeurs, il faut aller combattre; nous avons de puiſſans ennemis, ils ſont derriere la montagne de Gelboë. Je voudrais bien ſavoir quelle ſera l'iſſue de la bataille.

B A Z A.

Eh Seigneur! il n'y a rien de plus aiſé; n'êtes-vous pas Prophete tout comme un autre? n'avez-vous pas mêmes des vapeurs qui ſont un véritable avant-coureur de Prophétie?

S A Ü L.

Il eſt vrai; mais depuis quelque tems le Seigneur ne me répond plus. Je ne ſais ce que j'ai; as-tu fait venir la Pythoniſſe d'Endor?

B A Z A.

Oui, mon maître; mais croyez-vous que le Seigneur lui répondra plutôt qu'à vous?

SAÜL.

Oui, ſans doute, car elle a un eſprit de Python.

BAZA.

Un eſprit de Python! mon maître, quelle eſpece eſt-ce là?

SAÜL.

Ma foi, je n'en ſais rien; mais on dit que c'eſt une femme fort habile. J'aurois envie de conſulter l'ombre de Samuël.

BAZA.

Vous feriez bien mieux de vous mettre à la tête de vos troupes; comment conſulte-t-on une ombre?

SAÜL.

La Pythoniſſe les fait ſortir de la terre; & on voit, à leur mine, ſi l'on ſera heureux ou malheureux.

BAZA.

Il a perdu l'eſprit. ---- Seigneur, au nom de Dieu, ne vous amuſez point à toutes ces ſottiſes, & allons mettre vos troupes en bataille.

SAÜL.

Reſte ici; il faut abſolument que nous voyions une ombre. Voilà la Pythoniſſe qui arrive. Garde-toi de me faire reconnaître, elle me prend pour un Capitaine de mon armée.

SCENE HUITIEME.

SAUL, BAZA, *la* PYTHONISSE *arrivant un Balai entre les jambes.*

LA PYTHONISSE.

QUel mortel veut arracher les ſecrets du deſtin à l'abyme qui les couvre? qui de vous deux s'adreſſe à moi pour connaître l'avenir?

BAZA *en montrant* SAÜL.

C'eſt mon Capitaine. Ne devrais-tu pas le ſavoir, puiſque tu es ſorciere?

LA PYTHONISSE (*à Saül.*)

C'eſt donc pour vous que je forcerai la nature à interrompre le cours de ſes Loix éternelles? Combien me donnerez-vous?

SAÜL.

Un écu; & te voilà payée d'avance, vieille ſorciere. (*)

LA PYTHONISSE.

Vous en aurez pour vôtre argent. Les Magiciens de Pharaon n'étaient auprès de moi que des ignorans. Ils ſe bornaient à changer en ſang les eaux du Nil; je vais en faire davantage. Premiérement je commande au ſoleil de paraître.

BAZA.

En plein midi, quel miracle!

(*) *Old witch.*

LA PYTHONISSE.

Je vois quelque chose sur la terre. (*)

SAÜL.

N'est-ce pas une ombre?

LA PYTHONISSE.

Oui, une ombre.

SAÜL.

Comment est-elle faite?

LA PYTHONISSE.

Comme une ombre.

SAÜL.

N'a-t-elle pas une grande barbe & un grand manteau?

LA PYTHONISSE.

Oui, un grand manteau, & une grande barbe.

SAÜL.

Une barbe blanche?

LA PYTHONISSE.

Blanche comme de la neige.

SAÜL.

Justement, c'est l'ombre de Samuël; elle doit avoir l'air bien méchant.

LA PYTHONISSE.

Oh! on ne change jamais de caractere; elle vous menace, elle vous fait des yeux horribles.

(*) Premier des Rois, Chap. 28.

SAÜL.

Ah! je ſuis perdu.

BAZA.

Eh! Seigneur, pouvez-vous vous amuſer à ces fadaiſes? n'entendez-vous pas le ſon des trompettes? les Philiſtins approchent.

SAÜL.

Allons donc, mais le cœur ne me dit rien de bon.

LA PYTHONISSE.

Au moins, j'ai ſon argent; mais voilà un ſot Capitaine.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DAVID *& ſes Capitaines.*

DAVID.

SAül a donc été tué, mes amis! ſon fils Jonathas auſſi! & je ſuis Roi d'une petite partie du Pays, très-légitimement.

JOAB.

Oui, Mylord, & votre Alteſſe Royale a très-bien fait de faire pendre celui qui vous a apporté la nouvelle de la mort de Saül; car il n'eſt jamais permis de dire qu'un Roi eſt mort. (*) Cet acte de juſtice vous

(*) 2e. des Rois, Chap. 1.

conciliera tous les esprits ; il fera voir qu'au fond vous aimiez votre beau-pere, & que vous êtes un bon homme.

DAVID.

Oui, mais Saül laisse des enfans. Isbozeth, son fils regne déjà sur plusieurs tribus ; comment faire ?

JOAB.

Ne vous mettez pas en peine. Je connais deux coquins qui doivent assassiner Isbozeth, s'ils ne l'ont déjà fait ; vous les ferez pendre tous deux, & vous régnerez sur Juda & sur Israël.

DAVID.

Fort bien ; dites-moi un peu, vous autres, Saül a-t-il laissé beaucoup d'argent ? Serai-je bien riche ?

ABIEZER.

Hélas ! nous n'avons pas le sou. Vous savez qu'il y a deux ans, quand Saül fut élu Roi, nous n'avions pas de quoi acheter des armes ; il n'y avait que deux sabres dans tout l'Etat, encore étaient-ils tout rouillés. Les Philistins, dont nous avons presque toujours été esclaves, ne nous laissaient pas, dans nos chaumieres, seulement un morceau de fer pour raccommoder nos charrues ; aussi nos charrues nous sont fort inutiles dans un maudit Pays pierreux, hérissé de montagnes pelées, où il n'y a que quelques oliviers, avec un peu de raisins. (*) Nous n'avions pris au Roi Agag que des bœufs, des chevres & des moutons, parce que c'était-là tout ce qu'il avait. Je ne crois pas que nous puissions trouver dix écus dans toute la Judée. Il y a quelques usuriers qui rognent

(*) Premier Liv. des Rois, Chap. 13.

des especes à Tyr & à Damas ; mais ils se feraient empaler plutôt que de vous prêter un denier.

DAVID.

S'est-on emparé du petit Village de Salem, & de son château ?

JOAB.

Oui, Mylord.

ABIEZER.

J'en suis fâché : cette violence peut décrier notre nouveau gouvernement. Salem appartient de tout tems aux Jébuséens, avec qui nous ne sommes point en guerre : c'est un lieu saint; car Melchisedec étoit autrefois Roi de ce Village.

DAVID.

Il n'y a point de Melchisedec qui tienne. J'en ferai une bonne forteresse; je l'appellerai Heruschalaim; ce sera le lieu de ma résidence : nos enfans seront multipliés comme le sable de la mer; & nous régnerons sur le monde entier.

JOAB.

Eh! Seigneur, vous n'y pensez pas : cet endroit est une espece de désert, où il n'y a que des cailloux à deux lieues à la ronde; on y manque d'eau; il n'y a qu'un petit malheureux torrent de Cedron, qui est à sec six mois de l'année : que n'allons-nous plutôt sur les grands chemins vers Tyr, vers Damas, vers Babylone ? il y aurait-là de beaux coups à faire.

DAVID.

Oui, mais tous les Peuples de ces Pays-là sont puissans; nous risquerions de nous faire pendre. Enfin, le Seigneur m'a donné Heruschalaim, j'y demeurerai, & j'y louerai le Seigneur.

UN MESSAGER.

Mylord, deux de vos Serviteurs viennent d'assassiner Isbozeth qui avait l'insolence de vouloir succéder à son pere & de vous disputer le trône; on l'a jetté par les fenêtres, il nage dans son sang. Les Tribus qui lui obéissaient, ont fait serment de vous obéir; & l'on vous amene sa Sœur Michol, votre femme, qui vous avait abandonné, & qui venait de se marier à Phaltiel, fils de Laïs.

DAVID.

On aurait mieux fait de la laisser avec lui; (†) que veut-on que je fasse de cette bégueule-là? Allez, mon cher Joab, qu'on l'enferme. Allez, mes amis, allez saisir tout ce que possédait Isbozeth, apportez-le moi, nous partagerons. Vous, Joab, ne manquez pas de faire pendre ceux qui m'ont délivré d'Isbozeth, & qui m'ont rendu le plus signalé service. Marchez tous devant le Seigneur avec confiance. J'ai ici quelques petites affaires un peu pressées, je vous rejoindrai dans peu de tems, pour rendre tous ensemble des actions de graces au Dieu des armées, qui a donné la force à mon bras, & qui a mis sous mes pieds le basilic & le dragon.

Tous les Capitaines ensemble.

(*) Housah, housah, longue vie à David notre bon Roi, l'oint du Seigneur, le pere de son Peuple.

DAVID *(à un des siens.)*

Vous, faites entrer Betzabée.

(†) 2e. des Rois, Chap. 4.
(*) C'est le cri de joye de la populace Anglaise, les Hébreux crioient *alleh luh y ah*, & par contraction *y ah*.

SCENE SECONDE.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

MA chere Betzabée, je ne veux plus aimer que vous; vos dents sont comme un mouton qui sort du lavoir, votre gorge est comme une grappe de raisin, votre nez est comme la tour du mont Liban; le Royaume que le Seigneur m'a donné, ne vaut pas un de vos embrassemens; Michol, Abigaïl, & toutes mes autres femmes sont dignes, tout au plus, d'être vos Servantes.

BETZABÉE.

Hélas! Mylord, vous en disiez ce matin autant à la jeune Abigaïl.

DAVID.

Il est vrai; elle peut me plaire quelques momens; mais vous êtes ma maîtresse de toutes les heures : je vous donnerai des robes, des vaches, des chevres, des moutons; car pour de l'argent, je n'en ai point encore; mais vous en aurez quand j'en aurai volé dans mes courses sur les grands chemins, soit vers le Pays des Phéniciens, soit vers Damas, soit vers Tyr. Qu'avez-vous, ma chere Betzabée? vous pleurez!

BETZABÉE.

Hélas! oui, Mylord.

DAVID.

Quelqu'une de mes femmes ou de mes concubines a-t-elle osé vous maltraiter?

BETZABÉE.

Non.

DAVID.

Etes-vous fâchée de n'avoir pas les pendants d'oreilles d'Abigaïl ?

BETZABÉE.

Non.

DAVID.

Avez-vous des vapeurs ?

BETZABÉE.

Non.

DAVID.

Quel eſt donc votre chagrin ?

BETZABÉE.

Mylord, je ſuis groſſe ; mon mari Urie n'a pas couché avec moi depuis un mois, &, s'il s'apperçoit de ma groſſeſſe, je crains d'être battue.

DAVID.

Et que ne l'avez-vous fait coucher avec vous ?

BETZABÉE.

Hélas ! j'ai fait ce que j'y ai pu, mais il dit qu'il veut reſter toujours auprès de votre perſonne. Vous ſavez qu'il vous eſt tendrement attaché ; c'eſt un des meilleurs Officiers de votre armée ; il veille auprès de vous, quand les autres dorment ; il ſe met au-devant de vous, quand les autres lâchent le pied ; s'il fait quelque bon butin, il vous l'apporte ; enfin il vous préfere à moi.

DAVID.

Voilà une insuportable chenille ; rien n'est si odieux que ces gens empressés, qui veulent toujours rendre service sans en être priés : allez, allez, je vous déferai bientôt de cet importun. Qu'on me donne une table & des tablettes pour écrire.

BETZABÉE.

Mylord, pour des tables vous savez qu'il n'y en a point ici ; mais voici mes tablettes avec un poinçon ; vous pouvez écrire sur mon genou.

DAVID.

Allons, écrivons, „ Notre amé Joab, appui de ma
„ couronne, & comme moi Serviteur de Dieu, no-
„ tre féal Urie vous rendra cette missive ; (*) mar-
„ chez avec lui, sitôt cette présente reçue, contre le
„ corps des Philistins, qui est au bout de la vallée
„ d'Hebron ; placez le féal Urie au premier rang ;
„ abandonnez-le dès qu'on aura tiré la premiere fle-
„ che, de façon qu'il soit tué par les ennemis ; & s'il
„ n'est pas frappé par-devant, ayez soin de le faire
„ assassiner par-derriere : le tout pour le bien de l'Etat.
„ Ainsi Dieu vous soit en aide.

Votre bon Roi David.

BETZABÉE.

Eh, bon Dieu ! vous voulez faire tuer mon pauvre mari ?

DAVID.

Ma chere enfant, ce sont de ces petites sévérités auxquelles on est quelquefois obligé de se prêter ; c'est

(*) 2e. Liv. des Rois, Chap. 11.

un petit mal pour un grand bien, uniquement dans l'intention d'éviter le ſcandale.

B E T Z A B É E.

Hélas! votre Servante n'a rien à repliquer; ſoit fait ſelon votre parole.

D A V I D.

Qu'on m'appelle le bon homme Urie.

B E T Z A B É E.

Hélas! que voulez-vous lui dire? pourrai-je ſoutenir ſa préſence?

D A V I D.

Ne vous troublez pas, ma bonne.

(U R I E *entre.*)

Tenez, mon cher Urie, portez cette Lettre à mon Capitaine Joab, & méritez toujours les bonnes graces de l'oint du Seigneur.

U R I E.

J'obéis avec joye à ſes commandemens. Mes pieds, mon bras, ma vie ſont à ſon ſervice; je voudrais mourir pour lui prouver mon zele.

D A V I D (*en l'embraſſant.*)

Vous ſerez exaucé, mon cher Urie.

U R I E.

Adieu, ma chere Betzabée; ſoyez toujours auſſi attachée que moi à notre Maître.

B E T Z A B É E.

C'eſt ce que je fais, mon bon mari.

DAVID (*à Betzabée.*)

Demeurez ici, ma bien-aimée ; je suis obligé d'aller donner des ordres à peu près semblables pour le bien du Royaume ; je reviens à vous dans un moment.

BETZABÉE.

Non, mon cher amant, je ne vous quitte pas.

DAVID.

Ah ! je veux bien que les femmes soient maîtresses au lit ; mais par-tout ailleurs, je veux qu'elles obéissent.

Fin du troisieme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

BETZABÉE. ABIGAIL.

ABIGAÏL.

BEtzabée, Betzabée ! c'est donc ainsi que vous m'enlevez le cœur de Monseigneur ?

BETZABÉE.

Vous voyez que je ne vous enleve rien, puisqu'il me quitte, & que je ne peux l'arrêter.

ABIGAÏL.

Vous ne l'arrêtez que trop, perfide, dans les filets de votre méchanceté. Tout Israël dit que vous êtes grosse de lui.

BETZABÉE.

Eh bien! quand cela ferait, Madame, est-ce à vous de me le reprocher? n'en avez-vous pas fait autant?

ABIGAÏL.

Cela est bien différent, Madame; j'ai l'honneur d'être son épouse.

BETZABÉE.

Voilà un plaisant mariage! on sait que vous avez empoisonné Nabal votre mari, pour épouser David, qui n'était alors que Capitaine.

ABIGAÏL.

Point de reproches, Madame, s'il vous plaît; vous en feriez bien autant du bon homme Urie pour être Reine; mais sachez que je vais tout lui découvrir.

BETZABÉE.

Je vous en défie.

ABIGAÏL.

C'est-à-dire que la chose est déjà faite.

BETZABÉE.

Quoiqu'il en soit, je serai votre Reine, & je vous apprendrai à me respecter.

ABIGAÏL.

Moi, vous respecter Madame?

BETZABÉE.

Oui, Madame.

ABIGAÏL.

Ah! Madame, la Judée produira du froment au-lieu de seigle, & on aura des chevaux au-lieu d'ânes pour monture, avant que je sois réduite à cette ignominie. Il appartient bien à une femme comme vous, de faire l'impertinente avec moi.

BETZABÉE.

Si je m'en croyais, une paire de soufflets....

ABIGAÏL.

Ne vous en avisez pas, Madame; j'ai le bras bon, & je vous rosserais d'une maniere....

SCENE DEUXIEME.

DAVID, BETZABÉE, ABIGAIL.

DAVID.

PAix là donc, paix là, êtes-vous folles, vous autres? il est bien question de vous quereller, quand l'horreur des horreurs est sur ma maison.

BETZABÉE.

Quoi donc, mon cher amant? Qu'est-il arrivé?

ABIGAÏL.

Mon cher mari, y a-t-il quelque nouveau malheur?

DAVID.

Voilà-t-il pas que mon fils Ammon, que vous connaissez, (*) s'est avisé de violer sa Sœur Thamar, &

(*) 2e. Liv. des Rois, Chap. 13.

l'a enſuite chaſſée de ſa chambre à grands coups de pieds dans le cu.

ABIGAÏL.

Quoi donc, n'eſt-ce que cela? Je croyais, à votre air effaré, qu'on vous avait volé votre argent.

DAVID.

Ce n'eſt pas tout; mon autre fils, Abſalon, quand il a vu cette tracaſſerie, s'eſt mis à tuer mon fils Ammon; je me ſuis fâché contre mon fils Abſalon; il s'eſt révolté contre moi, m'a chaſſé de ma Ville de Héruſchalaim, & me voilà ſur le pavé.

BETZABÉE.

Oh! ce ſont des choſes ſérieuſes, cela.

ABIGAÏL.

La vilaine famille que la famille de David? Tu n'as donc plus rien, brigand? ton fils eſt oint à ta place!

DAVID.

Hélas! oui; & pour preuve qu'il eſt oint, (†) il a couché ſur la terraſſe du fort avec toutes mes femmes l'une après l'autre.

ABIGAÏL.

O ciel! que n'étais-je là! J'aurais bien mieux aimé coucher avec ton fils Abſalon qu'avec toi, vilain voleur que j'abandonne à jamais; (††) il a des cheveux qui lui vont juſqu'à la ceinture, & dont il vend des rognures pour deux cens écus par an, au moins. Il eſt

(†) 2e. Liv. des Rois, Chap. 16.
(††) 2e. Liv. des Rois, Chap. 14.

jeune, il eſt aimable, & tu n'es qu'un barbare débau-ché, qui te moques de Dieu, des hommes & des femmes; va, je renonce déſormais à toi, & je me donne à ton fils Abſalon, ou au premier Philiſtin que je rencontrerai.

(à Betzabée, en lui faiſant la révérence.)

Adieu, Madame.

(elle ſort.)

BETZABÉE.

Votre Servante, Madame.

SCENE TROISIEME.

DAVID, BETZABÉE.

DAVID.

VOilà donc cette Abigaïl que j'avois crue ſi douce! Ah! qui compte ſur une femme, compte ſur le vent. Et vous, ma chere Betzabée, m'abandonnerez-vous auſſi?

BETZABÉE.

Hélas! c'eſt ainſi que finiſſent tous les mariages de cette eſpece; que voulez-vous que je devienne, ſi votre fils Abſalon regne, & ſi Urie mon mari ſait que vous avez voulu l'aſſaſſiner? vous voilà perdu, & moi auſſi.

DAVID.

Ne craignez rien, Urie eſt dépêché; mon ami Joab eſt expéditif.

BETZABÉE.

Quoi! mon pauvre mari eſt donc aſſaſſiné!

DAVID.

Oui, ma chere bonne.

BETZABÉE.

Hi, hi, hi, ah, oh, hi, hi, oh, ah.

DAVID.

Quoi! vous pleurez le bon homme?

BETZABÉE.

Je ne peux m'en empêcher.

DAVID.

La ſotte choſe que les femmes! Elles ſouhaitent la mort de leurs maris, elles la demandent, &, quand elles l'ont obtenue, elles ſe mettent à pleurer.

BETZABÉE.

Pardonnez cette petite cérémonie.

SCENE QUATRIEME.

DAVID, BETZABÉE, JOAB.

DAVID.

EH bien, Joab, en quel état ſont les choſes? qu'eſt devenu ce coquin d'Abſalon?

JOAB.

Par Sabaoth, je l'ai envoyé avec Urie; je l'ai trouvé qui pendait à un arbre par les cheveux, & je l'ai bravement percé de trois dards.

DAVID.

Ah! Abſalon, mon fils Abſalon! hi, hi, oh, oh, hi, hi.

BETZABÉE.

Voilà-t-il pas que vous pleurez votre fils comme j'ai pleuré mon mari. Chacun a ſa faibleſſe.

DAVID.

On ne peut dompter tout-à-fait la nature, quelque Juif qu'on ſoit. Mais cela paſſe; & le train des affaires emporte bien vîte ailleurs.

SCENE CINQUIEME.

DAVID, BETZABÉE, JOAB, *le Prophete* NATHAN.

BETZABÉE.

EH! voilà Nathan le *voyant*, Dieu me pardonne, que vient-il faire ici?

NATHAN.

Sire, écoutez & jugez. Il y avait un riche qui poſſédait cent brebis, & il y avait un pauvre qui n'en poſſédait qu'une; le riche a pris ſa brebis, & a tué le pauvre; que faut-il faire du riche?

DAVID.

Certainement, il faut qu'il rende quatre brebis.

NATHAN.

Sire, vous êtes le riche, Urie était le pauvre, & Betzabée eſt la brebis.

BETZABÉE.

Moi, brebis!

DAVID.

Ah! j'ai péché, j'ai péché, j'ai péché.

NATHAN.

Bon; puiſque vous l'avouez, *le Seigneur a transféré votre péché.* (†) C'eſt bien aſſez qu'Abſalon ait couché avec toutes vos femmes. Epouſez la belle Betzabée; un des fils que vous aurez d'elle, régnera ſur tout Iſraël. (*) Je le nommerai *aimable*, & les enfans des femmes légitimes & honnêtes ſeront maſſacrés.

BETZABÉE.

Par Adonaï! tu es un charmant Prophete; viens çà, que je t'embraſſe.

DAVID.

Eh! là là doucement. Qu'on donne à boire au Prophete. Réjouiſſons-nous, nous autres: allons, puiſque tout va bien, je veux faire des chanſons gailllardes; qu'on me donne ma harpe.

(*Il ſe met à jouer de la harpe & chante.*)

Chers Hébreux, par le ciel envoyés, (††)
Dans le ſang vous baignerez vos pieds;
Et vos chiens s'engraiſſeront
De ce ſang qu'ils lécheront.
Ayez ſoin, mes chers amis,
De prendre tous les petits,

(†) 2e. des Rois, Chap. 12.
(*) 2e. des Rois, Chap. 12 & 7.
(††) Ut intingatur pes tuus in ſanguine, lingua canum tuorum ex inimicis ab ipſo. Pſeaume 63, verſet 25.

Encor à la mammelle ; (*)
Vous écraserez leur cervelle
Contre le mur de l'infidelle ;
Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

B E T Z A B É E.

Sont-ce là vos chansons gaillardes ?

D A V I D (*en chantant & en dansant.*)

Et vos chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

B E T Z A B É E.

Finissez donc vos airs de corps-de-garde, cela est abominable, il n'y a point de Sauvage qui voulût chanter de telles horreurs. (††) Les bouchers des Peuples de Gog & de Magog en auraient honte.

D A V I D, *toujours sautant.*

Et les chiens s'engraisseront.
De ce sang qu'ils lécheront.

B E T Z A B É E.

Je m'en vais, si vous continuez à chanter ainsi, & à sauter comme un ivrogne. Vous montrez tout ce que vous portez. Fi, quelles manieres !

D A V I D.

Je danserai, oui, je danserai, je serai encore plus

(*) Beatus qui tenebit & allidet parvulos tuos ad petram. Pseaume 136. verset 12.

(††) C'est à cette occasion que l'Auteur appelle David, *The Nero of the Hebrews*, page 87.

méprisable ; (**) je danserai devant des Servantes ; je montrerai tout ce que je porte, & ce me sera gloire devant les filles.

JOAB.

A présent que vous avez bien dansé ; il faudrait mettre ordre à vos affaires.

DAVID.

Oui, vous avez raison, il y a tems pour tout ; retournons à Héruschalaim.

JOAB.

Vous aurez toujours la guerre ; il faut avoir quelqu'argent en réserve, & savoir combien vous avez de Sujets qui puissent marcher en campagne ; & combien il en restera pour la culture des terres.

DAVID.

Le conseil est très-sensé : Allons, Betzabée, allons ; allons régner, m'amour.

(*Il danse & chante.*)

Et les chiens s'engraisseront
De ce sang qu'ils lécheront.

(**) 2e. des Rois, Chap. 6.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

DAVID, *assis devant une table, ses Officiers autour de lui.*

DAVID.

SIx cens quatre-vingt quatorze Schelings & demi, d'une part, & de l'autre, cent treize & un quart, font huit cens sept Schelings & trois quarts.

C'est donc tout ce qu'on a trouvé dans mon trésor? Par Sabaoth, il n'y a pas là de quoi payer une journée à mes gens.

Un Clerc de la Trésorerie.

Mylord, le tems est dur.

DAVID.

Et vous encore davantage; il me faut de l'argent, entendez-vous?

JOAB.

Mylord, votre Altesse Royale est volée comme tous les autres Rois. Les gens de l'échiquier, les fournisseurs de l'armée pillent tout. Ils font bonne chere à nos dépens, & le Soldat meurt de faim.

DAVID.

Je les ferai scier en deux. En effet, aujourd'hui nous avons fait la plus mauvaise chere du monde.

JOAB.

Cela n'empêche pas que ces fripons-là ne vous comptent tous les jours pour votre table, trente bœufs gras, cent moutons gras, (*) autant de cerfs, de chevreuils, de bœufs ſauvages & de chapons, trente tonneaux de fleur de farine, ſoixante tonneaux de farine ordinaire....

DAVID.

Arrêtez donc; vous voulez rire! il y aurait là de quoi nourrir ſix mois toute la Cour du Roi d'Aſſyrie, & toute celle du Roi des Indes.

JOAB.

Rien n'eſt pourtant plus vrai, car cela eſt écrit dans vos livres.

DAVID.

Quoi! tandis que je n'ai pas de quoi payer mon boucher!

JOAB.

C'eſt qu'on vole votre Alteſſe Royale, comme j'ai eu l'honneur de le lui dire.

DAVID.

Combien crois-tu donc que je doive avoir d'argent comptant?

JOAB.

Mylord, vos livres font foi que vous avez cent huit mille talents d'or, (††) deux millions vingt-quatre mille talents d'argent, & dix mille dragmes d'or : ce

(*) 2e. des Rois, Chap. 4.
(††) Paralipomenes, Chap. 29. verſets 4 & 7.

qui fait juste, au plus bas prix du change, un milliar, trois cens vingt millions, cinquante mille livres sterlings.

DAVID.

Tu es fou, je pense. Toute la terre ne pourrait fournir le quart de ces richesses; comment veux-tu que j'aye amassé ce trésor dans un aussi petit Pays, qui n'a jamais fait le moindre commerce?

JOAB.

Je n'en sais rien, je ne suis pas Financier.

DAVID.

Vous ne me dites que des sottises, tous tant que vous êtes. Je saurai mon compte avant qu'il soit peu. Et vous, Yézer, a-t-on fait le dénombrement du Peuple?

YÉZER.

Oui, Mylord. (*) Vous avez onze cent mille hommes d'Israël, & quatre cens soixante & dix mille de Juda, d'enrôlés pour marcher contre vos ennemis.

DAVID.

Comment! J'aurais quinze cens soixante & dix mille hommes sous les armes! cela est difficile dans un Pays qui jusqu'à présent n'a pu nourrir trente mille ames. A ce compte, en prenant un Soldat par dix personnes, cela ferait quinze millions six cens soixante & dix mille Sujets dans mon empire! Celui de Babylone n'en a pas tant.

JOAB.

C'est-là le miracle.

(*) Paralipomenes, Chap. 21. v. 5.

DAVID.

Ah! que de balivernes! je veux ſavoir abſolument combien j'ai de Sujets. On ne m'en fera pas accroire; je ne penſe pas que nous ſoyons trente mille.

Un Officier.

Voilà votre Chapelain ordinaire, le révérend Docteur Gad, qui vient parler de la part du Seigneur à votre Alteſſe Royale.

DAVID.

On ne peut pas prendre plus mal ſon tems, mais qu'il entre.

SCENE SECONDE.

Les Perſonnages précédens, le Prophete GAD.

DAVID.

QUe me voulez-vous, Docteur Gad?

GAD.

Je viens vous dire que vous avez commis un grand péché.

DAVID.

Comment, & en quoi, s'il vous plaît?

GAD.

En faiſant faire le dénombrement du Peuple.

DAVID.

Que veux-tu dire, fou que tu es? y a-t-il une opération plus ſage & plus utile, que de ſavoir le nom-

bre de ſes Sujets? un berger n'eſt-il pas obligé de ſavoir le compte de ſes moutons?

GAD.

Tout cela eſt bel & bon ; (†) mais Dieu vous donne à choiſir, de la famine, de la guerre, ou de la peſte.

DAVID.

Prophete de malheur! Je veux au moins que tu puiſſes être puni de ta belle miſſion. J'aurais beau faire choix de la famine, vous autres Prêtres vous faites toujours bonne chere. Si je prends la guerre, vous n'y allez point. Je choiſis la peſte; j'eſpere que tu l'auras, & que tu créveras comme tu le mérites.

GAD.

Dieu ſoit beni. (*) (*Il s'en va en criant: la peſte, la peſte; & tout le monde crie dehors: la peſte, la peſte.*)

JOAB.

Je ne comprends rien à tout cela: comment la peſte, pour avoir fait ſon compte!

SCENE TROISIEME.

Les Perſonnages précédens. BETZABÉE, SALOMON.

BETZABÉE.

EH! Mylord, il faut que vous ayiez le Diable au corps, pour choiſir la peſte. (††) Il eſt mort ſur

(†) 2e. liv. des Rois, Chap. 24.
(*) Il y a dans l'original, *Pox*, *Pax*.
(††) 2e. Liv. des Rois, Chap. 24.

le champ ſoixante dix mille perſonnes. Je crois que j'ai déjà le charbon ; je tremble pour moi, & mon fils Salomon que je vous amene.

DAVID.

J'ai pis que le charbon ; je ſuis las de tout ceci. Il faut donc que j'aye plus de peſtiférés que de Sujets. Ecoutez. Je deviens vieux ; vous n'êtes plus belle ; j'ai toujours froid aux pieds ; il me faudrait une fille de quinze ans pour me réchauffer.

JOAB.

Parbleu ! Mylord, j'en connois une qui ſera votre fait ; elle s'appelle Abiſag, de Sunam.

DAVID.

Qu'on me l'amene, qu'on me l'amene, qu'elle m'échauffe.

BETZABÉE.

En vérité, vous êtes un vilain débauché ; fi ! à votre âge, que voulez-vous faire d'une petite fille ?

JOAB.

Mylord, la voilà qui vient, je vous la préſente.

DAVID.

Viens çà, petite fille, me réchaufferas-tu bien ?

ABISAG.

Oui-dà, Mylord, j'en ai bien réchauffé d'autres.

BETZABÉE.

Voilà donc comme tu m'abandonnes ! tu ne m'aimes plus ! Et que deviendra mon fils Salomon, à qui tu avais promis ton héritage ?

DAVID.

Oh! je tiendrai ma parole; c'eſt un petit garçon qui eſt tout-à-fait ſelon mon cœur. Il aime déjà les femmes comme un fou. Approche, petit drôle, que je t'embraſſe. Je te fais Roi, entends-tu?

SALOMON.

Mylord, j'aime bien mieux apprendre à régner ſous vous.

DAVID.

Voilà une jolie réponſe. Je ſuis très-content de lui. Va, tu régneras bientôt, mon enfant; car je ſens que je m'affaiblis. Les femmes ont ruiné ma ſanté; mais tu auras encore un plus beau ſerrail que moi.

SALOMON.

J'eſpere m'en tirer à mon honneur.

BETZABÉE.

Que mon fils a d'eſprit! Je voudrais qu'il fût déjà ſur le trône.

SCENE QUATRIEME.

ADONIAS, *& les Perſonnages précédens.*

ADONIAS.

MOn Pere, je viens me jetter à vos pieds.

DAVID.

Ce garçon-là ne m'a jamais plu.

ADONIAS.

Mon pere, j'ai deux graces à vous demander. La premiere, c'est de vouloir bien me nommer votre Successeur, attendu que je suis le fils d'une Princesse, & que Salomon est le fils d'une Bourgeoise adultere, auquel il n'est dû par la loi qu'une pension alimentaire tout au plus. Ne violez pas en sa faveur les loix de toutes les Nations.

BETZABÉE.

Ce petit oursin-là mériteroit bien qu'on le jettât par les fenêtres.

DAVID.

Vous avez raison.----Et quelle est l'autre grace que tu veux, petit misérable?

ADONIAS.

Mylord, c'est la jeune Abisag de Sunam, qui ne vous sert à rien; (*) je l'aime éperduement, & je vous prie de me la donner par testament.

DAVID.

Ce coquin-là me fera mourir de chagrin; je sens que je m'affaiblis, je n'en peux plus; réchauffe-moi un peu, Abisag.

ABISAG (*lui prenant les mains.*)

J'y fais ce que je peux; mais vous êtes froid comme de la glace.

DAVID.

Je sens que je me meurs. Qu'on me mette sur un lit de repos.

(*) Liv. 3. des Rois, Chap. 1er.

SALOMON (*se jettant à ses pieds.*)

O Roi! vivez long-tems.

BETZABÉE.

Puisse-t-il mourir tout-à-l'heure, le vilain ladre, & nous laisser régner en paix!

DAVID.

Ma derniere heure approche; il faut faire mon testament, & pardonner en bon Juif à tous mes ennemis. Salomon, je vous fais Roi Juif. Souvenez-vous d'être clément & doux; ne manquez pas, dès que j'aurai les yeux fermés, d'assassiner mon fils Adonias, quand même il embrasserait les cornes de l'autel. (*)

SALOMON.

Quelle sagesse! quelle bonté d'ame! mon pere, je n'y manquerai pas, sur ma parole.

DAVID.

Voyez-vous ce Joab qui m'a servi dans mes guerres, & à qui je dois ma couronne? (†) Je vous prie, au nom du Seigneur, de le faire assassiner aussi; car il a mis du sang dans ses souliers.

JOAB.

Comment, monstre! je t'étranglerai de mes mains: va, va, je ferai bien casser ton testament; & ton Salomon verra quel homme je suis.

(*) Salomon fit assassiner Adoniah son frere. *Vide* L. 3. des Rois, Chap. 3.

(†) Liv. 3. des Rois, Chap, 2e.

SALOMON.

Eſt-ce tout, mon cher pere? n'avez-vous plus perſonne à expédier?

DAVID.

J'ai la mémoire mauvaiſe, attendez. (†) Il y a encor un certain Séméï, qui me dit autrefois des ſottiſes. Nous nous racommodâmes; je lui jurai par le Dieu vivant que je lui pardonnerais; il m'a très-bien ſervi, il eſt mon Conſeiller-privé: vous êtes ſage; ne manquez pas de le faire tuer en traître.

SALOMON.

Votre volonté ſera exécutée, mon cher pere.

DAVID.

Va, tu ſeras le plus ſage des Rois, & le Seigneur te donnera mille femmes pour récompenſe. Je meurs: que je t'embraſſe encore. Adieu.

BETZABÉE.

Dieu merci, nous en voilà défaits.

Un Officier.

Allons vîte enterrer notre bon Roi David.

Tous enſemble.

Notre bon Roi David, le modele des Princes, l'homme ſelon le cœur du Seigneur. (††)

(†) Liv. 3. des Rois, Chap. 2.
(††) *The man after God's own heart.*

ABISAG.

Que deviendrai-je, moi, qui réchaufferai-je?

SALOMON.

Viens çà, viens çà; tu feras plus contente de moi, que de mon bon-homme de pere.

FIN.

